

ANECDOTES
DU
DIXHUITIEME
SIECLE.

Second Volume.



A L O N D R E S

1783.

ANECDOTES

DE

DIXHUITIEME

SIECLE

Second Volume



LONDON



ANECDOTES

D U

DIXHUITIEME SIECLE.

On trouve dans le Répertoire des pièces nouvelles pour Fontainebleau qu'on doit y jouer *Fatmé*, opéra nouveau, intitulé d'abord *le langage des fleurs*. Ce titre plus caractérisé étoit relatif à l'usage des Turcs, de se parler avec des fleurs lorsque la contrainte des ferrails les empêche de se servir de la voix. Malgré cela, l'auteur instruit des plaisanteries qu'il causoit, l'a supprimé pour y substituer celui plus vague de l'héroïne de ce Ballet Lyrique. Le *Courier de l'Europe* dans le No.... a jugé à propos de s'égayer sur ce titre retranché du *langage des fleurs*, en disant qu'on

Tome II.

A 2

se demandoit déjà si l'on y trouveroit beaucoup de *Pensées*? „ Je puis répondre,“ a dit gaiement le poète, (M. le Marquis de St. Marc) en lisant la pointe, „ qu'au moins on n'y trouvera pas de *soucis*.“



SUR LA QUERELLE

entre les divers Musiciens.

Je fais, Monsieur, beaucoup de cas
De cette science infinie,
Que, malgré votre modestie,
Vous étalez avec fracas
Sur le genre de l'harmonie
Qui convient à nos Opéras;
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Armé d'une plume hardie
Quand vous traitez du haut en bas,
Le vengeur de la mélodie,
Vous avez l'air d'un fier-à-bras,
Et je trouve que vos|débat
Passent, ma foi, la raillerie:
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Votre style est plein d'embarras ;
 De vos peintres la litanie ,
 Sur leurs talens votre fatras ,
 Sont une vaine rapfodie ,
 Un orgueilleux galimatias ,
 Une franche pédanterie :
 Et tout cela n'empêche pas
 Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Le fameux *Gluck*, qui, dans vos bras ,
 Humblement se jette & vous prie ,
 Avec des tours si délicats
 De faire valoir son génie ,
 Mérite sans doute le pas
 Sur les Amphions d'Aufonie :
 Mais tout cela n'empêche pas
 Que votre *Armide* ne m'ennuie.

* * *

J'ai toujours faits assez de cas
 D'une savante symphonie ,
 D'où résultoit une harmonie
 Sans efforts & sans embarras.
 De ces instrumens hauts & bas ,
 Quand chacun fait bien sa partie.

L'ensemble ne me déplaît pas :
Mais, ma foi, *la Harpe* m'ennuie.

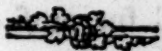
Chacun a son goût ici-bas :
J'aime *Gluck* & son beau génie,
Et la céleste mélodie
Qu'on entend à ses Opéras.
La période & son fatras
Pour mon oreille ont peu d'appas :
Et, surtout, *la Harpe* m'ennuie.

* * *

Un autre plaisant est intervenu dans la querelle des *Gluckistes*, *Lullistes*, *Piccinistes*, &c. & a fait une espèce d'épigramme intitulée : *Vers d'un ignorant, comme les trois-quarts du monde, en musique & sans doute en poésie, mais sensible autant que personne :*

Allemand ou François, qu'importe qui m'éclaire ?
Je suis, en fait de goût, neutre sur le pays,
Iphigénie, *Orphée*, *Alceste* ont sçu me plaire ;
A *Gluck* effrontément j'ose donner le prix.
Laissez mûrir *Armide* ; *Armide*, *Armide* même
Renferme des beautés & d'un ordre suprême !
Pour l'ancien genre enfin, bataille qui voudra,

A Jacques, Pierre ou Paul, que la palme demeure,
Messieurs de *Vaugirard*, la *Harpe* & *cætera*,
Ou pour ou contre *Armide* écrivez, moi j'y pleure.



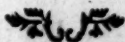
Le 31 Août 1777, à neuf heures du soir, un navire venant de la Rochelle, chargé de sel, monté de huit hommes d'équipage & de deux passagers, approcha de la tête des jettées de Dieppe. Le vent étoit si impétueux & la mer si agitée, qu'un pilote côtier essaya en vain quatre fois de sortir pour diriger son entrée dans le Port. Le nommé *Bouffard*, Pilote intrépide, s'apercevant que le Pilote du navire faisoit une fausse manœuvre qui le mettoit en danger, chercha à le guider avec le portavoix & par des signaux; mais l'obscurité, le sifflement des vents, le bruit des vagues & la grande agitation de la mer, empêcherent le Capitaine de voir & d'entendre; & bientôt le navire fut jetté sur le galet & échoua à trente toises au-dessus de la jettée.

Aux cris des malheureux qui alloient périr, *Bouffard*, malgré toutes les représentations & l'impossibilité apparente du succès, résolut d'aller à leur secours, il fit emmener sa femme & ses enfans qui vouloient le retenir; il se fit ceindre aussitôt d'une corde, dont l'autre bout fut attachée

sur la jettée, & se précipita au milieu des flots agités, pour porter jusqu'au navire un cordage avec lequel on pût amener l'équipage à terre. Il approchoit du navire, lorsqu'une vague l'entraîna & le jetta sur le rivage; il fut ainsi vingt fois repoussé par les flots & roulé violemment sur le galet, couvert des débris du navire que la fureur de la mer mettoit en pièces. Son ardeur ne se rallentit point: une vague l'entraîna sous le navire, on le croyoit mort, lorsqu'il reparut tenant dans ses bras un matelot qui avoit été précipité du bâtiment & qu'il rapporta à terre sans mouvement & presque sans vie. Enfin, après une infinité de tentatives & des efforts incroyables, il parvint au navire; il y jetta un cordage: ceux de l'équipage qui eurent la force de profiter de ce secours, s'y attachèrent & furent tirés sur le rivage.

Bouffard croyoit avoir sauvé tous les hommes du navire; accablé de fatigues, le corps meurtri & rompu par les secousses qu'il avoit éprouvées, il gagna avec peine la cabane où le pavillon est déposé; là il succomba & tomba en foiblesse. On venoit de lui donner quelques secours; il avoit rejeté l'eau de la mer & il reprenoit ses esprits, lorsqu'on annonça que l'on entendoit encore des gémissemens sur le navire: aussitôt *Bouffard*, rappelant ses forces, s'échappe des bras de ceux qui s'empressoient de le secourir; il court à la mer, s'y précipite de nouveau, & il est assez heureux pour

fauver encore un des passagers qui s'étoit lié au bâtiment & que sa foiblesse avoit empêché de profiter du secours fourni à ses compagnons. Des dix hommes qui étoient dans le navire, il n'en a péri que deux, dont les corps ont été trouvés le lendemain.



On peut se rappeler la démarche des fiacres qui, pendant un voyage de Choisi, allèrent, en procession en ce lieu pour y porter leurs plaintes & gémissemens au Roi à l'occasion de certains impôts vexatoires dont ils vouloient être déchargés. M. de la Louptiere fit dans le tems une facétie en vers sur ce sujet, qu'il n'osa rendre publique à cause d'une dérision assez forte qu'il s'y permet contre le Parlement; cependant tout transpire & l'on en a des copies.

Plus fiers que Phaëton, les fiacres un beau jour
Sur deux files rangés, dès l'aube matinale,
Pour affaire de corps députés à la cour,
S'éloignoient de la capitale.

Le cortège arrive à Choisi,
L'Orateur est muet, tous ont le cœur transi,
Et dans un placet pathétique
Au Titus de la France ils dressent leur supplique,

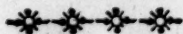
On se disoit tout bas ; „Est-ce un autre Sénat,
„ Qui veut encor tenir les rênes de l'Etat ? “
Tous les cochers de notre langue
Savent le fin , sans avoir rien appris ,
Et l'on prétend qu'un de leurs beaux esprits,
Avoit ainsi préparé sa harangue :
„ Sire , vos bons fujets , les fiacres de Paris ,
„ Viennent aux pieds du trône exposer leurs
disgraces ;
„ Le siège est avili ! nos droits sont sans vigueur ,
„ Prêts à perdre nos biens plutôt que notre honneur
„ Nous avons tous quitté nos places.
„ Au plus juste des Rois nous venons remontrer
„ Qu'à certains ordres de police
„ Pour le bien même du service
„ Nous ne pouvons obtempérer. “
Pour des Députés de la sorte ,
On fait peu de façon au séjour des grandeurs :
„ Partez, Messieurs, partez, leur dit-on à la porte ;
„ Le devoir vous appelle ailleurs.
„ Laissez votre placet ; un Conseil des finances
„ Réglera vos prétentions ;
„ Le Roi permet les Remontrances :
„ Mais reprenez vos fonctions. “

La mort de M. le Marquis de Pezay délie aussi les langues sur son compte. Il est avéré que ce prétendu Seigneur étoit fils d'un commis & petit fils d'un épicier, & que son Marquisat étoit une très-petite habitation où il est mort de chagrin. On dit que sa femme, fille de qualité, le regrette beaucoup plus qu'il ne méritoit ; qu'elle est dans la désolation & s'est retirée au couvent.



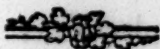
Quoique le Roi ait déclaré qu'il n'aimoit ni n'estimoit M. de Voltaire, & que M. de Maurepas l'ayant pressenti sur le desir de cet illustre expatrié de venir à Versailles, S. M. lui a répondu, que c'étoit bien assez qu'elle fermât les yeux sur son séjour à Paris ; cependant par une inconséquence apparente, mais qui s'explique si l'on veut y réfléchir, M. le Comte d'Angivilliers a obtenu que, dans les statues à faire exécuter par l'Académie de Sculpture après les dernières ordonnées, celle de M. de Voltaire seroit comprise. Ce Directeur général des bâtimens n'a rien eu de plus pressé que de faire savoir au héros cette nouvelle flatteuse pour son amour-propre, il a cru que M. Pigal, chargé de ce travail, seroit le messager le plus agréable à lui envoyer : le plus grand poëte comblé a répondu à l'Artiste, aussi chargé de la Statue du Maréchal de Saxe, par les six vers suivans :

Le Roi connoît votre talent :
 Dans le petit & dans le grand
 Vous produisez œuvre parfaite.
 Aujourd'hui, contraste nouveau !
 Il veut que votre heureux ciseau
 Du héros descende au trompette.



La veille des Rois, M. Franklin, résidant toujours à Passy, s'étoit déterminé à rendre le pain-béni le lendemain, quoiqu'en qualité de Protestant, & n'étant pas propriétaire de la maison, qui appartient au Le-Rez-de-Chaumont, il eut pu s'en dispenser. Il se faisoit un plaisir de cette cérémonie, & avoit disposé en conséquence treize brioches, nombre des treize Colonies de l'Amérique unies. Il vouloit mettre une banderole à chacune, & la première devoit porter inscrit le mot *Liberté*. Le Curé, qui étoit à dîner chez cet Insurgent, témoigna quelque répugnance à cette singulière étiquette. Le mot de *Liberté* surtout l'effaroucha : l'Evêque de Xaintes, aussi du repas, appuya davantage, & prétendit qu'il ne seroit pas possible au Pasteur de tolérer une telle innovation. Mlle. d'Eon, présente, fut consultée à son tour. Elle répondit qu'elle n'avoit rien à ajouter à ce que des membres de l'Eglise avoient décidé ; mais qu'à leur

opinion elle joindroit une raison politique, non moins prépondérante : „c'est que n'étant qu'à trois „lieues de Versailles, il ne convenoit pas d'user „d'un mot qu'on n'aimoit, ni ne vouloit y con- „noître.“



M. le Maréchal Duc de Duras a décidé la contestation élevée entre les comédiens au sujet des rôles de le Kain. Il en a fait trois parts, distribuées entre *Molé*, *Monvel* & *la Rive*. On a fait sur ce dernier la plaisanterie suivante, qui n'est pas d'un admirateur de son talent :

Ah ! quel affreux malheur m'arrive,
A dit Melpomene à Caron ;
Le Kain a passé l'Acheron,
Mais il n'a point laissé ses talens sur la Rive.



M. Elie de Beaumont, Avocat célèbre, non moins distingué par un patriotisme romanesque que par *la Fête des Bonnes Gens* qu'il vient d'instituer à sa terre de Canon, dont tous les papiers publics ont retenti, ayant envoyé, mercredi 21 de ce mois, à M. le Curé de Saint-Nicolas, sa paroisse, un panier de huit perdrix rouges, y avoit joint un bil-

let, par lequel il le prioit d'en faire la distribution à ses pauvres, ce Pasteur lui a répondu :

Paris, le 23 Janvier 1778.

„ J'ai reçu, Monsieur, les huit perdrix rouges
„ que vous m'avez adressées, afin d'en faire la di-
„ stribution à mes pauvres. Vous me supposez,
„ sans doute, le talent de notre divin Sauveur qui,
„ avec cinq pains & autant de chétifs poissons, nour-
„ rissoit des milliers d'hommes. Il ne faudroit rien
„ moins qu'un prodige pareil pour répartir huit
„ perdrix rouges entre vingt mille malheureux en-
„ viron, que j'ai à soulager tous les jours. Il n'est
„ pas d'anatomiste qui pût faire cette dissection.
„ D'ailleurs, à moins que vous ne voulussiez me
„ promettre de fournir à mes pauvres une nourri-
„ ture aussi succulente, ce seroit un mauvais servi-
„ ce à leur rendre que de les en faire tâter, & les
„ remettre ensuite à un pain grossier & à une sou-
„ pe peu substantielle. J'ai pris le parti, Monsieur,
„ de faire servir votre gibier sur ma table & d'y
„ substituer huit écus, que j'ai remis à la masse
„ des aumônes. J'espère, Monsieur, que vous
„ ne me ferez plus manger dorénavant de perdrix
„ aussi chères. Réservez ce goût délicat, cette
„ recherche ingénieuse qui vous caractérise, pour
„ vos productions littéraires, ou pour vos institu-
„ tions sociales, & mettez plus de bonhomie
„ dans vos charités. Permettez-moi, en qualité

„ de votre Pasteur, de vous rappeler la maxime
 „ Evangélique: *Beati pauperes spiritu!*

„ J'ai l'honneur d'être, &c. “



M. l'Abbé Sabbathier, Conseiller Clerc au Parlement, homme aimable, d'excellente société & dans le genre de l'Abbé de Voisenon, sans avoir une réputation aussi brillante, étant malignement questionné sur ce que c'étoit qu'une femme, répondit sur le champ par le Quatrain suivant :

Quoi! me demander ce que c'est qu'une femme,
 A moi, dont le destin est d'ignorer l'Amour!
 D'un aveugle affligé, vous déchireriez l'ame,
 Si vous lui demandiez ce que c'est qu'un beau jour.



M. l'Ambassadeur d'Angleterre s'étant venu plaindre à M. le Comte de Maurepas, du Traité prétendu fait par la France avec les Insurgens, il lui demanda sur quoi se fondeoit cette réclamation, & le Vicomte de Stormont ayant répandu, qu'il ne pouvoit regarder que comme sérieux un fait dont on avoit parlé dans les carosses du Roi; le vieux

Ministre a repris: „savez-vous ce qu'on a dit dans „carosses de la Reine? On a dit que les Anglois „avoient fait tout ce qu'ils avoient pu pour conclure le leur, mais sans succès. Allez, Monsieur l'Ambassadeur, soyez tranquille; sachez „qu'en politique ceux qui en savent le plus, sont „ceux qui en disent le moins: il n'y a que les „fots qui parlent & croient.“



M. l'Abbé Terrai est depuis quelque tems dans un état de langueur qui fait craindre pour sa vie. On soupçonne qu'il a la gangrene dans le sang: *Cela n'est pas dangereux*, disent certains plaisans; *il s'est porté à merveille si longtems, l'ayant dans le cœur.*

Le Docteur Bouvart, non moins excellent patriote qu'habile médecin, ayant été appelé auprès de cet Ex-ministre, le premier soin de celui-ci a été de lui demander quelque chose pour passer une bonne nuit: *J'y vais travailler*, a répondu le Consulté, *quoique vous m'en ayez fait passer de bien mauvaises & encore plus à d'autres.*



EPITA-

ÉPITAPHE

de M. l'Abbé Terrai.

Le grand Abbé Terrai, le Dieu de la Finance,
L'Etalon des Putains, le Bourreau de la France,
Est donc enfin trépassé ?

Ce Prêtre a tellement toujours aimé la Cotte
Que pour dernier asile il a choisi la Motte. *)

Requiescat in Pace.

+ + +

M. Hornecca, fameux Banquier de Hollande, chargé des intérêts de la République en France, venoit de terminer une affaire importante avec le Contrôleur général: enchanté du zèle, de l'intelligence & de l'activité de M. Rouet de Santerre, l'un des Commis de ce Département, qui avoit expédié en trois semaines un objet pouvant durer six mois, il va le remercier & en sortant laisse sur le bureau une boîte d'or superbe. M. Drouet l'apperçoit, la prend, & la soulevant s'apperçoit qu'elle est pleine d'autre chose que de tabac; il la remet froidement à l'étranger: „je ne puis, dit-il, regarder „ce présent comme un moyen de séduction, puis- „que l'affaire est consommée, & je n'ai pas pour „vous le sentiment d'indignation que vous mérite- „riez en pareil cas; mais je dois me plaindre à

*) Mr. l'Abbé Terrai est mort à sa terre de la Motte.
Tome II. B

„vous du peu de délicatesse que vous me suppo-
 „sez. Reprenez ce métal, vil à mes yeux en ce
 „moment, & si c'est une marque d'estime & d'a-
 „mitié que vous voulez me donner, j'accepterai
 „quelques bouteilles de vin de Constance seule-
 „ment.“

On tient ce trait de M. Hornecca lui-même, &
 l'on s'empresse de le publier; parce que, quoi-
 qu'ancien, il n'est pas connu & ne sçauroit trop
 l'être pour servir d'exemple.



ÉPIGRAMME

sur la Confession de M. de Voltaire.

Voltaire & L'Attaignant d'humeur encor gentille
 Au même Confesseur ont fait le même aveu :

En tel cas il importe peu

Que ce soit à Gauthier (*), que ce soit à Garguille :

Mons Gauthier cependant nous semble bien trouvé,

L'honneur de deux cures semblables

A bon droit étoit réservé

Au Chapelain des Incurables.

(*) L'Abbé Gauthier, le Confesseur de M. de Vol-
 taire, a converti l'Abbé de L'Attaignant & est
 Chapelain des Incurables.

Un passage d'une Lettre de Mlle. d'Eon au Sr. de Beaumarchais, a donné lieu de découvrir une anecdote plaisante, mais peu connue. Il y a dans cette capitale un peintre nommé *Musson*, plus habile farceur qu'artiste; il joue à merveille tous les rôles qu'on veut lui donner & surtout celui de femme. Madame de Fourqueux, une virtuose, présidant à un bureau du bel-esprit, avoit témoigné la plus grande envie de voir la Chevalière d'Eon, qu'elle n'avoit jamais connue sous aucun sexe. Un plaisant, voulant tourner en ridicule cette Dame, lui promet de la lui amener à souper; il donne le mot au peintre, & le jour pris pour cette petite comédie, la Dlle. d'Eon prétendue arrive. Parmi les femmes qu'avoit invité Madame de Fourqueux, il y en avoit de très curieuses; elles avoient projeté entr'elles de vérifier absolument le sexe de cet être amphibie, & de résoudre un si singulier problème. Au moment où elle étoit passée dans la garde-robe, elles la suivent sous prétexte d'un même besoin, & suivant un usage assez commun aux femmes. Là, se trouvant en force, elles veulent absolument satisfaire leur desir. Le Sr. Musson les prie, les supplie d'épargner sa pudeur, puis se défend comme beau diable: enfin ses forces s'épuisent, il laisse pénétrer les mains des curieuses, qui trouvent un monstre & font des cris épouvantables. La Dlle. d'Eon, les larmes aux yeux, les conjure du moins de lui garder le secret sur ce mystère politique & l'on rentre.

Madame de Fourqueux, qui avoit entendu les cris, veut savoir ce que c'est : on le lui dit à l'oreille, en lui demandant le même secret : dès le lendemain elle n'a rien de plus pressé que de raconter l'aventure. Quelqu'un qui, la veille même, avoit passé la soirée avec la Chevalière, lui rit au nez, lui fait voir l'alibi ; elle reconnoît qu'elle a été dupe de quelqu'imposteur. Les Dames enchantées de leur découverte, devenues ainsi l'objet de la risée générale, reconnoissent le danger d'une curiosité indiscrete.



CH A N S O N

sur la Réforme des treize Fêtes : Air de la Madeleine ; ou pour voir un peu comment safra.

Je vais vous conter, chers amis,
 L'article du journal céleste :
 Un ange en mes mains l'a remis,
 C'est un des anges les plus prestes :
 Il est daté du mercredi,
 Il l'eût jeudi, vint vendredi,
 Et me le donna samedi.

Il me dit, j'arrive des cieux :
 Ah ! c'est un bacchanal énorme,

On voit mille séditieux
 Au sujet de cette Réforme.
 Les Saints qui s'y trouvent compris,
 Grands & petits . . . *Bis.*
 Font les Diables en Paradis.

Chez le plus grand des Tout-puissans
 On vit douze Saints d'une bande,
 Suivis de milliers d'*Innocens*
 Faisant tous la même demande :
Mathias crie envain, Jésus,
 Par quel abus . . . *Bis.*
 Paris ne nous fête-t-il plus?

Les deux *Jacques* veulent parler,
 La rage leur ferme la bouche :
 Ils ne peuvent que brédouiller :
 Après un silence farouche,
 Ils sont réduits à bégayer,
 A supplier . . . *Bis.*
 Qu'on change le Calendrier.

Laurent sur son gril attaché
 Gémit d'un si triste salaire,
Barthelemy tout écorché

Voudroit que ce fût à refaire :
 Il jure en jettant les hauts cris
 Qu'à pareil prix . . . *Bis.*
 Il n'y fera jamais repris.

Que l'on me chomme, dit *Matthieu*,
 Ou pour les humains je ne bouge :
Saint Michel crie au Fils de Dieu,
 Je veux qu'on me r'écrive en rouge,
 Moi qui piétinois sur Satan :
 Monsieur *Saint-Jean* . . . *Bis.*
 A bien fa fête une fois l'an.

Philippe & Judas en courroux,
 Coadjuteurs en survivance,
 N'en font plus humbles, ni plus doux,
 Etalent autant d'arrogance.
Christophe, le moins désolé,
 Dit effoufflé . . . *Bis.*
 Je ne ferai point perfifflé.

De Monseigneur pauvre Patron,
 Gros butor, infâme faux frère,
 Penfes-tu voir longtems ton nom
 Sublister en gros caractère ?

Seras exclus . . . *Bis.*

Repliquent mutins en chorus.

Faisons mieux, ne souffrons jamais
 Que nos noms soient en jours ouvrables;
 On nous prendroit pour des benets,
 Nous devons être inébranlables:
 Chers confrères, pour seul moyen
 Tenons nous bien . . . *Bis.*
 Et nous pourrons ne perdre rien.

Dans ce tems l'Eternel entra
 Il demande, qui vous désole?
 On croiroit être à l'Opéra,
 On n'entend pas une parole:
 Au lieu de Saints je vois des Fous,
 Mais qu'avez-vous . . . *Bis.*
 Pour troubler la paix de chez nous?

Simon commence à pérerer,
 Et se plaint que Beaumont l'abhorre:
 On entend *Marcel* murmurer,
Martin veut qu'on le déshonore:
 Un autre accourt tout effaré,

C'est *Saint André* *Bis.*

Jurant comme un désespéré.

Saint Thomas dit, fans me vanter,

Je crois en bien valoir un autre;

Monfieur *Saint Denis* va refter

Parce qu'il fait le bon Apôtre;

Ce Saint, quoique décapité,

En vérité *Bis.*

Eft le Saint le plus entêté.

Paix! répond la Divinité,

Ou je vous enverrai tous paître;

Parce que vous avez été

Vous prétendez donc toujours être?

Rien n'est de toute éternité,

La vanité *Bis.*

Sied mal avec la sainteté.



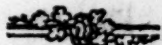
M. l'Abbé Terray a ordonné par son testament, que son corps seroit transporté à sa terre de la Motte; enforte qu'après avoir été présenté à St. Sulpice, sa paroisse, il est parti mardi matin. Le peuple a témoigné la plus grande joie à son con-

voi. Lorsqu'on lui portoit le Bon-Dieu, les poissardes, en possession de distribuer les réputations & presque toujours judicieusement, avoient déjà crié dans leur langage énergique : *on a beau lui porter le Bon-Dieu, il n'empêchera pas que le Diable ne l'emporte.*



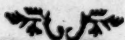
On fait que M. Necker a écrit au nom du Roi une Lettre circulaire aux Intendans de province, pour les obliger de résider dans leurs Départemens respectifs, au moins neuf mois de l'année; un plaisant avoit déjà exprimé son vœu à cet égard dans le quatrain suivant :

Pour notre bonheur sans relâche
 Envain Louis travaillera,
 Pendant qu'en loge à l'opéra
 Chaque Intendant fera sa tâche.



Une scène assez plaisante s'est passée avant-hier aux Champs Elysées, ou plutôt à la Place de Louis XV, au sujet de M. de Voltaire. Un charlatan y étoit, cherchant à vendre de petits livres où il enseignoit des secrets de tours de cartes : „ En voici „ un, disoit-il, Messieurs, que j'ai appris à Fer-

„ney, de ce grand homme qui fait tant de bruit
„ici, de ce fameux *Voltaire* notre *Maître à tous*!“
Quelques gens sensés, qui par hazard entendoient
le charlatan, trouverent l'éloge très-épigrammati-
que, se mirent à beaucoup rire & l'ont rapporté.



M. de Voltaire, décidé à jouir du triomphe
qu'on lui promettoit depuis longtems, est monté
lundi dans son carosse couleur d'azur, parsemé
d'étoiles, peinture bizarre, qui a fait dire à un
plaisant que c'étoit le char de l'empyrée. Il s'est
rendu ainsi d'abord à l'Académie Française, qui
tenoit ce jour-là son assemblée particulière. Elle
étoit composée de vingt-deux Membres du Corps
Ecclésiastique, ses confrères, n'avoit voulu s'y
trouver ni adhérer aux délibérations extraordinai-
res qu'on se proposoit.

Les seuls Abbés de Boismont & Millot se sont
détachés des autres; l'un comme un roué, de la
cour, n'ayant que l'extérieur de son état; l'autre
comme un cuistre, n'ayant aucune grace à espérer,
soit de la cour, soit de l'église.

L'Académie est allée au devant de M. de Vol-
taire pour le recevoir. Il a été conduit au siège
du Directeur, que cet Officier & l'Académie l'ont
prié d'accepter. On avoit placé son portrait au

dessus de son fauteuil. La compagnie, sans tirer au fort suivant l'usage, a commencé son travail en le nommant, par acclamation, Directeur du trimestre d'Avril. Le viellard étant en train, alloit causer beaucoup, lorsqu'on lui a dit qu'on s'intéressoit trop à sa santé pour l'écouter, qu'on vouloit le réduire au silence. En effet, M. d'Alembert a rempli la séance par la lecture de *l'Eloge de Despréaux*, dont il avoit déjà fait part dans une cérémonie publique, & où il avoit inséré des choses flatteuses pour le Philosophe présent.

M. de Voltaire a désiré monter ensuite chez le Secrétaire de l'Académie, dont le logement est au-dessus. Il est resté quelque tems chez lui, & s'est enfin mis en route pour se rendre à la Comédie Française. La cour, quelque vaste qu'elle soit, étoit remplie de monde qui l'attendoit. Dès que sa voiture unique a paru, on s'est écrié: „le voilà.“ Les Savoyards, les marchandes de pommes, toute la canaille du quartier, s'étoient rendus-là, & les acclamations: *vive Voltaire!* ont réenti pour ne plus finir. Le Marquis de Villette, arrivé d'avance, l'est venu prendre à la descente de son carrosse, dans lequel il étoit avec le Procureur Claude. Tous deux lui ont donné le bras & ont eu peine à l'arracher de la foule. A son entrée à la Comédie un monde plus élégant & saisi du véritable enthousiasme du génie l'a entouré; les femmes surtout se jetoient sur son passage & l'arrétoient,

afin de le mieux contempler. On en a vu s'empres-
sifier à toucher ses vêtemens, & quelques-unes
arracher du poil de sa fourrure. M. le Duc de
Chartres, n'osant avancer de trop près, quoique
de loin, n'a pas montré moins de curiosité que
les autres.

Le Saint, ou plutôt le Dieu du jour, devoit oc-
cuper la loge des Gentilhommes de la chambre, en
face de celle du Comte d'Artois. Madame Denis,
Madame de Villette étoient déjà placées, & le Par-
terre étoit dans des convulsions de joie, attendant
le moment où le Poète paroîtroit. On n'a pas eu
de cesse qu'il ne se fût mis au premier rang auprès
des Dames. Alors on a crié : *la Couronne!* & le
Comédien Brifard est venu la lui mettre sur la tête :
Ah! Dieu, vous voulez donc me faire mourir!
s'est écrié M. de Voltaire, pleurant de joie & se
refusant à cet honneur. Il a pris cette couronne
à la main & l'a présentée à *Belle & Bonne*. Celle-
ci disputoit, lorsque le Prince de Beauveau faisis-
sant le laurier, l'a remis sur la tête du Sophocle,
qui n'a pu résister cette fois.

On a joué la pièce, plus applaudie que de cou-
tume, mais pas autant qu'il l'auroit fallu pour ré-
pondre à ce triomphe. Cependant les Comédiens
étoient fort intrigués, de ce qu'ils feroient, &
pendant qu'ils délibéroient, la tragédie a fini, la
toile est tombée & le tumulte du Parterre étoit ex-
trême, lorsqu'elle s'est relevée, & l'on a vu un

spectacle pareil à celui de *la Centenaire*. Le buste de M. de Voltaire, placé depuis peu dans le foyer de la Comédie Française, avoit été apporté au théâtre & élevé sur un piédestal : tous les Comédiens l'entouroient en demi-cercle, des palmes & des guirlandes à la main. Une Couronne étoit déjà sur le buste, le bruit des fanfares, des tambours, des trompettes avoit annoncé la cérémonie, & Madame Vestris tenoit un papier, qu'on a sçu bientôt être des vers, que venoit de composer M. le Marquis de Saint-Marc. Elle les a déclamés avec une emphase proportionnée à l'extravagance de la scène. Les voici :

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage,
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité.

Non, tu n'as pas soin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité,

Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter;
Il est beau de la mériter,
Quand c'est la France qui la donne!

On a crié *bis*, & l'Actrice a recommencé. Après, chacun est allé pôser sa guirlande autour du Buste. Mll. *Favier*, dans une extase fanatique, l'a baïfé & tous les autres comédiens ont suivi.

Cette cérémonie fort longue, accompagnée de *Vivat* qui ne cessoient point, la toile s'est encore baissée, & quand on l'a relevée pour jouer *Nanine*, comédie de M. de Voltaire, on a vu son buste à la droite du Théâtre, qui est resté durant toute la représentation.

M. le Comte d'Artois n'a pas osé se montrer trop ouvertement; mais instruit, suivant l'ordre qu'il en avoit donné, dès que M. de Voltaire feroit à la Comédie, il s'y est rendu incognito, & l'on croit que dans un moment où le vieillard est parti & passé quelque part, sous prétexte d'un besoin, il a eu l'honneur de voir de plus près cette Altesse Royale & de lui faire sa cour.

Nanine jouée, nouveaux brouhaha, autre embarras pour la modestie du Philosophe; il étoit déjà dans son carrosse & l'on ne vouloit pas le laisser partir; on se jettoit sur le chevaux, on les baisoit, on a entendu même de jeunes poètes, s'écrier qu'il falloit les dételer & se mettre à leur place, pour reconduire l'Apollon moderne; malheureusement, il ne s'est pas trouvé assez d'enthousiastes de bonne volonté, & il a enfin eu la liberté de partir, non sans des *Vivat*, qu'il a pu entendre encore du Pont Royal & même de son hôtel.

Telle a été l'Apothéose de M. de Voltaire, dont Mlle. Clairon avoit donné chez elle un échantillon, il y a quelques années, mais devenue un délire plus violent & plus général.

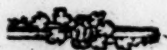
M. de Voltaire, rentré chez lui, a pleuré de nouveau & a protesté modestement que s'il avoit prévu qu'on eût fait tant de folies, il n'auroit pas été à la comédie.

Le lendemain, ç'a été chez lui une procession de monde, qui est venu successivement lui renouveler en détail les éloges & les faveurs qu'il avoit reçues en *chorus* la veille; il n'a pu résister à tant d'empressement, de bienveillance & de gloire; & il s'est décidé sur le champ à acheter une maison.



Madame de Villette, de Varicourt en son nom, est fille d'un Officier des Gardes du Corps, peu à l'aïse & ayant douze enfans. Il étoit question de faire Religieuse cette jeune personne, dont la famille n'avoit aucun espoir de la marier. Mlle. de Varicourt, instruite de la bienfaisance de M. de Voltaire, se servit de son esprit pour lui écrire une Lettre très-bien tournée, où elle se plaignoit de son fâcheux destin. Touché de cette Epître il va trouver Madame Denis; il dit qu'il *falloit arracher au Diable cette ame qu'on prétendoit donner à Dieu*, & il engagea sa nièce à proposer à la famille de Mlle. de Varicourt de permettre que celle-ci vînt passer quelque tems à Ferney. La jeune personne s'y est si bien conduite qu'elle y a acquis le

furnom de *Belle & Bonne* ; ce qui a déterminé M. le Marquis de Villette à en faire la fortune en l'épousant.



On a parodié les vers adressés à M. de Voltaire par M. de Saint-Marc le jour de son couronnement, & on les met dans la bouche de la France. On prétend que cette pièce est d'un Soldat :

Je ne suis point une infidelle,
O François ! je n'ai qu'un Epoux ;
L'aimer est mon soin le plus doux
Et ma tendresse est éternelle.

Pour partager mon cœur, il en est trop jaloux.
J'honore ce savant, sa Gloire est immortelle ;
Mais quoi qu'il ait pu mériter,
La France n'a qu'une Couronne,
C'est à Louis qu'elle la donne,
Lui seul est fait pour la porter !



Avant-

Avant-hier M. le Chevalier Raaff a débuté. Pour donner la plus haute idée de son talent, il suffit de citer l'anecdote suivante.

„ La Princesse de Belmonte Pignatelli de Naples, „ protectrice de tous les gens à talens & particulièrement des Musiciens, étant malade & environnée de la Faculté, reçut la visite du fameux Chevalier Raaff. A peine fut-il entré qu'elle le pria de chanter une des ariettes dont son clavecin étoit couvert. Le sort tomba sur une du célèbre Haffé, surnommé *le Saxon*. Pendant tout le tems que dura l'Ariette, la fièvre dont la Princesse étoit dévorée, cessa totalement. “ Etonnée d'un changement aussi prompt, la Faculté ne trouva point de remède aussi propre à la guérison de la malade que le chant du Chevalier Raaff: *Voilà, Madame*, lui dit un des Esculapes, *voilà votre véritable Médecin*. La sensation que cette Princesse éprouva fut si vive, qu'ayant appelé Raaff auprès d'elle pour lui donner une marque de sa satisfaction, elle tira de sa main sa plus belle bague, & la mit elle-même au doigt de ce nouvel Amphion. Ce fait rappellera, sans doute, aux lecteurs instruits, ce qu'on lit dans l'histoire de l'Académie de Sciences de Paris, au sujet d'un Musicien qui fut guéri d'une violente fièvre par un concert exécuté dans sa chambre.



Avant que M. de Voltaire tombât malade, Madame Dudeffant lui avoit écrit pour aller voir *Roland* avec elle; il répondit par le billet suivant:

De ce *Roland* que l'on vous vante

Je ne puis avec vous aller, ô Dudeffant,

Savourer la musique & douce & ravissante:

Si Tronchin le permet, Quinault me le défend.

Cette chute épigrammatique est piquante pour M. Marmontel, à qui le poëte fait ainsi reproche indirectement d'avoir osé retoucher le Poëme de Quinault.

M. de Voltaire disoit toujours à Ferney qu'il ne mourroit pas content qu'il n'eût vu encore une représentation de la comédie françoise & une séance publique de l'Académie. Il étoit à la veille de jouir de ce double spectacle, ou, pour mieux dire, de ce double triomphe, & cependant il est à craindre qu'il n'en soit privé pour jamais, son état devient de plus en plus inquiétant, il continue à cracher un peu de sang.

Au reste, on ne fait même si la séance publique de l'Académie Françoise n'auroit pas souffert quelque difficulté; du moins les Prélats eussent-ils beaucoup remué pour empêcher le Roi de la permettre. Ils ont déjà été trop scandalisés de la députation de cette compagnie vers le coryphée de

l'impiété, en ce qu'in-dépendamment de l'éclat que faisoit cet acte solemnel, il lioit en quelque sorte le clergé aux hommages qu'on lui rendoit en la personne de plusieurs Cardinaux, Archevêques, Evêques & Abbés, membres de l'Académie, & par conséquent censés avoir adheré à la délibération. Tout le parti des dévots en a frémi & anathématisé le Prince de Beauveau qui portoit la parole. Les plaisans se sont contentés d'en rire, ils ont dit que *c'étoient les membres qui alloient chercher le corps.*



L'anecdote, concernant Madame la Duchesse de Bourbon & M. le Comte d'Artois, fait tant de bruit, est attestée par tant de bouches, qu'on ne peut se refuser à la croire. C'est au Bal du mardi-gras à l'Opéra que s'est passée l'aventure.

Il faut savoir avant, qu'une jeune Madame de Canillac, très-jolie personne, attachée lors de son mariage à Madame la Duchesse de Bourbon, avoit plu au Prince; que la Princesse, indignée que son auguste époux eût ainsi une intrigue sous ses yeux, témoigna son mé-contentement à Madame de Canillac; ce qui obligea celle-ci à se retirer. Depuis elle a plu au Comte d'Artois, & ce Prince, masqué, lui donnoit la main au Bal. Elle fit connoître la Duchesse de Bourbon à S. A. R. qui, la tête un

peu chaude de vin, à ce qu'on assure, lui dit : „ je vais vous venger, “ & effectivement entreprit le masque qui conduisoit la Princesse. C'étoit précisément le beau-frère de Madame de Canillac. Il supposa que sa Dame étoit une fille de la plus mauvaise espèce, & se lâcha en conséquence en propos outrageans. La Duchesse furieuse, ne sachant absolument à qui elle avoit affaire, voulut le voir en levant la barbe du masque du Comte. Celui-ci bouillant de colère, prit le masque de la Duchesse à deux mains & le lui brisa sur le visage. Elle avoit reconnu l'Altesse Royale, & croyant ne pas l'être avoit jugé de la prudence de laisser tomber cela. Malheureusement le Comte d'Artois s'en est vanté; alors toute la branche de Condé a pris fait & cause, & les Princes ont été demander satisfaction au Roi de l'insulte. S. M. a répondu que son frère étoit un étourdi, mais il n'a encore fait aucune réparation: ce qui désole la Maison. Madame la Duchesse de Bourbon ne sort plus depuis ce tems, & le Prince son époux est allé trouver M. de Maurepas, lui a remis son *Mémoire au Roi* & lui a ajouté que si S. M. ne jugeoit pas à-propos de lui donner satisfaction, il regarderoit ce refus comme une permission de la prendre lui-même. On ne doute pas que la branche d'Orléans, dont est issue Madame la Duchesse de Bourbon, puisqu'elle est sœur du Duc de Chartres, n'intervienne aussi.



La scène de réconciliation ne pouvant avoir lieu à l'égard du Duc de Bourbon, ce Prince, dans l'entrevue à Versailles, par un geste d'appel a fait connoître formellement son mécontentement au Comte d'Artois. Son Altesse Royale s'est enfin rendue à l'avis de son Conseil, & même aux infirmités du Chevalier de Crussol, son Capitaine des Gardes, qui, en lui annonçant l'ordre reçu du Roi, de veiller à la garde de la personne de son Maître, & de ne pas le quitter d'un instant, ajouta . . . *Mais si j'avois l'honneur d'être le Comte d'Artois, le Chevalier de Crussol ne seroit pas vingt-quatre heures mon Capitaine des Gardes.*

Le dimanche ce Prince a fait savoir au Duc de Bourbon, ou par une Lettre ou par un tiers, qu'il se promèneroit le lundi matin au Bois de Bologne. Le dernier s'y est rendu dès huit heures, mais le premier n'est arrivé qu'à dix. Ils se sont écartés, & seuls ils ont commencé un combat en chemise, dont beaucoup de gens été témoins. Il a duré fix minutes, & cependant avec tant d'égalité & d'adresse, sans doute, qu'il n'y a pas eu une goutte de sang répandu. Alors le Chevalier de Crussol est intervenu, & leur a ordonné de la part du Roi de se séparer. Ils se sont embrassés: dans l'après-midi M. le Comte d'Artois est venu voir Madame la Duchesse de Bourbon.

Pendant le combat on avoit fermé les portes du Bois de Bologne, mais il étoit déjà rempli de mon-

de. Le Duc de Chartres étoit occupé à tracer un emplacement dans la plaine des Sablons pour une course, lorsqu'on le lui a appris; & M. le Duc d'Orléans faisoit une répétition de Comédie avec Madame de Montefflon.

Cette nouvelle s'est bientôt répandue dans Paris. Madame la Duchesse de Bourbon, qui n'avoit reçu perfonne jusques-là, & faisoit prendre du Suiffe par écrit, contre l'étiquette, tous les noms de ceux qui venoient, est sortie de sa retraite & s'est montrée à la Comédie Françoisse, où tout le spectacle l'a applaudie avec des battemens de mains si longs, si généraux & si marqués, qu'elle en a versé des larmes d'attendrissement. Un tel enthousiasme doit surtout s'attribuer au propos de cette Altesse au Roi, répandu dans le Public. On rapporte qu'elle a dit à S. M., qu'elle demandoit moins une réparation comme Princesse, que comme Femme & Citoyenne, dont la plus infame devoit être respectée partout, & principalement sous le masque.

La Reine est venue avec Madame, quelques minutes après. S. M. n'a été applaudie que foiblement, en comparaison de Madame de Bourbon: on a sçu que la Reine avoit déclaré ne vouloir pas se mêler de la querelle.

Le Duc de Bourbon & le Prince de Condé sont arrivés à leur tour pour recueillir les hommages

du public. A peine ont-ils paru derrière Madame la Duchesse de Bourbon, que les battemens de mains ont recommencé plus fortement, accompagnés d'exclamations de *bravo!* de *bravissimo!* qui ont comblé le père & le fils.

Monsieur a fait peu de sensation, & le Comte d'Artois, arrivé le dernier, n'a recueilli que des battemens de mains de décence, & dont le grand nombre, ne provenant que du parterre, sembloit mandié.

La Reine a témoigné beaucoup d'humeur pendant tout le Spectacle.

La Tragédie finie, M. le Duc de Bourbon s'est transporté à l'Opéra qui duroit encore. Les claquemens, les *bravo!* les *bravissimo!* ont repris à ce spectacle, & ont complété la satisfaction du Prince.

M. le Duc de Chartres ne s'est pas montré à la Comédie ; il craignoit de n'y pas jouer un beau rôle. Le public a été indigné d'apprendre que, depuis l'aventure de sa sœur, il eût continué à vivre avec le Comte d'Artois dans la même intimité, & qu'il se fût montré en public avec lui à la chasse.

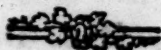
On a caractérisé les personnages principaux, figurant dans cette grande scène, par les quatre vers suivans, historiques & sans aucune poésie :

Bourbon se tait & se lamente,
L'Epoux menace & se présente;
D'Artois se vante & puis mollit;
De Chartres rit & s'avilit.



On cite un très beau vers bien propre à caractériser M. Franklin & à servir d'inscription à son Portrait :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.



Voici une Epitaphe Latine de M. de Voltaire.

En tibi dignum lapide Voltarium

Qui

In Poësi magnus,

In Historia parvus,

In Philosophia minimus,

In Religione nullus;

Cujus

Ingenium acre,

Judicium præceps,

Improbilas summa ;
Cui
Arrifere mulierculæ ,
Plaufere fcioli ,
Favere prophani ,
Quem
Irriforem hominum , Deum que ,
Senatus , Populusque Athæo-phyficus ,
Aere collecto
Statua donavit.



M. Jean Jacques Rouffseau étoit fort lié avec un horloger, beau-père du Sr. Corencé, l'un des entrepreneurs utiles du *Journal de Paris*. On croit que c'est cet horloger qui eft dépoſitaire des papiers & autres effets littéraires de la ſucceſſion de ce Philoſophe. Comme on avoit fait courir des bruits finiftres ſur ſa mort, qu'on prétendoit volontaire, il ſe répand un extrait des minutes du Bailliage & Vicomté d'Ermenonville, du 3 Juillet, par lequel il eſt conſtaté juridiquement, & d'après la viſite des gens de l'art, que Rouffseau eſt mort d'une apoplexie ſéreuſe.

Quant aux motifs de ſa retraite, ils ſont également contenus dans un écrit de ſa main, daté du

mois de Février 1777, par lequel l'on voit que, forcé de quitter Paris, par la modicité de son revenu, il demande une retraite. Il ne rend point compte, au surplus, des raisons qui l'avoient obligé de se priver des secours qu'il se procuroit, en copiant de la musique, genre de travail dont il s'étoit abstenu depuis quelque tems. Voici ce singulier Mémoire domestique.

„ Ma femme est malade depuis longtems, & le
 „ progrès de son mal, qui la met hors d'état de
 „ soigner son petit ménage, lui rend les soins d'au-
 „ trui nécessaires à elle-même, quand elle est forcée
 „ à garder son lit. Je l'ai jusqu'ici gardée & soignée
 „ dans toutes ses maladies; la vieillesse ne met per-
 „ met plus le même service. D'ailleurs, le ména-
 „ ge, tout petit qu'il est, ne se fait pas tout seul;
 „ il faut se pourvoir au dehors des choses nécessai-
 „ res à la subsistance & les préparer; il faut main-
 „ tenir la propreté (*) dans la maison. Ne pou-
 „ vant remplir seul tous ces soins, j'ai été forcé,
 „ pour y pourvoir, d'essayer de donner une fer-
 „ vante à ma femme. Dix mois d'expérience m'ont
 „ fait sentir l'insuffisance & les inconvéniens inévi-
 „ tables & intolérables de cette ressource dans une

(*) Il est écrit en note en cet endroit: „ mon in-
 „ concevable situation, dont personne n'a d'idée,
 „ pas même ceux qui m'y ont réduit, me force
 „ d'entrer dans ces détails.“

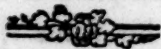
„ position pareille à la nôtre. Réduits à vivre ab-
 „ solument seuls, & néanmoins hors d'état de nous
 „ passer du service d'autrui, il ne nous reste dans
 „ les infirmités & l'abandon, qu'un seul moyen de
 „ soutenir nos vieux jours : c'est de trouver quel-
 „ qu'asyle où nous puissions subsister à nos fraix,
 „ mais exempts d'un travail qui déformais passe
 „ nos forces, & de détails & de soins dont nous
 „ ne sommes plus capables. Du reste, de quel-
 „ que façon qu'on me traite, qu'on me tienne en
 „ clôture formelle ou en apparente liberté, dans
 „ un hôpital ou dans un désert, avec des gens
 „ doux ou durs, faux ou francs, (si de ceux-ci il
 „ en est encore) je consens à tout, pourvu qu'on
 „ rende à ma femme les soins que son état exige,
 „ & qu'on me donne le couvert, le vêtement le
 „ plus simple & la nourriture la plus sobre jusqu'à
 „ la fin de mes jours, sans que je ne sois plus ob-
 „ ligé de me mêler de rien. Nous donnerons pour
 „ cela ce que nous pouvons avoir d'argent, d'ef-
 „ fets & de rentes, & j'ai lieu d'espérer que cela
 „ pourra suffire dans des provinces où les denrées
 „ sont à bon marché, & dans des maisons destinées
 „ à cet usage, où les ressources de l'économie sont
 „ connues & pratiquées, surtout en me soumet-
 „ tant, comme je fais de bon cœur, à un régime
 „ proportionné à mes moyens.“



*Sur le Ballet
des*

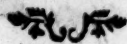
P E T I T S R I E N S .

Avec son Opéra Bouffon
L'ami de Vismes nous morfond;
Si c'est ainsi qu'il se propose
D'amuser les Parisiens,
Mieux vaudroit rester porte close,
Que de donner si peu de chose
Accompagné de *Petits Riens*.



Entre les différentes épitaphes faites pour M. de Voltaire, il faut encore distinguer celle-ci, soit à cause de sa concision, de sa justesse & de son impartialité, soit à cause de l'illustre Auteur auquel on l'attribue, M. Rousseau de Genève :

Plus bel esprit que grand génie,
Sans loi, sans mœurs & sans vertu,
Il est mort comme il a vécu,
Couvert de gloire & d'infamie.



On voit au pied de l'escalier du cabinet d'histoire naturelle de S. M. la statue du Comte de Buffon, qui est fort mal située en cet emplacement, & n'est pas dans le point d'optique qu'il faudroit à ce monument colossal. M. de Buffon est debout, dans l'attitude d'un homme qui compose. Le Génie en flamme sa figure, pleine de noblesse; il tient d'une main un poinçon & de l'autre un rouleau, suivant le costume antique : on lit au bas ces quatre mauvais vers sous le titre d'*inauguration* :

Le Monarque commande & le marbre respire
 Sous les traits de Buffon :
 La nature applaudit & dans tout son empire
 Fait révéler son nom.



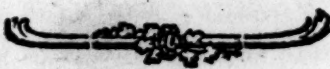
E P I T R E

des héritiers de M. de Voltaire.

Monfieur,

Un bruit accrédité par quelques papiers publics étrangers, s'étant répandu dans Paris, que le cœur de feu M. de Voltaire, avoit été distrait de son corps, pour qu'il lui fût fait des obseques particulières; nous, ses neveux, plus proches parens mâles : par conséquent chargés du soin de ses funérailles, assurons, comme nous l'avons déjà fait

dans une protestation publique, déposée chez Me. Dutertre, Notaire, & signée de toutes les parties intéressées, que le testament de feu M. de Voltaire, ni aucun écrit émané de lui, n'indiquent qu'il ait jamais voulu que cette distraction fût faite en faveur de qui que ce soit, ni d'aucun monastère, ni d'aucune église; que nous n'y avons point consenti, ni pu, ni dû y consentir; que le procès verbal d'ouverture & d'embaumement déposé chez le même Notaire, ne fait aucune mention de cette prétendue distraction, qu'il ne paroît aucun acte qui en fasse foi, & que dans de pareilles circonstances, ce qui pourroit avoir été entrepris à cet égard, seroit absolument illégal; que ce qui pourroit avoir été distrait du corps de M. de Voltaire, sans aucune des formalités indispensables, ne seroit susceptible d'aucun honneur funèbre. Nous vous prions, Monsieur, pour l'intérêt de l'ordre public & de la vérité, d'insérer cette assertion dans le prochain Mercure. Nous sommes très-parfaitement, Monsieur, vos très-humbles & très-obéissans serviteurs, l'Abbé Mignot, de Dampierre, d'Hornoy.



LE BAPTEME A LA GRECQUE,

*à M. le Comte Strogonoff, Seigneur Russe,
sur le baptême de Mlle. sa fille.*

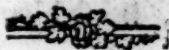
Oui, vous baptisez mieux que nous,
Cher Comte, il faut que j'en convienne :
Le Diable est mieux chassé par vous
Que dans notre Eglise Romaine.
Que peuvent quelques gouttes d'eau
Contre la tache originelle ?
Chez nous à peine elle ruisselle,
Vous y plongez l'enfant nouveau :
Voilà, Comte, ce qui s'appelle
Envoyer le Diable à vau-l'eau.
Quand Pierre dans son eau-lustrale
Trem pant son triste goupillon,
Croyoit, par son aspersion,
Donner la grace baptismale
A mainte & mainte Nation,
A coup sûr plus d'un Néophite
Dût, échappant à l'eau bénite,
Garder sa tache & son Démon.
Jean Baptiste étoit bien plus sage,

Il conduisoit dans la Jourdain
Hommes & femmes de tout âge,
Accompagnés de leur parrain.
Là baignant ses cathécumenes
Et par-dessus & par-dessous;
Les Diables, comme des hiboux,
De leurs corps sortoient par douzaines,
Et s'échappoient par tous les bouts.
Il n'est point d'esprit plus rebelle
Que celui qui se fit serpent
Pour tenter la femme d'Adam.
Eve, fans doute, étoit très-belle:
Lucifer en fut plus ardent
Pour se bien cantonner chez elle.
Depuis toute beauté femelle
N'a point dans son corps de parcelle
Où ne se loge le méchant.
Joli minois, taille élégante,
Pieds délicats & faits au tour,
Tettins arrondis par l'amour,
Bras potelés, bouche charmante,
Par-dessus tout, un œil fripon,
Tous ces appas ont leur démon.

Lisez

Lisez Bougens (*) sur ce chapitre,
 Et vous plaindrez à juste titre,
 Notre fouci, notre embarras,
 Quand d'une immonde fourmillère
 Nous voulons purger tant d'appas
 Par notre Baptême ordinaire :
 Il faut le vôtre en ce cas-là ;
 Surtout pour fille de Comtesse,
 Qui dans quinze ans nous offrira
 L'esprit, la grace enchanteresse
 De la Maman qui la forma.
 Je ne dis rien de son Papa,
 Que le plus mince éloge blesse.
 Mais pourtant, si je connoissois
 Quelque mot qui rimât en *Ecque* ;
 Sans le flatter je m'écrierois :
 Vive le Baptême à la Grecque !

(*) Le Père Bougens, Jésuite, auteur d'un petit *Traité sur l'ame des bêtes & sur celle des femmes*, qu'il prétend animées par des Démon.



On n'a pas manqué de plaisanter M. le Duc de Chartres sur ses exploits maritimes, sur son retour à Paris, sur son ostentation de se montrer à l'opéra, & sur la fôtte admiration dont l'ont accueilli les badauds: ce vaudeville, un des meilleurs faits depuis longtems, où l'on retrouve le sel de nos anciens & toute la gaieté françoise, a été fort accueilli à la ville & même à la cour: on fait que M. le Comte de Maurepas, qui aime la raillerie & la souffre, l'a goûté beaucoup & l'a entendu chanter à sa table en petit comité. Il est sur un air très à la mode au retour du Parlement, *les Revenans*: en sorte que cet air même fait épigramme. L'auteur s'adresse à Son Altesse Sérénissime:

Vous faites rentrer notre Armée,
L'Angleterre très-allarmée

Vous en louera:
Et vous joindrez à ce suffrage
Les lauriers & le digne hommage
De l'Opéra.

Quoi! vous avez vu la fumée!
Quel prodige! la Renommée
Le publiera:
Revenez vite, il est bien juste
D'offrir votre personne auguste
A l'Opéra.

Tel cherchant la toison fameuse,
Jafon fur la mer orageuse

Se hazarda:

Il n'en eût qu'une, & pour vos peines
Je vous en promets deux douzaines

A l'Opéra.

Chers badauds, courez à la fête:

Parmi vous criez à tue-tête

Bravo! Brava!

Cette grande action de guerre

Est telle qu'il ne s'en voit guere

Qu'à l'Opéra.

Grand Prince, poursuis ta carrière,

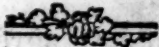
Franchis noblement la barrière

De l'Opéra:

Par de si rares entreprises

A jamais tu t'immortalises

A l'Opéra.



P O R T R A I T

de M. de Voltaire par M. Dorat.

Raphaël pour le trait, Rubens pour la couleur,
De la prose & des vers possédant la magie,
Ecrivain très-sensible, ou très-malin railleur,

Dans le vaste champ du génie

De chaque genre il a cueilli la fleur :

Le rire est son secret, son arme est la faillie :

Que de fois dans ces riens dont il est créateur,

Déguisant la raison sous l'air de la folie,

Sans en prendre le ton, il fut législateur !

Sachant tout embrasser, sans peine il associe

Le compas de Newton aux pompons d'Emilie ;

Même après la Fontaine il est joyeux conteur,

Même après l'Arioste il charme l'Italie ;

Il s'élève, descend, gaîment se multiplie :

Plein de grace ou de nerf, de souplesse & d'ardeur,

Il plâne en aigle, en serpent se replie,

Au Plaute des François laisse la profondeur,

Et va d'un fard brillant enluminer Thalie.

Plus piquant que fidèle, agréable & trompeur,

Par ses jolis romans l'histoire est embellie ;

Bien loin de ce montrer scrupuleux narrateur

Des sottises qu'il apprécie,
 Toujours, en philosophe, il ment à son lecteur,
 Qu'avec la vérité si souvent on ennuye;
 Et, rival, des anciens, autant qu'imitateur,
 Dans l'Epopée ou dans la Tragédie,
 Ornant ce qu'il dérobe, il est plus qu'inventeur.



M. de Caze, fils du fermier général, est un jeune Maître des requêtes, amoureux fol de Mlle. Le Fevre, actrice des Italiens, femme du Sieur Dugazon de la comédie françoise. Pour mieux couvrir son jeu, jouir plus à son aise de l'une, il avoit présenté l'autre chez son père. On fait que cet acteur est grand farceur, même en société, & le jeune Magistrat & lui faisoient souvent des parades pour amuser la compagnie & les maîtres de la maison. On ne fait comment le Sieur Dugazon s'est douté des motifs de son introduction dans cette famille & du bon accueil qu'il y recevoit. La jalousie s'est emparée de lui, & pour avoir une preuve complete de l'infidélité de sa moitié, un matin il s'est introduit dans l'appartement du jeune Caze, a fermé les portes, & le pistolet sur la gorge, l'a forcé de lui rendre les lettres & le portrait de Mlle. le Fevre. Il s'en est allé après cette expédition. M. Caze revenu de sa frayeur & le

suivant sur l'escalier crioit à l'affassin ! au voleur ! qu'on arrête ce coquin ! . . . Dugazon, sans s'effaroucher, ni sans précipiter son pas, répond avec un grand sang froid, à merveille, bien joué, la scène est excellente ; les domestiques y seroient pris, s'ils n'étoient accoutumés à nos farces . . . Avec ces propos il gagne la porte & laisse les valets incertains si c'est une comédie ou non.

Il y a quelques jours qu'après la comédie Italienne, M. Caze se trouvant sur le théâtre, Dugazon l'apperçoit, laisse s'écouler la foule, & dans un moment où personne ne le regardoit, il applique *presto* un ou deux coups de canne sur les épaules du Maître des Requêtes, puis se remet en posture : M. Caze se retourne, voit son rival, fait des menaces ; on ne fait ce que cela veut dire, on approche ; Dugazon, sans se déconcerter, lui demande qu'il s'explique, si c'est une parade qu'il veut jouer encore ? Le Magistrat perdant la tête de rage, lui répond qu'il est un affassin qui vient de lui donner des coups de canne. L'acteur le perfide, prétend que cela n'est pas possible, qu'un histrion comme lui n'auroit jamais cette effronterie ; bref n'y ayant pas de témoins, cela n'a pas d'autres suites. Jusqu'à présent il n'y a gueres que de quoi rire : mais ce qu'on ne pardonne pas au Sieur Dugazon, c'est que s'enhardissant du succès de son rôle dans les deux positions critiques où il s'étoit trouvé, & de l'imbécillité du robin, il s'est vanté

du tout & principalement des coups de canne dans différens soupers, & en présence de beaucoup de spectateurs. Cela révolte les honnêtes gens, & l'on voudroit que le Sr. Dugazon fût puni.



Les réjouissances pour l'ouverture du ventre de la Reine, ont eu lieu hier & ont commencé par un *Te Deum*, auquel ont assisté M. le Garde des Sceaux & les Cours. Les Illuminations des Invalides en couleur & celles du palais Bourbon, de la plus grande élégance, ont surtout attiré les amateurs; mais on a été indigné de la mesquinerie des habitans des places de Louis XV, de Vendôme & des Victoires, tous Crésus qui auroient dû se signaler.

On a remarqué une Devise de la *Pierre au lait*, enseigne d'une Crêmière à la porte de Paris; elle avoit mis ces deux vers:

La Nation au Ciel demandoit un Amour,
Une Grace descend l'annoncer à la Cour.



Le Tribunal général de l'Inquisition tint le 24 Novembre 1778 un acte secret, dans lequel comparut comme accusé le Sr. *Paul Olavides*, Assistent de Seville & Surintendant des nouvelles Colonies de la Sierra Morena.

On procéda au rapport de son affaire, qui dura depuis huit heures du matin jusqu'à midi & demi. Les griefs fondés sur ses excès & son libertinage, étoient renfermés dans 170 articles d'une part & 70 d'une autre, sur le témoignage de 78 témoins.

Ayant été déclaré Hérétique dans toutes les formes, il se présenta en cette qualité tenant en main une torche de cire verte & surchargé de la croix de St. André, dont néanmoins M. le Grand Inquisiteur lui fit grace. Il fût condamné à la confiscation de tous ses biens, à huit ans de clôture dans un couvent; pendant la première année desquelles il devra jeûner les vendredi, si sa fanté le lui permet, ce qui sera remis à la décision d'un Directeur éclairé qu'on lui nommera pour le fortifier dans la pratique de ses exercices & l'instruire de la Religion Chrétienne: il lui fût enjoint de faire régulièrement ses prières du matin & du soir, de lire le *Guide des Pécheurs* du Révérend Frère Louis de Grenade, de réciter tous les jours à genoux le Rosaire, ainsi qu'un *Credo*: il fût déchu de tous ses titres & charges & déclaré incapable d'en posséder jamais aucune; défenses d'user à l'avenir de vêtemens de soye, de velours, de tiffus d'or & d'argent, ni de galons & de porter des pierreries: ordre au contraire de s'habiller en drap jaune du plus commun; défenses également de montrer à cheval ni de porter des armes: on prononça ensuite son bannissement perpétuel de Seville,

de toutes les Maisons Royales de Madrid, des nouvelles Colonies & Lima, lieu de sa naissance, où il prit le grade de Docteur.

On lui fit faire en qualité d'Hérétique une abjuration solennelle, il fut absous de l'excommunication & réconcilié suivant toutes les formalités prescrites par les Saints Canons; à l'effet de quoi se présentèrent quatre Prêtres en surplis, ayant chacun une poignée de verges à la main, dont ils le frappèrent sur les épaules suivant la cérémonie d'usage, pendant qu'on récitoit le psaume *Miserere*. Il fit sa profession de foi & fut interrogé sur plus de trente articles de croyance.

Dès que les deux Secrétaires eurent fini de lire la procédure, au moment où l'on prononça ces mots, *nous le déclarons atteint & convaincu d'hérésie*, le Sr. Olavides tomba en syncope de dessus la sellette: il ne perdit cependant pas connoissance; on lui donna de l'eau & du vin, ce qui le rétablit & le mit en état d'entendre sa sentence; à la suite de laquelle il fit sa profession de foi, baigné de larmes & poussant des gémissemens qui firent bien augurer de son repentir. Ses erreurs sont en grand nombre & des plus extravagantes, provenant de ce qu'il n'a pas voulu croire au fixième commandement, ni à l'existence d'un enfer destiné à en punir les violemens; choses qui lui firent concevoir une haine implacable contre le Clergé sécu-

lier & régulier, ce qui a été en lui le fruit de ses rapports & relations avec Voltaire & Rousseau. On le dépouilla de l'Ordre de St. Jacques dont il avoit été décoré.

Le Comité qui assista à ce jugement, étoit composé des Ducs de Grenade, d'Hixar, d'Abrantes, du Comte de Mora, du Comte de la Corogne, de trois Conseillers de Castille, deux des Finances, deux du Conseil des Indes, deux des Ordres Royaux, & un du Département de la Guerre ; de l'Abbé de Saint Martin, avec deux de ses moines, du Prieur de l'Escorial, de l'Abbé de St. Bazile, de deux Trinitaires, de deux Religieux de la Merci, du Père Cantenas Capucin, de plusieurs Prêtres décorés, & de plusieurs Chevaliers de l'Ordre Royal & distingué de Charles III.



La loge des Nœuf-Sœurs s'enrichit chaque jour de l'acquisition de quelque homme célèbre : aujourd'hui ont été initiés Mrs. le Mierre & Vernet ; le premier est auteur d'un poëme sur la peinture, & le second un peintre célèbre. C'est ce qui a fourni matière au Chevalier de Cubieres d'enfanter l'impromptu suivant :

Muses, ouvrez-leur votre temple,
A ces deux artistes chéris ;

L'un imite *Linus*, l'autre égale *Zeuxis*,
 L'un donne le précepte en ses savans écrits,
 Dans ses brillans tableaux l'autre donne l'exemple.



Il se trouve aussi des plaisans dans la société Royale de médecine, & voici une facétie qu'elle répand à l'occasion de la cessation des assemblées de la Faculté. Elle est en forme de *Bulletin* du 19 Décembre 1778.

„ La Faculté de médecine a passé une très-mau-
 „ vaise nuit; sa tête est toujours très-embarrassée,
 „ les membres roides, le pouls dur, la langue
 „ mauvaise & noire, tout le corps plein de vent.
 „ Ce qui en sort, est mal digéré & de mauvaise
 „ qualité. L'affaïffement est général dans toute la
 „ machine, qui ne fait plus ses fonctions depuis
 „ hier au soir: tout ceci est la suite d'un mauvais
 „ régime.

„ L'usage des bains & de l'ellébore n'a rien pro-
 „ duit de satisfaisant; on craint d'être obligé d'en
 „ venir à des remèdes violens & que la crise n'en-
 „ traîne une désorganisation nécessaire dans un corps
 „ sans action & qui languit depuis longtems.“

Signé BON SENS.



ÉPIGRAMME.

Le Sieur Noverre, maître des ballets de l'opéra, a écrit une lettre aux auteurs du *Journal de Paris*, en date du 25 Décembre 1779, où il leur apprend que ses camarades, tant du chant que de la danse, en réjouissance de l'heureux accouchement de la Reine, doivent donner trente louis de dot à la première fille pauvre à marier qui leur sera indiquée par le bureau de la ville. Ils doivent faire les fraix de la nôce & du banquet, qui aura lieu au Wauxhall d'hiver. Les nouveaux époux, ainsi que leurs familles, seront servis par les talens & les arts agréables : & il en doit résulter une fête très-propre à exciter l'ardeur des curieux. En conséquence il annonce que l'on a ouvert une souscription chez le Sr. Rouen, notaire, où les amateurs pourront déposer un louis, le prix du billet d'entrée ; la somme résultant de cette souscription, sera consacrée à la première nourriture de l'enfant de ces époux.

Il ajoute, que la dot sera déposée chez Mlle. Guimard, nommée trésorière de l'opéra. Un plaissant a fait sur cette qualité de la Terpsicore moderne le quatrain suivant :

C'est Guimard qu'on vient d'élire

Trésorière à l'opéra :

On a raison, car elle a

La plus grande tirelire.

Simon Mathurin Lantara de Fontainebleau, mort le 22 du mois de Décembre 1779 à l'hôpital, est un de ces artistes obscurs & malheureux, dont la réputation ne perce qu'après le trépas. Il étoit né avec l'instinct du génie. Dès ses plus tendres années il dessinoit des paysages sur les portes des maisons, & par le seul effort de son talent, sans éducation, il étoit parvenu dans son art à un point de perfection étonnant. Il n'étoit occupé que d'un genre, pour lequel il avoit un goût irrésistible. On le voyoit souvent les yeux fixés sur un sombre orage, ou sur un brillant crépuscule, se pénétrer des jeux bizarres de la nature. Personne n'a mieux exprimé les différentes heures du jour; il excelloit dans la perspective aérienne: la vapeur de ses paysages approche beaucoup de celle de Claude Lorrain: ses matinées respirent une fraîcheur ravissante. On a de lui des soleils levans & couchans, dignes de piquer la curiosité des amateurs: ses clairs de lune sont d'un argenté où l'on ne peut s'empêcher de reconnoître une vérité unique. L'indigence le forçoit à travailler à peu de frais pour exister, & des maîtres imperieux trafiquoient de ses ouvrages, se les attribuoient, &, non contents d'en ravir le lucre, s'en faisoient aussi une réputation.

On doit savoir gré à M. l'Abbé *Raby* d'avoir fait connoître cet artiste presque ignoré, par une lettre insérée au *Journal de Paris* du cinq Janvier de cette année.

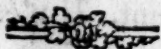
On a mis en épigramme le bon mot du *gratis* de l'Académie :

Le fauteuil à Ducis ?

Eh ! oui : l'Académie

Veut donner son *gratis*

Comme la Comédie.



Le jour de l'an le Comte d'Artois & le Duc de Chartres, pour s'amuser, avoient fait une liste à sept colonnes, dans chacune desquelles ils classoient toutes les femmes présentées, qui venoient faire leur cour à Versailles : ces sept colonnes étoient *Belles, Jolies, Passables, Laidies, Affreuses, Infâmes, Abominables*. Une seule s'est trouvée inscrite dans la première colonne, & deux dans la seconde. Les méchans de la cour n'ont pas manqué de prendre des copies de cette liste & d'en faire part aux femmes étiquettées. Entre celles-là étoit la Marquise de *Fleury*, rangée parmi les *Abominables*. Si elle n'est pas partagée des dons de la nature à l'extérieur, elle a beaucoup d'esprit & du plus malin. Quelques jours après elle s'est trouvée à souper au palais Royal. Le Duc de Chartres est venu causer avec elle ; la Marquise l'a reçu bien froidement. Il s'en est suivi une expli-

cation: le Prince s'est assez mal défendu; Madame de Fleury outrée a fini par dire: *heureusement, Monseigneur, il y a à appeler de votre jugement; on fait que vous ne vous connoissez pas mieux en signalemens qu'en signaux.* Le Duc de Chartres est resté fort sot.



Comme on parloit beaucoup des prétentions du Marquis de Condorcet à la place de M. de Voltaire & que ce candidat s'appuyoit sur les éloges du défunt, qui l'avoit en quelque sorte désigné ainsi son successeur, on a fait cette autre épigramme:

N'est-ce pas Condorcet, qui succede à Voltaire?

Voltaire l'a nommé: tant pis, dit un censeur,

Auguste aussi nomma son successeur,

Et ce successeur fut Tibère!



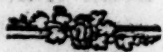
Si l'on en croit les diverses anecdotes rapportées sur le Roi; ce Prince, par une union bien rare, joint la finesse la plus galante à la plus aimable bonhomie. Voici deux traits récents dans l'un & l'autre genre.

On fait que les cours vont complimenter S. M. à l'occasion des couches de la Reine. La cour des

aides étant entrée chez le Roi, il n'a dit autre chose à ces magistrats, finon, *sont-ce là vos chaïses?* Il regardoit en même tems les chaïses à porteurs, dans lesquelles ils s'étoient fait porter au pied de l'escalier : sur la réponse affirmative, il s'est mis à ricaner franchement & a ajouté : *Vous ne savez donc pas marcher à pied, vous autres?* & ils se sont retirés.

On a lu l'éloge de M. Necker dans quelques discours tenus au Parlement d'Angleterre. Le Roi se les a fait représenter, en a été enchanté, & la première fois que le Directeur général des finances est venu travailler avec lui, il lui a demandé s'il savoit l'Anglois ? Il a répondu que oui : „ moi, je veux l'apprendre, “ a continué le Roi ; „ j'en ai déjà même traduit quelque chose, “ & lui donnant en même tems un papier : „ faites-moi le „ plaisir de me dire, si c'est bien. “ M. Necker a trouvé ses louanges, que le Monarque sembloit ainsi rarefier.

Malheureusement, la première anecdote est rapportée par des magistrats, témoins oculaires & auriculaires : la seconde est un bruit vague de cour & de ville.



LES

LES POMMES

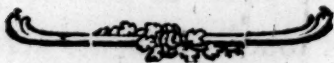
à Madame la Comtesse de P.

Le ciel pour enchanter les hommes
 Vous a fait présent de fix pommes :
 Sur votre visage il a mis
 Deux petites pommes d'Apis
 D'un bel incarnat empourprées
 Et que Nature a colorées.
 Les foudres & les cryftaux
 Ne portent pas de fruits si beaux.
 Plus bas une fraîche tablette
 En supporte deux de renette,
 Et l'on trouve encore plus bas
 Deux autres qu'on ne nomme pas.
 Elles font de plus grosse espèce
 Et n'ont pas moins de gentillesse.
 Ce sont deux pommes de rambour
 Qu'on cueille au jardin de l'Amour.
 Voilà trois paires de jumelles
 Qui font tourner bien des cervelles.
 Eve perdit le genre humain
 N'ayant qu'une pomme à la main ;
 Mais notre appétissante mère

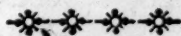
Tome II.

E

En laissoit voir deux sur son sein,
Comme vous auriez pu le faire,
Et l'attrait des fruits de Cythère
Dont l'aspect le mettoit en train
Fit succomber notre bon père.
Satan, dont l'esprit est malin,
Entroit aussi dans le mystère;
Forcés comme Adam, de manger
Nous avons grande impatience,
Quand on nous donne la licence
D'entrer au jardin potager,
Dont vous portez la ressemblance.
Vive la pomme & les pommiers!
Leur aspect seul nous ravigote.
L'on doit baiser les deux premières,
Avec les secondes l'on pelotte,
Et pour user des deux dernières
Heureux qui les met en compotte!



On ne fauroit nombrer les propos piquans que le Duc de Chartres a rembourfés dans ces jours de liberté & de licence, où sous l'incognito se disent bien des vérités. A un bal de l'opéra il faisoit la revue des femmes avec M. de Genlis: le dernier lui en fit remarquer une qui le frappa par la figure: le Prince la regarda sous le nez, & dit: „*ah!* „*c'est une beauté passée.* — *Monseigneur,*“ lui replique la dame piquée: „*c'est comme votre renommée.*“



E P I G R A M M E.

Chartres, au bal par Genlis escorté,
De cent Phrynès, de Paris, de province,
Faisoit la ronde: épris d'une, enchanté,
Genlis s'écrie, il y conduit le Prince,
Qui l'envifage & répond froidement:
„Beauté passée!“ A ces mots enflammée,
„Oui, Monseigneur, dit-elle vivement,
„Elle eut l'éclat de votre renommée.“



L'objet de l'écrit de M. le Begue de Presle sur Rousseau, est, comme celui du premier dont on a parlé cet été à l'occasion de ce grand homme, de dissiper les soupçons répandus dans le public sur la cause de sa mort & sur la manière dont elle étoit arrivée, ainsi que sur sa créance. Mais comme ces deux historiens, avec l'apparence de la véracité, avouent n'avoir pas été témoins des derniers momens du héros philosophique, mais être survenus peu après, & tenir les faits de sa femme & autres assistans, & que cependant ils se contredisent assez formellement, cela ne contribue pas à donner beaucoup de confiance en leur récit respectif, & les sceptiques ne peuvent que se confirmer dans leurs doutes.

M. le Begue, en niant que Rousseau ou sa femme aient jamais donné, laissé prendre ou vendu les fameux *Mémoires* ou *Confessions*, convient qu'il en avoit confié une copie à une personne demeurant en pays étranger, dépositaire de ses autres manuscrits; c'en étoit assez pour donner l'inquiétude à cet auteur très soupçonneux & qui, vu les bruits extrêmement accrédités sur l'existence de ces *Mémoires*, pouvoit craindre une infidélité de la part du confident, ou un larcin volontaire qui lui auroit été fait.

La cause que M. le Begue de Presle donne du départ de Rousseau de Paris, est encore assez gau-

che, assez mal-fondée, puisqu'il convient que ce Philosophe possédait 1450 livres de rentes constituées. Premier fond assez suffisant pour un ménage aussi médiocre, aussi obscur que celui de Rousseau; d'ailleurs, le supplément qu'il pouvoit y joindre du produit de quelques ouvrages, l'auroit mis très à l'aise. Il s'en suit que ce n'est pas la nécessité impérieuse qui l'a chassé de la capitale, & qu'il en faut chercher une autre cause, soit dans son inquiétude naturelle, soit dans les allarmes mentionnées ci-dessus, soit dans sa jalousie des honneurs prodigués à Voltaire.

Quoi qu'il en soit, les occupations que se proposoit M. Rousseau, à Ermenonville, étoient l'éducation d'un enfant de M. de Girardin qu'il avoit pris en affection; la recherche des plantes du terrain où il vivoit; la continuation de quelques ouvrages commencés, tels que l'opéra de *Daphnis* & la *Suite d'Emile*.

Le Docteur convient que Rousseau étoit triste, morose, qu'il redoutoit une vieillesse douloureuse & infirme, que dans les accès de sa mélancolie il voyoit tout en noir & s'exageroit sa situation; il y a peu de chemin de cet état vaporeux au suicide.

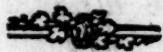
Il finit par certifier que Rousseau ne laisse aucun ouvrage considérable achevé, qu'il ne faut pas compter sur la suite *d'Emilie*, dont il n'y a que quelques pages, que ses *Confessions* seules sont dans

l'état de perfection qu'il desiroit, mais qu'il ne faut pas s'attendre à les voir publier bientôt: consolation grande pour ceux qui redoutoient cette publicité & surtout pour le Sr. Diderot.

M. le Begue confirme que la rumeur répandue que ces confessions paroissent avant la mort de l'auteur, étoit une entreprise occasionnée par des lettres du même auteur, publiées contre son gré, & qui n'étoient pas faites pour l'être. N'auroit-il pu arriver que M. Rousseau, avant d'avoir vérifié le fait sur le bruit très accrédité que ses *Confessions* étoient imprimées, eut eu peur, comme on l'a dit ci-dessus, de quelque manque de foi de son ami, ou d'un vol qui lui auroit été fait; & alors ses terreurs, ses anxiétés, son desir de fuir & de se soustraire aux persécutions, auroient été très fondés.

La lettre du Docteur est datée du 25 Août 1778.

Quant à l'addition de M. de Magellan, ce n'est qu'un bavardage, dont le but est plutôt de faire l'éloge du marquis de Girardin, de sa femme, de sa famille & de sa terre, que de Rousseau. La seule anecdote intéressante qu'on y lit, c'est celle-ci: *il m'échappa de dire, je ne sais à quel propos, que l'homme étoit méchant.* „ Les hommes, oui, “ reплика M. Rousseau; „ mais l'homme est bon “



L'Opéra Champêtre.

Qu'ils me font doux ces champêtres concerts,
Où Rossignols, Pinçons, Merles, Fauvettes,
Sur leur théâtre, entre des rameaux verts,
Viennent *gratis* m'offrir leurs chanfonnettes.
Quels opéra me feroient aussi chers !
Là n'est point d'art, d'ennui scientifique ;
Gluk, Piccini, n'ont point noté les airs ;
Nature seule en a fait la musique,
Et Marmontel n'en a point fait les vers.



Mlle. Arnoult, en possession d'être citée dans toutes les affaires de l'opéra, disoit ces jours derniers à M. Amelot à l'occasion des troubles actuels & des rigueurs qu'il déploie ; „ vous devez savoir, Monseigneur, qu'il est plus aisé de composer un Parlement qu'un opéra. “ Apostrophe mortifiante pour ce ministre, qui étoit Intendant de Bourgogne lors des troubles de la magistrature, & a concouru à la destruction & reconstruction du Parlement de Dijon.

La même disoit ces jours derniers, en parlant de Mlle. Duranci, jouant *Clitemnestre* dans *Iphigénie* & fiffée : „ c'est étonnant, car elle a la voix du peuple. “ C'est qu'elle a une vilaine voix, & le cri un peu poiffard.



LA TOLÉRANCE.

Qu'en son faux zele une prude est amère !
 Damner le monde est un plaisir d'élus :
 Mais le Sauveur à la femme adultère
 Dit sans courroux : „allez, ne péchez plus.“
 Telle est du ciel la sublime indulgence !
 Il plaint l'erreur, il pardonne à l'offense ;
 Il n'arme point ni le fer ni le feu.
 La péchereffe eut sa grace accordée :
 Mais qu'on suppose, à la place de Dieu,
 Prude, ou docteur, elle étoit lapidée.



Mlle. d'Eon a été conduite au château de Dijon
 & même avec beaucoup d'éclat ; voici comme elle
 a été arrêtée. On a vu qu'elle éludoit d'obéir à
 l'ordre du Roi, en paroissant le respecter beaucoup.
 Elle se doutoit qu'on voudroit l'enlever, elle s'étoit
 munie en conséquence de toutes les armes propres
 à sa défense, & au cas qu'on lui ôtât tout moyen
 de le faire personnellement, elle avoit un baril de
 poudre tout prêt, auquel elle comptoit mettre le
 feu dès qu'on voudroit user de violence pour en-
 trer dans sa chambre, & se faire ainsi sauter avec
 la maison. Elle avoit confié son dessein à un ami

intime. Celui-ci connoissant sa violence & sa résolution, a imaginé de la sauver d'une catastrophe aussi extrême, ainsi que ceux qui auroient été dans la maison & peut-être le voisinage. Il s'est présenté à sa porte, qu'elle n'ouvroit qu'après avoir demandé qui ? Elle a reconnu la voix de son ami, elle lui a ouvert; il étoit escorté d'alguasils, qui soudain l'ont enveloppée & empêchée de se défendre. Il y avoit une chaise de poste prête, où l'on l'a conduite, maudissant, avec raison, le perfide auquel elle s'étoit confiée.



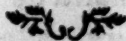
ÉPIGRAMME.

Ce Marmontel si gros, si long, si lent, si lourd,
 Qui ne déclame pas, mais beugle,
 Juge de peinture en aveugle
 Et de musique comme un sourd.

Ce pédant à facheuse mine
 De ridicules tout bardé,
 Dit qu'il a pour les vers le secret de Racine:
 Jamais secret ne fût à coup sûr mieux gardé.



La faveur accordée à M. Mesnil Durand, auteur d'une tactique nouvelle a fait croire un instant qu'on goûteroit ses principes, & que l'ordre profond seroit préféré à l'ordre mince. M. de Villepattour, qui plaisante sur tout, disoit, que cet ordre profond *est bon à tout recevoir & à ne rien rendre.* C'est par ce sarcasme en faire la plus cruelle critique.



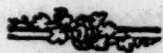
A un Amiral.

Vous entendez toujours la messe,
 Et n'entendez jamais raison;
 On vous voit aller à confesse
 Quand il faut tirer le canon:
 Grand dévot n'est qu'un petit homme;
 Quittez vos prophanes desseins,
 Aujourd'hui que chacun vous nomme
 Vice-Amiral des capucins.



La fermentation du tripot lyrique qu'on croyoit éteinte, n'étoit que rallentie & assoupie. Elle se renouvelle & les chefs de la cabale assurent que M. de Vismes sera dupe de leur sécurité apparente. C'est principalement Mlle. Guimard qui conduit l'intrigue avec l'adresse qu'on lui connoît; c'est elle

qui a empêché les partis violens, qui disoit dans les assemblées: *surtout, Mesdames & Messieurs, point de démissions combinées; c'est ce qui a perdu le Parlement.*



LES BAISERS.

Vous, qui lisant les vers faits pour Lesbie,
Avez d'amour trop senti l'aiguillon,
Si voulez voir sa flamme refroidie,
Et de Vénus pâlir le vermillon,
Ja n'est besoin que nonain vous indique
Du nénuphar le breuvage pudique:
Prenez, prenez vers réfrigératifs,
Que Dorilas ses *Baisers* intitule,
Et calmerez, tant fussent-ils rétifs,
Les feux malins dont vous brûloit Catulle.



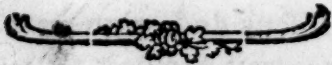
Ces jours derniers M. le Comte d'Artois parloit devant ses courtisans de la rigueur avec laquelle le Prince de Montbarrey excluait tous les volontaires de l'armée d'Irlande; le Prince s'adressant au Prince de Poix, lui disoit: „ cela est cruel, on a refu-

„fé le Chevalier de Coigny, on m'a refusé, on
 „vous a refusé, on a refusé jusqu'au Maréchal de
 „Broglie, qui n'aura point ce commandement. —
 Oh! répondit le Prince de Poix, „distinguons,
 „Monseigneur; on a refusé votre Altesse, M. de
 „Coigny, moi & beaucoup d'autres, cela nous fâ-
 „che; mais peu importe au reste; au lieu que le
 „Maréchal de Broglie, c'est la nation entière qui
 „le demande.“



Sur M. de Chabanon.

A Foncemagne on veut, dit-on,
 Pour le fauteuil soporifique
 Faire succéder Chabanon:
 Mais son mérite Académique?
 Aucun: il est grand violon;
 Dans le sein de la compagnie
 Manquant d'accord & d'unisson
 Il rétablira l'harmonie.



Il couroit depuis quelques jours un quatrain sur le Prince d'Henin, capitaine des gardes-du-corps du Comte d'Artois, qu'on n'a pas daigné recueillir dans le moment parce qu'il ne contenoit qu'un calembour. Malheureusement sous cette pointe grossière étoient renfermées des vérités dures, concernant la bêtise, la crapule & la nullité de ce seigneur, lié avec toutes les impures de Paris, & surtout ne désesparant pas de chez Mlle. Arnoult, qu'il ennuye du matin au soir. Il a su que le quatrain étoit de M. le Marquis de Champcenets, Gouverneur des Châteaux de Meudon, Belle-vue & dépendances en survivance de son père, un des chansonniers de la cour & rival en ce genre du Marquis de Louvois. Il s'est plaint au Comte d'Artois son maître & M. de Champcenets a été condamné par le Roi à être exilé pendant deux ans, dont six mois dans un château-fort, & pour le reste, sa famille a obtenu qu'il le passeroit à voyager. Cette anecdote rend précieux les vers qu'on dédaignoit :

Depuis qu'auprès de ta Catin
 Tu fais un rôle des plus minces,
 Tu n'es plus le Prince d'Henin; (des Nains)
 Mais seulement le Nain des Princes.



STANCES

sur les Insurgens.

I.

Ami, je suis parti de France,
Le cœur plein d'un noble projet,
L'esprit content, car l'espérance
Embellit toujours son objet.

2.

Je m'embarquai pour l'Amérique,
Je quittai mon pays natal,
Traversant la vaste atlantique
Sur la foi de l'Abbé Raynal.

3.

Mais lui peu chiche de l'étoffe
Dont son esprit chaud s'empara,
Comme un moderne philosophe
A taillé l'erreur en plein drap.

4.

Dans la douce ivresse où nous plonge
Le charme d'un style divin,
Les prix fols sont pour le mensonge,
Le vrai moïfit au magasin.

5.

De ce peuple encor dans l'enfance,
 J'ai vu les asyles divers :
 Son orgueil, son indépendance
 Préparent sourdement ses fers.

6.

Il est sôbre par indolence,
 A peine l'on peut l'émouvoir,
 Et la liberté qu'il encense
 N'est que la haine du devoir.

7.

J'ai vu le Quaker pacifique,
 Dont l'orgueil perçoit le manteau,
 J'ai vu l'insolence cynique
 Qui fixa son vaste chapeau.

8.

Je n'épouse point la manie
 Qui le porte à braver les Rois,
 Et qui le fait par modestie
 Tutoyer frère George Trois.

9.

L'air philosophe qu'il se donne,
 En sa faveur conclut-il bien ?

Le sage, qui ne hait personne
Est assez près de n'aimer rien.

10.

Moi j'ai vu ces hommes intègres
Vantés par tant d'honnêtes gens,
D'une main affranchir des Negres
Et de l'autre acheter des Blancs.

11.

La probité de ces sectaires
N'étoit pas ce qui m'étonnoit,
J'admirois de vieilles forcières
Chez qui Dieu se ré-incarnoît.

12.

Ah! dis-je, ah! quels monstres farouches
Le Saint Esprit daigne inspirer;
C'est dans de si vilaines bouches
Que le Diable va se fourrer!

13.

Parmi tant de cultes fantasques
L'homme simple reste abattu,
Et ne fait plus sous tant de masques
Comment discerner la vertu.

14.

Enfin telle est la digne race
De ces soldats fiers & cruels,

Qu'un

Qu'un hypocrite plein d'audace
Arma sous l'abri des autels.

15.

Le bonheur d'autrui les irrite,
Jaloux, sans foi, sans amitié,
Ils cherchent partout le mérite;
Mais c'est pour le fouler aux pieds.

16.

Un jour ce peuple fanatique
Qui hait avec férocité,
Vous le verrez dans l'Amérique
Le fléau de l'humanité.

17.

Un culte austère, un sol agreste,
La soif de l'or.... un cœur cruel
Pour guider son penchant funeste...
Il n'attend qu'un nouveau Cromwel.

18.

Ami, c'est ici qu'une belle
N'offre qu'une fleur d'un moment,
Tout homme s'arroe auprès d'elle
Le droit du plus discret amant.

19.

Les caresses sont un pillage
Qui flétrit bientôt ses appas,

Les grossiers transports d'un sauvage
Qui subjugué & ne séduit pas.

20.

Par une douce résistance
Le désir n'est point excité,
C'est dans le sein de la jouissance
Qu'on trouve la satiété.

21.

Tendres refus, charmans caprices,
Font valoir les moindres faveurs :
L'Amant d'un rien fait ses délices ;
Voilà le triomphe des mœurs.

22.

A Boston d'une beauté neuve
L'épouseur n'est point entiché,
Ni fille, ni femme, ni veuve
C'est tout ce qu'on trouve au marché.

23.

O mon pays, aimable France,
Objet de mes plus chers désirs,
Où d'accord avec l'abondance
Le goût préside à nos plaisirs.

24.

L'égalité, cette chimère,
Qu'exaltent nos fièrs écrivains,

La nature que je révère
L'évite dans tous ses desseins.

25.

La force, la valeur, l'adresse,
Et le génie ont ici-bas
Sur la sottise & la foiblesse
Des droits que l'on ne prescrit pas.

26.

O François, l'Hudson, la Tamise,
L'Ebre, le Tibre, ni le Rhin,
N'offrent rien qui ne t'autorise
A leur préférer ton destin.

27.

Est-il un peuple sur la terre
Plus content, plus heureux que toi?
Ton maître n'est qu'un tendre père,
Dont ton amour fait un vrai Roi.

28.

Que le sort de sa main pesante
Accumule sur moi ses traits,
Je brave sa rage impuissante,
Je suis honnête homme & François!

29.

Entre nous ces fameux athletes
Que vous accablez de lauriers,

Leurs vertus sont dans les gazettes
Les vices sont dans leurs foyers.

30.

La liberté, cette pucelle,
Qui fut séduite tant de fois,
Dans l'effervescence du zèle
Fait taire ici jusques aux loix.

31.

Vous voyez leur mobile unique
Ce vieux Docteur *in partibus*,
Dont l'insidieuse rubrique
Vous échauffe de ses rebus.

32.

Sur l'Amérique consternée
Plaçant le bout d'un conducteur,
De l'autre à l'Europe étonnée
Il lance le feu destructeur.

33.

Caméléon octogénaire,
Son esprit se ploie aisément;
De la France & de l'Angleterre
Le fourbe rit également.

34.

La haine dans son cœur regorge,
Fait qu'en ses projets inouïs

Si Louis lui répond de George,
George lui répond de Louis.

35.

Ce Hancock (*) qu'il tient en tutelle,
Aux dehors plats, aux sens grossiers,
Peut fournir un riche modèle
A nos délicats financiers.

36.

Francklin de l'or du fanatique
Ebaucha son hardi projet,
Et dans cette farce héroïque
Il en fit son Milord Huzzet. (**)

37.

Je vois dans ce qui m'environne
De tristes fots, d'ineptes fous:
Que l'univers me le pardonne,
Mais les bonnes gens sont chez nous.

38.

Déjà j'entends d'un ton caustique
L'élégant Raynal crier.... Foin!
Désiez-vous du fatyrique
Messieurs, celui-ci vient de loin.

(*) Président du Congrès.

(**) Personage du *François à Londres*.

39.

Ah! j'aurois dû mieux me défendre
Du vain désir d'en bien juger :
L'aimable Abbé pour en revendre
N'eut pas besoin de voyager.

40.

Maintenant mon cœur me seconde :
Je vais peindre un vrai citoyen,
Le Fabius de nouveau monde,
Un héros, un homme de bien.

41.

Il est d'une figure heureuse,
De beaux traits, de la dignité,
Sous une forme avantageuse
La plus noble simplicité.

42.

Sensible, valeureux, fidèle,
Et révééré de l'ennemi;
L'honnête homme en fait son modèle,
Et l'homme aimable son ami.

43.

Contre l'orage qui murmure
Son courage en impose au fort,
C'est le calme d'une ame pure
Pour qui l'écueil même est un port.

44.

J'ai vu Washington sans armée,
 Devant un ennemi vainqueur,
 Et la cabale envénimée
 Attaquer jusqu'à son honneur.

45.

Du double coup qui le menace
 Ce héros n'est point abattu,
 L'Anglois respecte son audace,
 L'envieux cède à sa vertu.

46.

Il fait trop que pour entreprendre
 L'art manque à ses braves enfans,
 Ce qu'il n'oseroit en attendre
 La constance l'obtient du tems.

47.

Jouet du fol, trésor du sage,
 O tems qui nourris notre espoir,
 Tu feras passer d'âge en âge,
 Celui qui connoît ton pouvoir!

48.

Ici la nature économe
 N'irrite point les yeux jaloux:
 Elle n'a produit qu'un grand homme
 Mais il est le salut de tous.

49.

Ami, je vais, s'il est possible,
Essayer de nous réunir :
Je ne veux plus du foin pénible,
D'errer toujours sans parvenir.

50.

J'ai foulé la terre & les ondes,
J'ai franchi vingt climats divers
Et n'ai trouvé dans les deux mondes
Que des dupes & des pervers.

51.

Mon front chauve & ridé par l'âge,
Chaque jour semble m'avertir,
Qu'il faut faire un autre voyage :
Eh bien ! je suis prêt à partir.

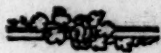
52.

Que la mort enlève sa proie :
Celui qui dédaignant tes traits,
Vêcut sans remords & sans joie,
Finit sans crainte & sans regrets.



Il est des perſonages ſur qui le public a ſi conſtamment les yeux que leurs actions les plus indifférentes ſont remarquées; tel eſt M. d'Alembert, aujourd'hui le patriarche de la ſecte philoſophique; il vient de prendre caroſſe & dans l'inſtant tout Paris en a été inſtruit; c'eſt un quanquan qui ne finit pas.

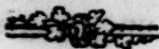
Une autre de ſes actions moins connue & qui, lorſqu'elle le fera, malgré ſon excellence, ne manquera pas d'être tournée en ridicule par les détracteurs de ce grand homme; c'eſt ſa généroſité envers Arlequin. On fera d'abord ſurpris de voir une affinité entre ces deux hommes; quoi qu'il en ſoit, Arlequin ſe trouvant compris pour une ſomme de 50,000 livres dans la banqueroute du Sr. Roland, eſt venu confier ſa douleur à ſon ami: le philoſophe l'a conſolé efficacement, en lui diſant qu'il ſe chargeoit de ſa fille qui eſt aveugle. Tout cela ſe trouve dans un paragraphe du Journal de Paris N^o. 312, où l'historiette eſt racontée ſans nommer perſonne. Mais les partiſans de M. d'Alembert ont trahi ſa modéſtie & ce beau trait commence à ſe répandre dans les ſociétés.



LOGOGRYPHE

par Madame de * * *.

La nuit j'habite sur la terre,
 Et le jour je remonte aux cieux:
 J'éblouis les regards d'un éclat radieux,
 Mais je n'ai qu'un matin pour plaire.
 Cinq lettres font mon nom : supprimez la première,
 Je suis un prophète fâmeux,
 Je deviendrai la fleur que l'on aime le mieux
 En retranchant l'avant-dernière.
 Otez-les toutes deux, j'offre un mot précieux,
 Dont l'amour même fait mystère,
 Et qu'à l'amant qui lui fait plaire
 L'amante ne dit que des yeux.
 Le mot est *rosée* : on y trouve *Ose*, *rose*, *ose*.



EXTRAIT

d'une Lettre de Bruxelles du 14 Octobre 1779.

Vous allez bien rire & faire rire M. d'Alembert & tout le parti à l'occasion d'une anecdote que j'ai à vous conter; elle est sûre, car je la tiens de source. Il s'agit de Me. Linguet. Cet Avocat devenu folliculaire, soit par spéculation pour gagner plus d'argent, soit par difficulté de se concilier avec

les imprimeurs de Bruxelles, s'étoit établi dans un joli château à quelque distance & y avoit monté une imprimerie à ses fraix : là il regnoit en despote sur ses suppôts ; il menoit un train de grand Seigneur, roulant en carosse à six chevaux & ayant toujours quinze ou vingt couverts. Il ne voyoit pas, sans doute, la meilleure compagnie du pays ; mais beaucoup de filles, des comédiennes, des escrocs, des aventuriers françois, surtout ceux qui l'aduloient, qui colportoient son journal & lui fournissoient des matériaux, c'est-à-dire des méchancetés. Tout cela n'auroit été rien, si ce personnage très inconséquent, qui prend le ton hypocrite dans tous ses écrits, n'eut affiché la plus grande irréligion : il ne s'affervissoit à aucune des pratiques extérieures du christianisme, si nécessaires : il n'a point fait ses pâques, ne s'est point présenté à confesse : il affectoit de faire travailler les fêtes & dimanches, de n'aller jamais à la messe, &c. Le scandale est devenu si grand, que non-seulement le curé du lieu, mais les curés voisins, craignant que la contagion ne gagnât leurs ouailles, ont porté des plaintes à l'archevêque de Malines contre cet impie. Heureusement M. de Stharemborg, le Ministre de l'Impératrice-Reine en cette cour, affectionne Me. Linguet ; il a prié le prélat de suspendre les censures & obligé l'Aristarque de venir exercer la sienne dans cette capitale, où ses actions seront moins remarquées : il a en conséquence loué un superbe hôtel. Je ne fais

comment il s'arrangera pour son imprimerie; il a déjà un procès avec un fameux imprimeur de la ville, car il lui faut toujours quelque petite querelle pour s'occuper & se réjouir.



V E R S

à M. D'ESTAIN,

*par M. Després, sous le nom du S. Parisau,
Directeur des Elèves de l'Opéra.*

Foin de votre portier mauffade!

Brave d'Estaing, je crois qu'il faut

Dans votre hôtel entrer d'assaut,

Ainsi que vous à la Grenade.

Je suis jaloux de voir vos traits;

J'accours en hâte, & l'on me chasse.

Les Anglois vous ont vu de près,

Accordez-moi la même grace.

C'est moi qui tous les jours du mois,

Auteur, acteur tout à la fois,

Aux yeux des dames amufées

Mets la Grenade sous mes loix.

Avec du guet & des fusées,

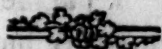
Nous recueillons pareillement

Un très-juste tribut d'éloges,

Nous avons l'applaudissement

Vous de l'Europe, & moi des loges:

Ainsi donc daignez recevoir
 Mon foible, mais sincère hommage :
 Daignez consentir à me voir ;
 Car enfin je voudrois savoir
 Comment j'ai faisi votre image.
 Si l'on attaque mon maintien
 Et le langage de mon zele,
 Votre copiste est infidèle ;
 C'est ma faute ; car je fais bien
 Que rien ne manque à mon modèle.



Messieurs les notaires aujourd'hui sont des petits-mâîtres très-agréables, très-élégans, qui tranchent des gens de cour ou des plus riches financiers & entretiennent des filles d'opéra. Un nommé Armet s'étoit avisé aussi de vouloir coucher avec une Dlle. Sarron, ancienne danseuse figurante de ce spectacle ; mais ayant de l'esprit & surtout du malin, elle lui avoit emprunté 1800 livres, dont elle lui avoit fait son billet, & comptoit bien être quitte. M. Armet le lendemain a trouvé le repentir acheté trop cher, & n'ayant pu se faire payer à l'échéance, a eu recours à M. le Noir, qui a chargé un exempt de la voir & d'arranger l'affaire. Elle n'a voulu y entendre, & voici la lettre qu'elle a écrite au suppôt de police, qui court Paris & fait

tourner en ridicule le tabellion très-laid de figure, très-dégoûtant.

„ Je voudrois bien déférer à votre conseil, j'en
„ fais grand cas, mais cela m'est impossible, & mon
„ *Adonis* qui est un homme de loi, fais la raison
„ pourquoi. “

„ De tout ce que j'ai, rien ne m'appartient plus
„ que mes faveurs ; le Roi retient une partie de
„ mes rentes pour payer les impositions ; des gens
„ de mauvaise foi me disputent le reste : mais S. M.
„ ne se réserve rien sur la première & la chicane
„ n'y peut mordre. J'ai le droit incontestable
„ d'en disposer librement & par conséquent de les
„ donner ou de les vendre. On interdit ceux qui
„ prodiguent leur bien au premier venu, on les
„ traite de fols & j'en ne suis pas folle. Vous con-
„ viendrez, après avoir vu le personnage, que rien
„ ne pouvoit m'exciter à la générosité ; au moins
„ doit-on recueillir le plaisir du bienfait !

„ J'ai donc vendu ce que je ne voulois pas ac-
„ corder gratuitement ; rien ne manque à la vente,
„ & tous les notaires de Paris y auroient passé,
„ qu'elle ne seroit pas mieux en règle. Ils m'ont
„ appris qu'il y falloit trois points, la chose, le
„ prix & le consentement. J'ai livré la première,
„ je retiens le second & quant au troisième, son
„ portrait, dont l'acquéreur m'a gratifié, en ré-
„ pond. Je suis prête à le lui rendre : s'il me croit

„ dédommagée par ce cadeau ; je ne me suis pas
 „ trouvée satisfaite même de sa personne, & l'ima-
 „ ge ne m'a jamais tenu lieu de réalité.

„ Quand je voudrois être généreuse, je choisi-
 „ rois mieux ; ainsi, quoi qu'il soit humiliant dans
 „ tout autre cas d'avouer bonnement que l'intérêt
 „ m'a seul guidé, je préfère cependant pour mon
 „ amour-propre que l'on m'accuse plutôt de cupi-
 „ dité excessive que de mauvais goût.

„ Je m'en rapporte à votre bon jugement, Mon-
 „ sieur, & à la sagacité du Magistrat que je respec-
 „ te & dont je réclame l'équité ; c'est une dérision
 „ que la prétention de ce petit notaire, une misé-
 „ rable chicane : j'espère que ses confrères le re-
 „ mettront dans les bons principes.“



*Annonces, affiches & avis divers, au Journal
 général de France, du vendredi 31 Décembre
 1779.*

**TERRES ET BIENS SEIGNEURIAUX
 A VENDRE.**

Terre & grand fief dans l'isle Maquerelle, (1)
 partie en bois taillis, partie en terre labourable,

(1) Isle du côté du gros Gaillou, qui porte en effet
 ce nom.

appartenant à Mlles. *Mifis, Doucet & Montauban*, à vendre en totalité ou par portion. S'adresser aux propriétaires rue des Cordeliers, & en leur absence, à Madame *Gourdan* (2).

Fief & château des deux portes à vendre par licitation, payable en monnaie de France & monnaie de l'Empire; on recevra de l'argent de toutes mains. S'adresser à Mlle. *Rosalie*, dite le Vasseur (3).

Biens en Roture à vendre ou à louer.

Quatre grands quartiers d'héritages à vendre, avec une très-grande entrée, fort fréquentée sur le devant, & une porte bâtarde sur le derrière, qui l'est presque autant. S'adresser à Dlle. *Porfin*, à toute heure du jour en sa maison rue trouffe-vaches, excepté depuis six heures du soir jusqu'à huit, qu'elle travaille aux Tuilleries.

Grand & magnifique terrain dit *le trou d'Enfer*, propre à faire un haras de jeune chevaux. S'adresser à Madame *de Mollet*, rue Jean pain mollet, aux Vaches Suisses, qui le fera voir avec la plus grande facilité.

Plusieurs arpens de marais propres à faire des pâturages, sans garantie d'hommes & d'animaux,

à

(2) Mère abbesse.

(3) Elle est maitresse de M le Comte de Mercy-Ar-genteau, Ambassadeur de l'Empereur.

à cause des fondrières. S'adresser à Mlles. *Crépeaux*, *Bigotini*, *Coulon* & *Puisieux*, à l'Académie Royale de musique.

Maisons ou appartemens à louer.

Plusieurs beaux & grands appartemens à l'hôpital général, vacans par la retraite des Dlls. *Granville*, *Souck* & *Raucourt*. S'adresser aux anciennes locataires, rue vuide-gouffet, à la levrette, & au besoin un peu plus haut.

Portion de lit à louer pour le premier du mois prochain. S'adresser à Mlle. *Violette*, ou à sa femme de chambre : rue verte à la pantoufle, & dans peu à l'hôtel-Dieu.

Petit appartement au cinquième en siamoise, à troquer contre un appartement au premier en damas de trois couleurs. S'adresser à Madame *Sainte Marie*, ouvrière en tours de lit, rue de la nouvelle halle, ou chez Madame *de Launay*, (4) rue des petits champs, où elle travaille à la journée.

Passage public, dit *le Passage du Saumon*, ouvert à tout le monde, à louer. S'adresser à Madame *Thevenin*, rue du hasard à l'as de pique.

(4) Fameuse abbesse qui a supplanté Made. Gaurdan, & a la vogue aujourd'hui.

Vente de meubles, tableaux & effets.

Une Vénus aux belles fesses en marbre blanc représentant Mlle. *Contat*, (5) d'un beau genre, & pouvant servir de modèle, si les pieds & les mains étoient du même auteur.

Tableau représentant Mlle. *Colombe* (6) en Pomone, grand comme nature, sur deux pieds quatre pouces de large; elle est peinte offrant ses prémices au dieu des jardins. La taille du dieu, quoique colossale, ne paroît pas encore proportionnée.

Beau tableau représentant *Danaë*, recevant une pluie d'or dans le tonneau des Danaïdes. S'adresser à Mlle. *Duthé*.

Modèle d'antique d'après Mlle. *Beauvoisin*. Cette figure a pu représenter autrefois une assez jolie nymphe, mais les outrages du tems & des plâtres l'ont presque entièrement défigurée.

Les sept péchés mortels du Pouffin, fameux tableau copié par un bon maître; savoir, l'avarice, représentée par Mlle. *Amenaïde*; la paresse, par Mlle. *de Beaupré* (7); la colère, par Mlle. *Luzzy*

(5) Actrice de la comédie françoise; belle fille qui a les mains & les pieds vilains.

(6) De la comédie italienne, belle fille, mais prodigieusement grosse & grande.

(7) De la comédie italienne.

(8); la luxure, par Mlle. *la Guerre* (9); la gourmandise, par Mlle. *Urbain* (10); l'orgueil, par Mlle. *Thevenet*; l'envie, par la Dlle. *Dugazon* (11). Ce tableau est frappant pour les ressemblances.

Meubles & effets de Mde. *la Borde* à vendre par autorité de justice; savoir, un lit avec sa courtepoin-
te fort usée, sur le devant un canapé en cuir du levant entièrement élimé: un bidet garni de plusieurs seringues à injection; quelques boîtes de pillules & plusieurs pots de pommade astringente.

Très-jolie serinette à vendre chez la Dame *Trial* (12), rue du perroquet, à l'enseigne des prétentions.

Cinq mille livres de rente en mille parties de cinq livres chacune sur différens particuliers très-solvables. S'adresser à Mlle. *Démarcq* (13).

(8) De la comédie françoise.

(9) De l'opéra.

(10) Courtisane fameuse par son luxe & sans talent connu.

(11) De la comédie françoise.

(12) La première cantatrice de la comédie italienne, à qui l'on reproche de ne pas être actrice.

(13) Fameuse pour les détails & ne refusant par les petits profits.

Vente de chevaux, voitures & autres effets.

Berline angloise, chevaux & équipage, après le départ de Mlle. *Dufayet* (14) pour la salpêtrière.

Deux jolis poulains égaux parvenus à leur croissance. S'adresser pour les voir à Mlle. *Trécourt* (15), & pour le prix à Mde. sa mère, au cinquième arbre dans la grande allée du Palais Royal.

Très-beau perroquet verd chez Mlle. *Feliz*, qui ne fait encore dire que : „montez, Monsieur, „payez, baissez mon cœur & allez-vous en.“ Mais l'on espère qu'il en apprendra davantage par la suite. Prix un louis.

Livres nouveaux.

L'art de faire de l'esprit & d'y mêler celui des autres, par Mlle. *Arnoult* (16), rue des deux portes à la ménagerie.

(14) De la comédie italienne, accusée d'avoir voulu empoisonner sa sœur par jalousie.

(15) Renommée pour distribuer le mal-immonde.

(16) Emérite de l'opéra, fameuse pour ses méchancetés & ses bons mots; elle passe aussi pour Tribadé, elle a de fort vilaines dents & pue de la bouche. Un jour qu'elle disoit qu'elle avoit le cœur sur les lèvres: *je ne suis pas surpris*, lui repartit quelqu'un qu'elle plaisantoit, *que vous ayez l'halaine si mauvaise.*

Nota. On voit aussi au même endroit un morceau d'histoire naturelle à vendre ou à troquer; c'est une mâchoire de requin d'une grandeur effroyable, mais les dents parfaitement bien conservées.

L'art de composer sa figure & de retrécir sa bouche aux dépens du reste. Un volume petit in-12, papier d'Hollande. S'adresser à Mlle. *Bouton de Rose*, rue Bétizi à la grimace.

Traité d'ostéologie, ou le squelette des graces, par Mlle. *Guimard* (17), rue de la planche à l'arbre sec.

Traité du renoncement des passions, par Madame *Justine*, rue de Sodome au bien-venu.

Demandes particulières.

Un locataire qui occupe un très-grand appartement sur le devant chez Madame *Fourcy*, desireroit y faire faire par entreprise un retranchement ou des cloisons pour y être moins à son aise; il se tiendra sur le derrière pendant les réparations.

Un particulier possesseur de la Demoiselle *Ste. Marie*, l'ainée, desireroit trouver un maître qui lui apprît à parler & à ne rien prendre.

Le Sr. *Agironi*, traitant les maladies vénériennes, offre pour preuve de son talent de faire visiter

(17) La première danseuse de l'opéra, sèche & maigre.

la Dame *Rosten*, qui mange & agit actuellement comme si elle n'avoit jamais été attaquée de ce mal.

La Dlle. *la Forest* (18) offre de donner pour un morceau de pain les ruines de Palmyre, épreuve retouchée.

La Dlle. *Balthazar*, desireroit emprunter six francs; elle donnera une galanterie pour les intérêts, & son père & sa mère en nantissement pour le principal.

La Dame *Vestris* (19) prévient le public, qu'elle achettera tous les sifflets à quelque prix qu'ils soient; elle demeure toujours rue du champ plâtreux (20).

La Dlle. *Renard*, propose de mettre ses faveurs en lotterie, la délicatesse de son ame répugnant à ruiner tous ses amans pour soutenir son état de fille du monde. La quinzaine de ses faveurs sera divisée en cinq lots, qui écherront aux cinq numéros sortant à chacun des tirages de la lotterie Royale de France. Le porteur de chacun des nu-

(18) Vieille courtisane très-renommée jadis, aujourd'hui laide & ruinée.

(19) De la comédie françoise; il faut se ressouvenir que le Public lui en veut beaucoup & la siffle souvent depuis qu'elle a fait renvoyer Mlle. Sainval.

(20) Elle est accusée de mettre beaucoup de blanc dans sa figure.

méros sortis de la roue de fortune, gagnera un terne nocturne, & aura de plus à souper, & pourra donner ou céder des coupons à qui bon lui semblera : les billets seront de douze livres & seront garantis par le Sr. *Agironi* (21) : la Dlle. *Renard*, les délivrera elle-même rue du puits qui parle, au buisson ardent (22), & dans la grande allée du Palais Royal, depuis une heure jusqu'à deux heures après-midi & après-minuit.

Charges & Offices à vendre.

Charge de maquereau suivant la cour, à vendre ou à troquer contre un bénéfice. S'adresser à Mrs. les Abbés *Chotard* (23) & *Guigony*.

Annonces diverses.

La société Royale de médecine propose pour prix de l'année prochaine deux médailles d'or de la valeur de 1200 liv. chacune. La première sera adjugée au meilleur mémoire sur les maladies des Dlle. *Cléophile* & *Dervieux* (24); & la seconde,

(21) *Empyrique* renommée pour le mal-vénérien, cité ci-dessus.

(22) Elle passe pour être rousse.

(23) Abbés qui fournissoient autrefois des filles au Prince de Conti

(24) Deux danseuses de l'opéra, retirées pour cause de maladies.

au meilleur mémoire sur une épizootie nommée par les savans *Furor amoris antiphisici*, dont les Dlls. *Raucourt*, *Souck*, *Sophie*, *Agnès* & *Denise Colombe* (25), ont infecté la capitale. Ces deux mémoires devront contenir les remèdes nécessaires, & attendu la nature extraordinaire & opiniâtre de ces maladies, tous les savans, tant regnicoles qu'étrangers, sont invités à concourir.

La Dlle. *Gonorrhée* l'ainée, dite *Colombe*, & la *Gonorrhée* la jeune, dite *Adeline*, ont ouvert un cours d'expérience priapique, tant masculin que féminin, en leur demeure rue de l'égoût, à l'enseignement de *Messaline*, elles se proposent d'y résoudre tous les problèmes de l'*Arétin*; il y aura deux séances par jour, les Dames entreront sans payer & la livrée en payant.

La Dlle. *Durancy* (26), continue de montrer sans succès un ours africain. Cet animal est couvert depuis les pieds jusqu'à la tête d'un poil extraordinairement long; il ne se nourrit que de chair humaine; il en fait une prodigieuse consommation tous les jours.

On peut voir chez la Dlle. *Bianchi*, dite *Argentine* (27), rue de l'amant jaloux (28), un

(25) Fameuses Tribades.

(26) Actrice de l'opéra, laide, mais renommée pour sa luxure.

(27) Actrice des Italiens fort maigre.

(28) Elle est maîtresse de M. d'Helé, auteur de *l'amant jaloux*.

squelette, qui marche, mange, digère & couche comme une personne naturelle, il n'y a que la tête & le cœur qui ne fassent point de fonctions; il parle italien, bégaie le françois, machonne l'anglois & n'écorche personne.

Enterremens.

Enterrement de Jean l'*Arétin*, mort d'éthisie hier entre les bras de la Dlle. *Laguerre* (29), son écolière: il a institué pour son héritière la Dlle. *Bellecourt* (30), qui lui succède; elle donnera des répétitions tous les jours rue du tonneau (31) au double crochet (32).

Traits de bienfaisance.

Un journaliste doit se faire une loi sévère de publier avec exactitude les traits de bienfaisance & de vertu qui viennent à sa connoissance: il y trouve deux avantages, celui d'exciter par-là l'émulation de ses lecteurs, & celui de répondre aux detracteurs des mœurs de ce siècle caractérisé par la générosité, la tolérance & l'Encyclopédie: M. D*** fermier des attraites de la Dlle. *Michelot* (33),

(29) De l'opéra, déjà citée.

(30) De la comédie françoise.

(31) Elle est grosse comme un muid.

(32) Elle couche avec un musicien.

(33) Danseuse de l'opéra.

arrive un jour chez elle en sortant de la paume, épuisé de fatigue & de chaleur; il demande un verre d'eau & de vin: le beauté sonne, & bientôt un laquais balourd apporte ce rafraichissement; mais en le présentant à M. D*** qui étoit assis, il lui marche sur le pied. M. D*** qui a eu autrefois un fort joli pied, a aujourd'hui des cors. Dans sa douleur, il dit à la danseuse: „que ne renvoies-tu ce brutal-là, il est d'une mal-adresse effroyable. „Tu vas voir que je renverrai mon frère pour te „faire plaisir,“ lui repartit la Dlle. Michelot. Et le laquais ne fut pas renvoyé; il en fut quitte pour une leçon de la part de sa sœur & pour quelques menaces. Ce triomphe charmant de la tendresse fraternelle sur la vanité, nous a paru digne d'être transmis à la postérité la plus reculée.

Anecdote.

Malgré la rigueur des loix contre les duels, l'amour qui ne connoît point de loix alloit ensanglanter les boulevards, & quel qu'eût été le vainqueur, la France étoit à la veille de faire une perte irréparable sans le dévouement de la Dlle. *Montauban* (34). Voici le fait.

Le *Pierrrot* de *Nicolet*, dont les talens font depuis longtems les délices de la capitale, étoit de-

(34) Figurante à l'opéra.

puis longtems en possession du cœur & du lit de la Dlle. *la Guerre*, lorsque cette chanteuse s'est subitement éprise du célèbre *Jeannot*, le Pâris des boulevards. Les deux rivaux étoient prêts d'en venir aux mains, lorsque la Dlle. *Montauban* est venue généreusement offrir de se charger de la consolation de *Pierrot*. Le baladin, après avoir un peu balancé, c'est enfin résigné: il a embrassé son rival, la paix s'est rétablie, & l'on assure que les deux couples amoureux ne se quittent plus.

Spectacles.

Les comédiens françois donneront aujourd'hui *le fat puni, & l'impertinent*. Le Sr. de la Rive (35) remplira les deux rôles.

Les comédiens italiens donneront aujourd'hui la première représentation de *la Courtisane amoureuse*, au profit du Sr. *Julien* (36) qui va quitter le spectacle.

Aux boulevards les différentes troupes donneront aujourd'hui relâche pour le service de la cour (37).

(35) Acteur de la comédie françoise, accusé injustement ici d'être fat & impertinent.

(36) Acteur de la comédie italienne, qu'une fille riche veut épouser, à condition qu'il quittera le spectacle.

(37) Autrefois ces farceurs n'alloient jamais à la cour. Ce n'est que depuis Made. Dubarry.

Cette feuille paroît tous les jours : le bureau pour l'abonnement est au foyer de l'opéra.



Les bouts rimés sont; fans doute, un jeu puéril, dont ne s'occupent pas les bons littérateurs; cependant il en est quelquefois d'assez heureux pour mériter une exception: tels sont ceux-ci, impromptu de table par M. Feutry, membre de la Société Philosophique de Philadelphie.

On découvre souvent dans les antiques . . . fables,
 De consolantes . . . vérités,
 Même au présent siècle . . . applicables.
 Rappelions-nous d'Augias les . . . étables:
 D'abord les environs en furent . . . infectés;
 Ces mortelles vapeurs empoisonnoient . . . l'Elide.
 Arrive un demi-dieu, c'étoit le preux . . . Alcide:
 Du fleuve Alphée il détourne le . . . cours.
 L'onde emporte les . . . immondices:
 Par ces travaux pénibles & . . . propices,
 D'un peuple entier il conserve . . . les jours.
 Tels on voit chez un autre, à ce qu'on dit . . . volage,
 Du Necker (*) les flots . . . introduits

(*) Rivière d'Allemagne, qui se jette dans le Rhin, &c.

Enlever les abus par le vice . . . produits ?

Eh bien ! l'Alphée en fit-il d' . . . avantage ?

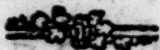


ÉLOGE

de Mr. Barthe.

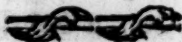
M. Barthe est un auteur paîtri d'amour-propre & très-ignorant de tout ce qui n'a pas rapport au théâtre ou à la poésie. C'est un second Poinfinet, qui prête singulièrement aux mistifications. Un de ces jours derniers Mlle. Arnoult a voulu s'en amuser. Elle a formé un grand souper, dont il étoit ; elle avoit donné le mot à Jeannot, qui se fait annoncer sous le titre du *Chevalier de Médicis*, qu'on a fait entendre à M. Barthe être un bâtard de la maison de ce nom. Ce Seigneur a paru le distinguer entre tous les convives, l'a pris à l'écart, lui a parlé de ses ouvrages avec admiration ; ce qui a excité celle du poète, auquel il a proposé de faire un poëme épique en l'honneur de sa maison. Cette farce a duré pendant tout le repas : enfin, au moment où M. Barthe étoit le plus enchanté de l'Italien, la maîtresse de la maison a demandé un verre, & regardant le prétendu Chevalier, . . . à ta santé, Jeannot . . . On peut juger combien M. Barthe en a été décontenancé ; il est devenu le plastron de tous les quolibets & Jeannot

n'a pas été des derniers à le turlupiner. C'est l'histoire du jour, aux cercles des courtisannes, aux foyers, dans les coulisses & dans les sociétés des amateurs.



M. Buffy Putain, ainsi surnommé à cause de son goût pour les filles & de la maladie grave qu'il a gagnée dans leur commerce; pour le distinguer aussi de *Buffy Butin*, que tout le monde connoît; de *Buffy Ragotin*, l'ancien premier commis des affaires étrangères; enfin de *Buffy Butin*, celui de l'inde: **M. Buffy Putain** donc, est un goguenard fécond en faillies & en méchancetés. **M. Roucher** lui ayant fait présent de son poème *des Mois*, dont toutes les sociétés vouloient entendre la lecture avant qu'il fut imprimé, & que personne ne lit depuis qu'il l'est; il lui a répondu par le quatrain suivant:

De vos vers, triste destinée!
Les reprenant cent & cent fois,
Enfin j'ai lu vos douze Mois,
Et je suis vieilli d'une année.



Il est venu ici depuis quelque tems un médecin nommé *Mesmer*, qui se dit de la faculté de Vienne. Ce pays est le théâtre de tous les charlatans : celui-ci prétend avoir le Magnétisme animal, c'est-à-dire, une faculté de la communication d'un principe analogue, dont les corps animés sont susceptibles. En conséquence de ce galimathias, il promene son doigt sur un individu, qui veut connaître le siège de son mal, & lorsqu'il approche de la partie affectée, le sujet y reçoit une commotion semblable à celle que cause l'électricité. Il a été en vogue pendant quelque quelque tems & a gagné beaucoup d'argent; mais cette mode n'a pas duré; il en est réduit aujourd'hui à écrire & à publier un *ouvrage sur la découverte du Magnétisme animal*.



V E R S

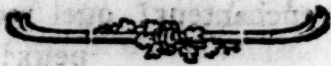
à *M. LOUIS*,

*pour le jour de l'inauguration de la Salle
de Spectacle de Bordeaux.*

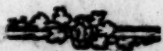
Quel spectacle enchanteur ! quel monument pompeux !

Sous ces voûtes retentissantes,
Les Arts parés de fleurs, les Muses triomphantes

Invitent les mortels à s'unir à leurs jeux.
Ce jour enfin, *Louis*, au Temple de mémoire
Voit inscrire ton nom & tes nobles travaux;
Nos neveux, ainsi que l'histoire,
Ne pourront parler de Bordeaux
Sans parler aussi de ta gloire.
Vainement contre lui dirigea ses serpens
La sombre & criminelle Envie;
La main de la justice a pris la faux du tems
Et les a fait tomber sans vie.
Bientôt vers cent climats divers
La Nayade de la Garonne,
Effleurant dans ses jeux la surface des mers
Ira s'enorgueillir aux yeux de l'univers
Des lauriers dont on te couronne.
Jouis de ton triomphe, entends de toutes parts
Honoré en toi le grand homme,
Par qui l'heureuse France, asyle des beaux arts,
Ne doit plus envier ni la Grèce, ni Rome.



Une montre, vu son utilité, est moins une chose de luxe que de besoin; mais on la rend telle par les accessoires magnifiques, dont on enrichit souvent un très-mauvais mouvement. On a poussé cette folie plus loin; les agréables aujourd'hui portent deux montres, & ceux qui ne peuvent les avoir réellement, les font soupçonner en laissant passer un cordon à chaque gousset. Le Maréchal Duc de Richelieu, un de ces vétérans de la fatuité, si bien dépeints par Greffet, malgré son âge plus qu'octogénaire, est trop petit-maître, trop frivole pour n'avoir pas adopté cette élégance: un de ces jours, comme il s'habilloit & que ses deux montres étoient étalées sur sa cheminée, quelqu'adulateur le félicite sur ces jolis bijoux, lui demande la permission de les voir de plus près, de les examiner, de les comparer: comme il les tenoit, il craint qu'une ne lui échappe, & sans la pouvoir retenir, laisse tomber l'autre: les voilà toutes deux à terre. Honteux de sa gaucherie, il demande mille pardons au maître, qui le rassure: „pour-
 „quoi vous désespérer,“ lui dit le Maréchal, „je
 „ne les ai jamais vu aller si bien ensemble.“



Mr. André de Murville, toujours assidu courtisan de Mlle. Arnoult, ne cesse d'enfanter des madrigaux en son honneur; voici un quatrain pour mettre au bas du buste de cette actrice, qui a été fort goûtée de sa société:

Ce buste nous enchante, ah! fuyez, mes amis,

Fuyez! que de périls on court près du modèle!

Je n'ai jamais vu d'homme en sa présence admis

Qui n'entrât inconstant & ne fortît fidèle!



Madame Denis, nièce de M. de Voltaire, vient de faire une sottise, dans son genre, à peu près aussi forte que celle de la veuve de Jean Jacques Rousseau: elle s'est remariée à un certain M. Duvivier, qui a commencé par être soldat, a été occupé ensuite en qualité de copiste à la Secrétairerie du Comte de Maillebois, a plu à ce Seigneur qui se l'est attaché, en a fait son Secrétaire en titre, & lui a fait avoir une charge de commissaire des guerres des Maréchaux de France.

Madame Denis a 68 ans; elle est laide, grosse comme un muid & d'une mauvaise santé. Malgré la considération de son oncle, qui se réfléchissoit sur elle, elle desiroit depuis longtems d'en être débarrassée, pour devenir maîtresse de sa fortune &

de ses actions. A peine jouit-elle de ces deux biens & la voilà qui se remet sous la tutelle d'un maître impérieux, dur, sans complaisance ; & qui ne peut guere même lui procurer les plaisirs qui excitent ordinairement les veuves à se remarier. Il a 58 ans & est estropié d'un bras, qui lui a été mal remis après une chute ; on dit qu'il est aimable quand il veut, mais qu'il ne le veut déjà plus vis-à-vis de sa femme ; qu'à peine le mariage a-t-il été déclaré, il s'est rendu le maître ; qu'il a forcé Madame Denis, accoutumée à dîner, à n'avoir personne le soir & à se coucher de bonne heure, à changer de train de vie, qu'il lui procure beaucoup de monde à souper, la fait veiller & jouer, & semble vouloir s'en débarrasser promptement, à force d'excès.

Du reste, sottise des deux parts : ceux qui connoissent M. Duvivier assurent qu'il avoit quinze ou vingt mille livres de rentes, & qu'il pouvoit fort bien rester garçon avec cette fortune, sans s'exposer à devenir le fléau d'une femme & l'horreur de sa famille. Madame Denis proteste qu'elle ne lui a donné que part d'enfant ; mais on se doute bien que la cupidité seule ayant pu être le motif de l'époux, il va la dépouiller de son mieux. Toute sa famille est furieuse ; l'Abbé Mignot, que sa sœur avoit engagé à venir demeurer chez elle, l'a quittée dès le matin où il a appris cette nouvelle ; il n'a pas même voulu dîner. M. d'Hornoy n'est

pas moins outré, & en général le public se moque d'elle, sans la plaindre. Elle faisoit un si mauvais usage de sa fortune, même envers les gens de lettres, qu'on est peu touché du malheureux sort qu'elle se prépare.

Depuis que la Reine est allée visiter le château d'Ermenonville, le lieu est devenu plus fréquenté que jamais. Entre les hommes qui y ont été, plusieurs se sont distingués par les vers qu'ils y ont laissés ; fruit d'une verve excitée par la vue de tant de morceaux délicieux du même genre qu'on y trouve. Voici ceux du Duc de Nivernois :

Je ne traiterai plus de fables

Ce qu'on nous dit de ces beaux lieux,

Où les mortels devenus presque Dieux

Gôûtent sans fin des douceurs ineffables ;

De l'Elysée où tout est volupté,

Je regardois le favorable asyle

Comme un beau rêve à plaisir inventé :

Mais je l'ai vu, ce séjour enchanté,

Oui, je l'ai vu, je viens d'Ermenonville.

Entre les bons mots du Maréchal de Richelieu qui ont amusé la Cour, on en cite un comme plus fin & plus remarquable que les autres. Le Roi, depuis son dernier accident, le félicitoit sur le rétablissement de sa santé; „car vous n'êtes pas „jeune,“ lui disoit S.M., vous avez vu trois siècles. Pas tout-à-fait, Sire,“ répondit-il, „mais „trois regnes. — Soit : eh bien ! qu'en pensez- „vous ? — Sire, sous Louis XIV on n'osoit dire „mot : sous Louis XV on parloit tout bas : sous „votre Majesté on parle tout haut.“



La femme de M. Marmontel, dont on a annoncé le mariage dans le tems, ayant fait une fausse couche, l'épigramme a suivi sur le champ :

Marmontel se flattoit enfin
De porter le doux nom de père :
Sa femme devoit en lumière
Mettre incessamment un Dauphin.
Mais espérance mensongère !
Eh bien ! quoi ? Vous le devinez,
Depuis longtems il ne peut faire,
Hélas ! que des enfans mort-nés !



E X T R A I T

d'une Lettre de Ferney, le 6 Février 1780.

On n'a pas fait un récit exact de la *chambre du cœur* : c'est ainsi qu'on appelle celle de ce château, où a été élevé un monument souvent cité. On auroit d'abord dû rendre hommage au talent de l'artiste qui l'a exécuté, qu'on n'a pas même nommé. C'est M. Racle, qui a, pour ainsi dire, créé le marbre dont il a revêtu cet ingénieux & savant ouvrage. Il est le résultat de ses longs & dispendieux travaux : c'est lui qui a bâti Ferney & le Port de Verfoy. Voltaire connoissoit bien les talens d'un si habile homme, il avoit baptisé *argile marbre* la composition dont se sert M. Racle. Il en revêt actuellement une campagne auprès de Ferney, qui fera digne de la curiosité des étrangers, par son éclat, sa solidité & le peu de fraix qu'entraîne ce nouveau genre de luxe.

Quant à la chambre du cœur, on l'a ornée non-seulement des portraits trouvés dans le château, mais de ceux des divers personnages les plus illustres qu'a célébrés Voltaire. Ils sont tous classés dans l'ordre qui leur convient : *Benoît XIV, Ganganelli, Quirini, Fenelon* sont d'un côté ; les Dames de *Seigné, de Lambert, Tencin, Geoffrin, de Boufflers, du Deffend, de Genlis*, en face de ces Prélats ; d'autre part, est le canton des beaux esprits ; les *Saint Lambert, Chatellux, Thomas*,

Tressan, Marmontel, Raynal, de Lille. On lit
au bas du portrait de celui-ci: *Nulli flebilior quam*
tibi, Virgili. Les amis sont les plus voisins du
cœur : c'est au milieu de cette auguste assemblée
qu'est placée l'Inscription qui déplaît à l'envieux
Linguet.



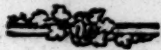
QUATRAIN

de M. l'Abbé de Launay à M. Germain,
au château de Ville-Fargeau le 15 Août 1780.

Dix lustres & quatre ans aujourd'hui révolus
Font le terme complet de ton anniversaire :
A cet âge l'amour nous est moins nécessaire ;
Mais la douce amitié nous l'est de plus en plus.

Réponse de M. Germain.

Près de toi, cher Abbé, j'ignore la vieillesse ;
En vain s'apprête-t-elle à décrépiter mes traits ;
Mon cœur pétillait encor du feu de la jeunesse,
Mon amitié pour toi ne vieillira jamais.



Entre tous les complimens que Madame la Comtesse de Genlis a reçus au sujet de son *Théâtre pour les jeunes personnes*, celui qui l'a le plus flattée est la lettre de M. de Buffon, qu'elle répand avec complaisance & qui mérite d'être conservée, comme marquée à un point d'originalité rare. Il lui écrit :

„ Je ne suis plus amant de la nature, je la quit-
 „ te pour vous qui faites plus & méritez mieux ;
 „ elle ne fait que former des corps, & vous créez
 „ des ames. Que la mienne n'est-elle de cette
 „ heureuse création ! J'aurois ce qui me manque
 „ pour plaire & vous jouiriez avec plaisir de mon
 „ infidélité. Pardonnez ce moment de délire &
 „ d'amour, je vais maintenant parler raison.

„ Votre charmant Théâtre, Madame la Comtesse,
 „ me fait autant de plaisir que si j'étois encore dans
 „ l'âge auquel vous l'avez consacré. Vieux & jeu-
 „ nes, grands & petits, tous doivent étudier ces
 „ tableaux touchans, où les vertus dominées par
 „ l'éducation triomphent des vives & des ridicules :
 „ pris dans la société, chaque trait porte l'emprein-
 „ te de votre ame céleste : vous l'avez peinte à
 „ toutes scènes sous un emblème différent. Un
 „ tact exquis, une philosophie saine, la morale la
 „ plus pure, une connoissance parfaite du monde,
 „ toutes les graces de l'esprit & du style ont con-
 „ duit, animé vos pinceaux, &c. quoique vous n'a-
 „ yez pas parlé du bon Dieu, je crois néanmoins

„ fermement aux anges; vous êtes un de ceux qu'il
 „ a le mieux doué. Recevez en cette qualité tou-
 „ tes mes adorations, nul mortel ne peut vous en
 „ offrir de plus sincères & de mieux senties.“



M. de Caraccioli, l'auteur des prétendues *lettres de Ganganelli*, fait aussi des vers; il a célébré par ceux-ci la déclaration du Roi portant établissement de nouvelles prisons :

Je l'ai baïsé dix fois cet Edit précieux,
 Qui sur les malheureux étend la bienfaisance,
 Et des torrens de pleurs ont inondé mes yeux
 Et de Necker mon ame a béni l'existence.

On n'ira plus parmi les morts
 Chercher, en gémissant, des bons Rois un modèle;
 Dans l'ardeur des plus vifs transports
 On dira *Louis Seize*, au lieu de Marc-Aurèle.



M. de Portelance est un homme de lettres, qui débuta dans la carrière il y a près de 30 ans, par une tragédie qui eût peu de succès, mais l'annonce du talent dans une aussi extrême jeunesse. Elle le fit connoître, elle le répandit en société & il fût

accueilli d'une riche veuve, qui l'épousa & lui fit oublier, abandonner du moins, un état rempli d'amertume & de disgraces. Une donation avoit précédé son hymen & à la mort de sa femme, beaucoup plus âgée que lui, il hérita de ses biens & d'un procès considérable qui le tourmente depuis dix ans. L'objet de ce procès eût un testament, le fruit de l'obsession & de l'hypocrisie religieuse. Après avoir perdu & gagné tour à tour plusieurs fois, il est à la veille de se voir juger définitivement. Mécontent de ces avocats, il a pris le parti de composer lui-même son mémoire, & il faut avouer que cela ne ressemble en rien à la plupart des écrits du barreau. M. de Portelance a tiré tout le parti possible du fond du sujet, prêtant infiniment; il en a formé un roman intéressant où, sans rien ajouter de trop étranger à la cause, il l'a enrichie de faits piquans, arrangés avec un goût infini, l'a orné des charmes d'un style doux & séduisant. Il n'a point négligé la partie du raisonnement, qu'il a rendu aussi lumineux qui lui a été possible, & à ces moyens puissans il a joint une onction très-propre à lui gagner le cœur, après avoir convaincu l'esprit. Tout ce qu'on pourroit désirer dans ce petit chef-d'œuvre, c'est peut-être plus de chaleur & d'énergie, lorsqu'il s'agit de peindre son adversaire comme un calomniateur; c'est en pareil cas quel'orateur bouilland ne pouvant se contenir dans les bornes d'une prudence pusillanime, semble avoir acquis le droit de pré-

vénir la loi & d'imprimer lui-même le fer chaud sur le front du coupable: flétrissure dont il nous apprend que les premiers Romains punissoient le crime contre lequel il s'élève.

Dans une note fort longue au sujet de sa naissance, sur laquelle il paroît que son adversaire a voulu l'humilier, il apprend qu'il a découvert des titres qui constatent que les Portelance sont d'une famille distinguée d'Irlande, dépouillée de tous ses biens par Cromwel & son parti, & tombée depuis cinq générations dans la plus grande misère. Il a maintenant sa généalogie extraite des registres de la cour hérauldique de Dublin & revêtue des formes les plus légales: ainsi après avoir figuré avec avantage au Parnasse & au Barreau, il va encore reprendre une place illustre dans le Nobiliaire.

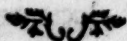


On a parlé de la lettre honorable que M. le premier président du Parlement de Paris avoit reçue le 21 Mars dernier de M. le Garde de sceaux, lui écrivant au nom du Roi, que S. M. ne vouloit pas accepter sa démission. M. Feutry, de la société philosophique de Philadelphie, lui a adressé en conséquence le quatrain suivant:

Digne fruit des vertus de ton illustre race,
Ton affable équité nous est d'un sûr recours;

D'Aligre, Louis vent que tu gardes ta place:
Ah! veuille ainfi le ciel te garder de longs jours.

On voit que ces vers font proportionnés au sujet.



M O R T

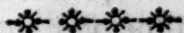
de Mr. Dorat.

M. Dorat est mort samedi 1780 d'une espèce de maladie de consomption, aggravée par le chagrin que lui donnoient le dérangement de ses affaires & encore plus le peu de succès de ses derniers ouvrages : il étoit dans une telle détresse qu'il n'auroit pas eu un bouillon, si Madame de Beauharnois n'étoit venue à son secours.

M. le Curé de Saint-Sulpice a rendu trois visites au malade, qui s'est montré docile aux soins charitables du Pasteur, mais a toujours éludé de se confesser, sous prétexte que les médecins lui donnoient encore de l'espérance; il s'est ainfi escamoté aux prêtres.

Il paroît que les lettres perdent peu actuellement en cet auteur, qui doué seulement d'une certaine portion de talent, l'avoit rendue & au-delà. Circonscrit dans un genre de poésie agréable, il l'avoit épousé & ne faisoit plus que se répéter. Quant au grand genre, ses tragédies & ses comédies trahissent partout son impuissance.

On a fait le quolibet de dire que cet événement avoit fait perdre l'esprit à la Comtesse de Beauharnois, parce qu'on prétendoit que les ouvrages de cette Dame étoient en très-grande partie du défunt.



LETTRE MANUSCRITE,
adressée à M. le Comte de Hédor,
Chef-d'Escadre, Directeur général des Travaux
du port de Brest.

Cette épître, peu flatteuse pour cet officier général & pour le corps de la marine en général, révèle différentes anecdotes de la guerre présente, qui ne font pas honneur à ceux qu'elles concernent, mais dont la plupart seulement indiquées exigeroient plus de détails & d'authenticité; on y remarque surtout la courte épitaphe du brave du Couëdic, propre à faire juger du reste:

Ci gît qui ne seroit pas mort,

S'il avoit eu l'esprit du corps.



On lit dans la Gazette de France du mardi 28 Mars 1781... „ Il n'y eut point de sermon le jeudi saint „ chez le Roi, parce que l'Abbé d'Espagnac, chanoine de l'église de Paris & grand-vicaire de Sens,

„ qui devoit prêcher la cène devant S. M., se trou-
 „ va mal au moment de monter en chaire & hors
 „ d'état de prononcer son discours.“ Voici ce que
 c'est que cet accident subit. A cet instant un huif-
 fier vint lui apprendre que le Roi favoit qu'il étoit
 incommodé & le dispensoit de remplir ses foncti-
 ons : l'orateur n'entendant pas ce que cela vouloit
 dire, assura l'huissier qu'on avoit trompé S. M.,
 qu'il étoit très-sensible à l'attention du monarque ;
 mais qu'il se portoit fort bien. L'huissier s'aper-
 cevant de la bonhomie de l'Abbé d'Espagnac, lui
 répéta la même chose de manière à se faire com-
 prendre ; & en effet très-malade & très-ulcéré, il
 remonta dans sa chaise de poste & revint à Paris.

L'Abbé d'Espagnac, fils du gouverneur des in-
 valides & neveu de l'Abbé d'Espagnac, conseiller
 de Grand'Chambre & rapporteur de la cour, est
 un jeune homme entré dans la carrière des lettres
 & avide de célébrité : pour mieux y parvenir il a
 voulu avoir des opinions singulières, établir des
 paradoxes hardis. On se rappelle que, chargé
 en 1779 du panégyrique de Saint-Louis à pronon-
 cer devant l'académie Française, il scandalisa fort
 les dévots par cette pièce, où on l'accusa d'avoir
 rétabli des phrases que M. l'Archevêque de Paris
 lui avoit fait ôter : depuis peu, frondant les Elo-
 ges de l'Abbé Suger, il en a donné une vie, où
 il le peint comme un petit génie, un mauvais reli-
 gieux, un fourbe, &c. Cet esprit de critique &

de dénigrement à l'occasion d'un de ses membres les plus distingués, a surtout révolté le clergé. On s'en est plaint à *Monsieur*, le chef & le protecteur de la religion à la cour; qui a prévenu le Roi contre l'Abbé d'Espagnac. Quelque tems avant la semaine sainte S. M. dit: „ nous avons entendu „ l'an passé un sermon qui n'étoit pas trop chrétien, „ (celui de l'Abbé Rousseau) mais cette année ce „ sera bien autre chose.“ Ce propos a été rendu à l'Abbé d'Espagnac par des courtisans, ses amis: il n'en a pas été intimidé. M. l'Archevêque de Paris & le grand-aumônier ont désiré voir son discours; ils ont trouvé qu'il ne rouloit nullement sur le mystère du jour, mais sur une matière fort étrange, sur un parallèle de la royauté avec le despotisme: ils ont craint quelque sensation fâcheuse; on en a prévenu M. le Comte de Maurepas, qui est toujours plaisant, honnête & malin; il a imaginé cette petite niche pour sauver un refus absolu de l'orateur.

Depuis, M. le Cardinal de Luynes lui a ôté ses lettres de grand-vicaire.



CH AN S O N

de Mr. Beaumarchais.

Rose timide, simple & bonne

Reçoit son amant dans ses bras,

Il l'examine, & la friponne

Devient vaine de ses appas.

Combien de femmes l'on acquière (*)

Ou par de l'or, ou par des soins!

La pire, la meilleure affaire

Coûte un peu plus, coûte un peu moins,

Et quant aux mœurs la différence

Des filles aux femmes d'honneur,

Est celle qu'on remarque en France

Entre l'artiste & l'amateur.

Les femmes sur leur contenance

Ont le plus absolu pouvoir,

Portant au cercle une décence

Qu'elles quittent dans leur boudoir.

Le masque tombe, & l'on s'arrange

Pour jouir de la volupté:

Là tout plaît, pourvu qu'on se venge

Des ennuis de l'honnêteté.

Si chacune faisoit écrire

Les bons tours qu'elle s'y permet,

Quel

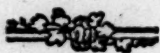
(*) Faute de grammaire. Le verbe acquérir fait à la troisième personne du présent, au singulier, *acquiert*.

Quel plaisir on auroit à lire
 Cet ouvrage utile & follet !
 On y verroit du gai, du leste :
 Quant aux sentimens, serviteur,
 Car la femme la plus modeste
 Est un vrai page au fond du cœur.

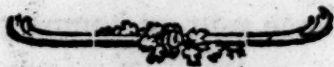
Si vous voyez celle que j'aime,
 Me dit un Céladon d'amant,
 Vous changeriez bien de système,
 Car c'est une ame à sentiment
 C'est la vertu la plus auguste.
 Ah ! je connois le papillon,
 La friponne s'est peinte en Buste
 Tu n'en vois que le médaillon.

Vous, jeunes gens, que je conseille,
 Gardez-vous bien de me citer ;
 Ce que je vous dis à l'oreille
 Ne doit jamais se répéter.
 Retenez ce bon mot d'un sage,
 Des mœurs c'est-là le grand secret,
 Toute femme vaut un hommage,
 Bien peu sont dignes d'un regret.

Sexe charmant, si je décèle
Votre cœur en proie au désir,
A l'Amour je suis infidèle,
Mais je suis fidèle au plaisir;
D'un badinage, oh! mes Déesses,
Gardez-vous bien de vous venger,
Tel glose, hélas, sur vos foiblesses
Qui brûle de les partager.



Il se répand un calambour d'une espèce assez singulière. On raconte qu'un particulier se nommant Franklin est venu de province muni de ses titres pour voir avec le fameux Franklin s'il ne feroit pas son parent : que celui-ci, après les compliments reciproques, l'a prié de conférer avec son Secrétaire sur cet objet : que le Secrétaire, dès l'aperçu du nom, lui a observé qu'il ne s'écrivoit pas de même, & sans en voir davantage lui a dit : „ Monsieur, de votre Q (cul) faites un K (cas) & „ vos papiers vous serviront.“



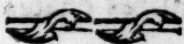
 QU A T R A I N.

Jones dans les combats, en ressources fertile,

Agit envers ses ennemis,

Comme agit envers nous une coquette habile :

On croit la prendre & l'on est pris.



Description de Bagatelle.

Un des objets de promenade des environs de Paris actuellement, c'est *Bagatelle*. La cour étant à la Muette, cela a donné lieu de visiter davantage ce joli palais de féerie. On ne le voit point en arrivant; on entre en un petit bois taillis fort inculte, qui n'est entouré que d'une simple claye. On travaille encore actuellement à le rendre plus agreste; par des rochers & des fites, dont on augmente le sombre & la tristesse. On ne parvient au château que par une route tortueuse. On le trouve enfin & l'on lit au-dessus cette devise: *Parva sed apta....* Six statues placées dans l'entrée circulaire de l'intérieur caractérisent davantage son usage, le silence, le mystère, la folie; &c. plus loin un Hercule dans ses plus brillans attributs paroît avec celles-ci partager l'empire du lieu. Tout en est recherché, jusqu'aux bornes, aux pierres, d'un fini précieux, ou d'une taille, d'une couleur originale.

Le rez-de-chaussée ne consiste qu'en un petit vestibule, une salle à manger, un salon, un boudoir & un billard. Le boudoir offre toutes sortes de peintures voluptueuses de nos maîtres modernes, Greuze, Fragonard, la Grenée, &c. Un lit de roses & des glaces qui répètent de tous côtés les attitudes des amans ne présentent cependant que ce qu'on voit dans d'autres châteaux, au pavillon du Roi, par exemple.

Ce qui frappe le plus les amateurs, c'est une vue ménagée avec tout l'art possible, ce sont des tapis de verdure qui la reposent doucement jusqu'à la rivière, c'est le pont de Neuilly qui semble avoir été construit-là pour perspective.

L'escalier en bois d'acajou est d'une singularité rare & d'une hardiesse à étonner les connoisseurs; il est fort étroit, on n'y peut pas donner la main à une Dame: par cet escalier on monte en haut, où sont quelques chambres à coucher: celle du Prince, qu'il n'a jamais habitée, est vraiment remarquable; elle est en forme de tente & tout y désigne un appartement militaire. Les pilastres sont figurés en faisceaux d'armes, surmontés d'un casque; les jambages du chambranle de cheminée sont deux canons sur leur culasse; les chenêts, figurés en boulets, en bombes, en grenades; les bras de cheminée en cors-de-chasse &c.

Un jardin petit, mais composé uniquement de fleurs, de plantes & d'arbustes étrangers, fournit ensuite aux physiciens, aux botanistes, aux fleuristes de quoi s'exercer.

Les jours des souterrains sont ménagés par des espèces de grilles pratiquées dans les marches pour parvenir au vestibule & qui entourent le pavillon. Des communs, à droite & à gauche, bâtis à l'entrée & hors de l'enceinte, annoncent que les profanes, même attachés à Son Altesse, ne doivent point venir troubler par leur présence les mystères du lieu; ce que confirment des servantes placées dans la salle à manger, fabriquées avec le goût exquis régnant dans tout le reste.

Au surplus, *Bagatelle* ne se ressent point de la précipitation avec laquelle il a été construit & paroît d'une solidité qui dément son nom.



M A D R I G A L

de Mr. le Grand,

à une Dame, dont le mari cultive la poésie :

C'est le plus grand des infidèles

Que vous avez pris pour époux ;

Je lui connois, je le dis entre nous,

Neuf maîtresses au moins qui ne sont pas cruelles :

Mais, Aglaë, point de courroux ;

Vos rivales sont neuf Pucelles.

+ + +

M. l'Abbé Duvernet n'étoit jusqu'ici connu dans la littérature que comme un espion de Voltaire, furetant dans la capitale pour lui ramasser des anecdotes, des nouvelles, pour lui rapporter ce qu'on pensoit, ce qu'on disoit de lui, pour suivre à la piste ses ennemis cachés. Il va bientôt s'ériger en auteur en titre : il annonce une histoire de son patron en un seul volume, & se flatte que dans ce court espace il aura réuni plus de faits intéressans que M. le Marquis de Luchet dans son ouvrage en cinq volumes, où il doit déployer la vie de ce grand homme. Les autorités du premier sont le Président, M. Cideville ancien Conseiller au Parlement de Rouen, Mrs. de la Condamine, Cheneviere, Tiriot, Berger, Moussinot, d'Arget, le Sr. le Kain, &c. Voilà les témoins qu'il a consultés, & quand ceux-ci étoient en contradiction ou ne le satisfaisoient pas, il remontoit à la source & demandoit des éclaircissemens à Voltaire même. On sent bien que celui-ci ne les donnoit pas à son désavantage.



La femme du Sieur Vanhove a débuté lundi dans le rôle de *Phædre*. C'étoit une grande entreprise, dans laquelle elle a échoué. Ses partisans l'excusent & lui trouvent de l'intelligence, des entrailles, un débit raisonné dans les morceaux tranquilles & le don des pleurs dans ceux où il en faut répandre; ils attribuent au tumulte & aux mauvaises dispositions d'une cabale animée contr'elle les huées qu'elle a éprouvées. Elle n'a pas cependant perdu la tête, & dans la fixième scène du 4e. acte, où se trouve cette apostrophe à *Minos*:

Pardonne! un Dieu cruel a perdu ta famille:

Reconnois sa vengeance aux fureurs de sa fille.

Elle a osé dire:

Reconnois sa vengeance *aux fureurs du Parterre*.

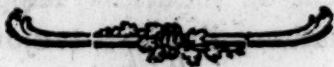
Ce témoignage de la sensibilité, qui auroit pu passer pour une impudence punissable, étoit un coup de parti, il a réussi & de nombreux applaudissemens l'ont encouragée & humilié ses détracteurs.



Le célèbre Juif Gradix, négociant de cette ville très-estimé, vient de mourir. Malgré les reproches faits à sa nation, il s'étoit toujours comporté en homme d'honneur. C'est lui qui fit baisser le

ton à M. Berryer, ce ministre dur & hautain: il lui reprochoit de ne pas tenir les engagements qu'il avoit pris avec lui au nom du Roi pour la subsistance de nos colonies & sur-tout du Canada, durant la dernière guerre; il lui disoit pour le déterminer, qu'il le mettroit dans le cas de manquer aux siens: „eh bien,“ lui réplique le secrétaire d'état goguenard, „il n'y aura pas grand mal à cela; vous autres commerçans y êtes accoutumés: c'est ce qui „vous enrichit.“ M. Gradix furieux le rembarra d'importance sur ce propos malhonnête, lui déclara que son nom, plus connu que le sien dans les quatre parties du monde, n'avoit jamais reçu de pareille tache, & le menaça d'aller au Roi, s'il ne lui faisoit donner de l'argent sur le champ. M. Berryer décontenancé par sa vigueur fût obligé de le satisfaire.

M. Gradix laisse à son neveu une succession immense, dont il a légué une portion à distribuer aux pauvres. Il avoit obtenu pour environ 90,000 livres de condamnations contre divers particuliers; il en avoit les pièces en bonne forme, & il a ordonné de les renfermer toutes dans son cercueil pour être enterrées avec lui; ce qui s'est exécuté à la grande satisfaction de ses débiteurs.



La famille de M. de Clugny a bien de la peine d'obtenir du Roi qu'il revienne de son exil & même qu'il ne perde pas son état, car on dit toujours sa charge de maître des requêtes à vendre. C'est la suite d'une folie de jeunesse, qui lui est arrivée il y a deux mois, & qui lui a été commune heureusement avec deux fils de ministres; ce qui devoit le sauver.

Un des beaux jours de cet été ils avoient fait la partie de souper au bois de Boulogne avec des filles : une des trois, la seule dont il soit question, est une Demoiselle Ville, dont M. de Clugny étoit passionnément épris. Cette Demoiselle Ville avoit un amant en sous-ordre, le Sr. Nivelon, joli danseur de l'opéra & qu'elle préféroit infiniment au fils de l'ancien Contrôleur général. Le danseur non moins amoureux, instruit de la partie ne perd point de vue l'infidelle, l'atteint au bois de Boulogne, où elle s'étoit déjà rendue avec la Demoiselle Urbain & l'autre courtisane qui devoient figurer au souper, & la harangue si bien qu'il la détermine à ne point aller au rendez-vous : il avoit de son côté avec lui Vestris & un autre de ses camarades, qui n'avoient pas voulu l'abandonner dans son desespoir : on trouve très-plaisant de faire croquer le marmot aux trois fils de ministres (les deux autres étoient Messieurs de Sartine & Amelot) tandis qu'on soupera & s'amusera dans le bois : la gaieté renaît & voilà les histrions qui engagent au-

si la Demoiselle Urbain & sa compagne de rester avec eux. On commande le souper à Passy, pour n'être pas en concurrence avec les Robins qui s'étoient arrêtés à la porte Maillot, & après le repas on se rend dans le bois & l'on se met à folâtrer sur l'herbe.

Cependant Messieurs de Clugny, de Sartine & Amelot s'impatientoient, surtout l'amoureux : les deux autres voyant l'heure passée ont faim & font toujours servir ; ils cherchent à distraire le premier & se moquent de lui. Le souper fait, les convives vont prendre le frais dans le bois : tout en cheminant, ils entendent des éclats de rire qui excitent leur curiosité ; ils approchent de l'endroit : quel coup de poignard pour M. de Clugny ! il croit reconnoître la voix de Mlle. Ville ; il ordonne à son laquais & aux autres qui suivoient d'aller chercher & allumer leurs flambeaux, puis cernant bien le lieu de la scène on enveloppe & l'on reconnoît les trois groupes : M. de Clugny furieux apostrophe Mlle. Ville des termes les plus durs & les plus méprisans. Nivelon veut s'en mêler & faire l'insolent ; le Robin ordonne à ses gens de le saisir & lui casse sa canne sur le corps. . . . Mrs. de Sartine & Amelot applaudissent, tandis que Vestris & l'autre restent dans le tremblement d'en éprouver autant ; mais les deux membres du Parlement n'étoient pas amoureux & ne s'embarrassoient gueres des filles. Nivelon ne perd pas la tête ; tout érein-

té il remonte en voiture avec ses camarades: il vient faire sa déposition chez un Commissaire, & Vestris & l'autre servent de témoins. Affaire grave, qu'on assoupit cependant à force d'argent; mais qui fit tant de bruit qu'elles parvint aux oreilles du Roi & a eu les suites dont on a parlé. Quant aux deux camarades de M. de Clugny, moins coupables, les Ministres, leurs pères, parent le coup & les femoncent vigoureusement. Ces deux-ci sont Conseillers au Parlement & la campagne auroit trop à faire si elle prenoit garde aux étourderies scandaleuses de tous ses membres, dont il y en a soixante environ de cette espèce; il y en a bien quarante parmi les maîtres des requêtes. Qu'on juge à l'échantillon de la gravité de tous ces magistrats, du bonheur d'avoir de pareils arbitres de la fortune, de la liberté & de la vie des citoyens;



Un anonyme ayant mis au bas du portrait de l'impératrice-reine ce vers latin, superbe par sa vérité & sa précision:

Fœmina fronte patet, Vir pectore, Diva decore.

M. de Sancy, garde des livres du cabinet du roi, secrétaire général de la librairie, désespérant d'en rendre le laconisme, & forcé de le traduire

pour l'intelligence de la reine, a été obligé de les affoiblir dans le quatrain suivant:

Cette merveille de notre âge,
A de son sexe la beauté;
Du trône elle a tout le courage.
Elle a des Dieux la majesté.



NOTICE

sur l'Abbé de Condillac.

Il étoit né en 1725, d'une famille noble de Dauphiné & la petite fortune de ses parens les déterminâ à lui en chercher une dans l'église, ainsi qu'à son frère l'Abbé de Mably; mais se livrant plus à l'étude qu'à l'intrigue & au manège nécessaire pour réussir dans cet état, il n'avança point.

Son premier ouvrage fut une *Introduction à la connoissance de l'esprit humain*. C'est une exposition des idées de Locke & sur-tout de sa méthode, avec de nouveaux développemens & quelques idées nouvelles.

Il publia ensuite son *Traité des Systèmes*, où il prouva que l'édifice des Systèmes les plus célèbres n'étoit fondé que sur une supposition, qu'on ne se donnoit pas la peine d'examiner, ou plus souvent encore sur quelques équivoques de mots.

Vint son *Traité des sensations*, où il examinoit les idées que l'esprit peut devoir à chaque sens en particulier & la manière dont nos idées naissent de nos sensations. Une anecdote à l'égard du plan de cet ouvrage, où l'auteur suppose une statue, qui acquiert successivement toutes les sensations différentes & qui s'organise comme nous, est oubliée par l'historien ; c'est qu'il le devoit à Mlle. Ferant & ne s'en cachoit point.

Parut enfin le *Traité des animaux*, où l'on trouve une critique sévère du système de M. de Buffon sur la nature des animaux, & de quelques morceaux de son *Histoire naturelle*.

Précepteur de l'Infant Duc de Parme, M. l'Abbé de Condillac composa pour l'éducation de ce prince une *Grammaire philosophique*, l'*Analyse des principes de l'art d'écrire*, des *Elémens de Méchanique*, d'*Astronomie* & de *Physique*, enfin une *Histoire ancienne* & *moderne*. Ce volumineux recueil n'est pas celui de l'auteur qui ait eu plus de succès.

En 1776 il fit imprimer un ouvrage *sur le commerce*, où il traita avec peu d'égards quelques écrivains, dont cependant il empruntoit les idées. Ce livre est rempli d'erreurs, & l'on voit que le spéculateur avoit négligé de consulter les gens du métier, qui auroient pu le redresser.

Son dernier livre a été une *Logique destinée aux écoles nationales de la Pologne*. On lui reproche d'y avoir parlé au sujet des Géometres de ce qu'il n'entendoit pas.

En général, ses traités, tous d'une métaphysique profonde, sont clairs & faciles à lire. Il est peu de philosophes de sa classe où l'on trouve plus de vérités & moins d'erreurs. Il ne lui en coûtoit rien de se rétracter sur celles-ci.

L'Abbé de Condillac à sa mort préparoit un dictionnaire, où chaque mot eût été suivi de l'analyse de l'idée dont il donne le signe; entreprise dont la vaste exécution avoit effrayé jusqu'à lui tous les philosophes.



TESTAMENT DE DORAT.

Dorat mourant dit à sa belle amie,
Point ne souffrez, quand je n'y serai plus,
Auprès de vous quelque brillant génie,
Aimable, gai, galant, tel que je fus;
Vous l'aimeriez : car votre sexe oublie,
Et m'oublier ce feroit perfidie.
Choisissez donc quelque esprit bien obtus,
Un pédant froid jouant l'étourderie,
Un plat rimeur aux sifflets endurci,
Un sot enfin... La Belle a pris Boissy.



Nous venons de perdre le brave *Ducasson*, capitaine du Corfaire *la Charlotte*, mort en Angleterre de ses bleiſures. Il avoit été pris le 15 Septembre & a expiré le 22. Dès le 16 il avoit été mis à terre, mais dans une priſon infâme, où il étoit reſté 48 heures, ſans qu'on lui donnât autre choſe que de la bierre & du mauvais bouillon de mouton. Transféré en ville, à force d'instances de deux de ſes officiers, un colonel vint le voir & le fit paſſer par ſon chirurgien. Il étoit trop tard; la plaie, faute de ſoins, étoit devenue mortelle. Peu d'heures avant ſon trépas, tourmenté des douleurs les plus aiguës & dans le délire, il ſ'écrioit: „cou-
 „rage, amis; il ne nous prendront pas; ils ſont
 „à nous; ajuſtez vos canons.... Malheureux!
 „lâches! vous m'abandonnez!“ Le ſoir même il fut enterré avec les honneurs de la guerre. Telle a été la déplorable fin de ce brave capitaine, qui méritoit d'autant moins d'être inhumainement traité par nos ennemis, que depuis les hoſtilités il n'avoit ceſſé d'avoir pour eux des procédés de généroſité & de bienſaiſance.

M. *Ducasson*, originaire de Bayonne, n'étoit âgé que de 43 ans & il en avoit paſſé vingt priſonnier en Angleterre. Il connoiſſoit parfaitement les côtes de ce royaume & parloit diverſes langues étrangères, particulièrement l'angloïſe. Cette croiſière étoit déjà la quatrième. — Dès 1778 le Roi l'avoit gratifié d'une épée, pour avoir enlevé

le paquebot du Sénégal. Indépendamment des autres prises qu'il avoit faite dans le cours de trois ans, il s'étoit encore emparé du *Hope*, qui transportoit une garnison à l'isle de Jersey.



V E R S

sur Mlle. Arnoult.

Celle dont le portrait ici n'est point flatté,
Digne des chants d'Ovide & du pinceau d'Appelle,
N'a rien vu sous les cieux d'égal à sa beauté,
Rien, si ce n'est l'amour que je ressens pour elle.



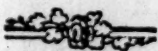
Le Sieur Parisot, ci-devant directeur des élèves de l'opéra, auteur & acteur, a une ordre de début pour les Italiens. Lorsqu'il s'est présenté à l'assemblée pour se faire agréer des comédiens, le Sieur Michu a témoigné de l'humeur & s'est écrié : „ je crois qu'on veut nous infecter de tous les farceurs des boulevards.“ Le Sieur Volange présent, humilié de la réflexion, lui a dit : „ *Monseigneur Michu, si je ne respectois votre sexe, vous auriez affaire à moi,*“ & toute la troupe de rire. Il a en effet la réputation d'un bardache & d'appartenir au plus vilain B.... de France, à un Juif nommé Peixotto, très-riche & qui l'entretient comme sa maîtresse.

QUATRAIN

Q U A T R A I N

sur Mlle. d'Eon,

Ce marbre, où de d'Eon le buste est retracé,
A deux femmes assure une gloire immortelle;
Et par elles vaincu, l'autre sexe est forcé
D'envier à la fois l'artiste & le modèle.



Rien de plus vrai que le ministère de France a eu recours à celui de Vienne au sujet de l'enlèvement qu'il vouloit faire faire des papiers de Me. Linguet. Mais il paroît que vous ignorez une anecdote non moins certaine à cet égard, que voici. Le Sieur le Quesne, instruit très-promtement de la détention de son maître, puisqu'elle a eu lieu en sa présence; n'a perdu la tête, a expédié sur le champ un courier à Madame Linguet, c'est-à-dire, à une maîtresse de ce journaliste qui vivoit chez lui & faisoit les honneurs de sa maison. Par ce courier il l'avertissoit du triste événement qui venoit d'arriver & l'engageoit à ne pas perdre un instant pour soustraire tous les papiers du prisonnier. Ce qui a été pratiqué heureusement : on ne fait positivement si elle les a brûlés ou fait passer en lieu sûr. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on est venu pour mettre les scellés, on a trouvé la plupart des ferrures for-

Tome II.

K

cées, parce qu'elle avoit été obligée de se servir d'un ferrurier pour ouvrir le secrétaire & autres armoires, dont Me. Linguet avoit emporté les clefs. Deux fois vingt-quatre heures de retard ont produit cet effet salutaire. On croit bien aussi que le Comte de Nenin, président du conseil & M. le Prince de Staremborg, gouverneur de cette ville, protégeant le journaliste, n'ont pas peu contribué à laisser le tems à Madame Linguet de les gagner de primauté.

Les habitans de cette ville, en général, sont bien aises que M. Lamau, le lieutenant de police de la ville, ait manqué son coup : ils regardent cette expédition comme une violation du droit de bourgeoisie qu'avoit acquis le François réfugié. Du reste, ils estimoient peu Me. Linguet, & l'adultère public dans lequel il vivoit, ainsi que son différent avec l'archevêque de Malines, ne leur avoient pas donné bonne opinion ni de ses mœurs ni de sa catholicité; ce qui jette bien de l'odieux sur un homme dans ce pays-ci....



ÉPIGRAMME.

Sartine, qui longtems nous balaya les rues,
Et les filles d'honneur perdues,
Les voleurs, les escrocs & les mauvais sujets,

Par une audace trop extrême,
Des mers voulût aussi balayer les Anglois;
Mais pour avoir trop cher fait payer ses balais,
Il s'est vu balayer lui-même.



Les Demoiselles Dumoulin & Viriville sont deux impures fort insolentes & fort bêtes. De jeunes gens ont imaginé de les mystifier; on leur a fait accroire que le Grand Seigneur avoit envoyé ici un Bostangi pour recruter son ferrail & qu'on les avoit mises sur les rangs: on les a ébloui par les promesses d'une fortune considérable, dont elles pourroient jouir après trois ans de séjour à Constantinople, terme de l'engagement. Elles n'ont pas manqué d'accepter l'invitation de se trouver au lieu du rendez-vous & de subir les épreuves par où elles devoient passer. Les Sieurs Mufflon & du Gazon, les deux farceurs les plus renommés de cette capitale, se sont surtout distingués dans cette scene comique; l'un jouoit le rôle du médecin, l'autre celui de l'essayeur de sa Hauteffe. On juge où peut aller une pareille plaisanterie. Les deux courtisannes se sont prêtées à tout ce qu'on a voulu, & quand toute la société entière en a été rassasiée, on les a reconduites chez elles, toujours persuadées de l'heureux sort dont elles alloient jouir. El-

les n'ont été détrompées que le lendemain, où, dès qu'elles ont paru au palais royal, elles sont devenues la risée de toutes leurs camarades, enchantées de se voir ainsi débarrassées de ces deux concurrentes, qui n'osent plus se montrer.



Malgré le froid accueil que l'on fait à la refonte du poème de *Perfée*, malgré la force avec laquelle on s'est élevé dans le plus grand nombre des papiers publics contre la témérité de M. Marmontel, de profaner par ses mutilations & interpollations notre Prince des poètes lyriques, malgré les éloges ironiques des autres, malgré les calembours de toute espèce, les épigrammes qui l'accablent de toutes parts, le favetier de l'opéra soutient tout cela avec une insolence sans exemple; il répond que s'il y a de mauvais vers dans *Perfée*, ce sont ceux de Quinault, qu'il a conservés. Entre diverses plaisanteries qu'occasionne la guerre qu'on lui fait, voici la plus saillante :

Quinault par la douceur de ses aimables vers,
Suspendoit le tourment des ombres malheureuses :
Cherchons, pour l'en punir, des peines rigoureuses,
S'écria le Dieu des Enfers !

Il invente aussitôt le mal le plus horrible,
 Dont au Tartare même on se fut avisé;
 Je veux faire, dit-il, un exemple terrible,
 J'ordonne que Quinault soit Marmontélisé.



On a donné à Brunoy de grandes fêtes pour le raccommodement de la Reine & de *Madame*.

On a parlé de deux causes de cette division, dont la principale étoit le refus fait par *Madame* de jouer la comédie: on a su depuis d'autres détails concernant la querelle des deux augustes belles-sœurs, à laquelle étoit présent le Comte d'Artois, venu aussi pour déterminer *Madame*. Cette princesse ayant rejeté bien loin la proposition comme indigne d'elle, la Reine lui avoit répondu: „ mais, dés que moi, Reine de France, je la joue, vous „ ne devriez pas avoir de scrupule. „ A quoi *Mada-* „ *me* avoit répliqué: „ mais, si je ne suis pas Rei- „ ne, je suis du bois dont on les fait. „ S. M. trouvant ce parallèle mauvais, étoit parti delà pour faire sentir à sa belle-sœur combien elle regardoit au-dessus de la maison de Savoye, la maison d'Autriche, qui ne le cédoit, avoit-elle ajouté, pas même à celle de Bourbon. M. le Comte d'Artois resté muet jusqu'alors, avoit pris la parole & dit en riant: „ jusqu'ici, *Madame*, j'ai craint de me mêler „ de la contestation, vous croyant fâchée, mais

„pour le coup je vois bien que vous plaisantez.“
 Sarcasme qui avoit terminé la scène. Toute cette
 pique, du genre de celles qu'il est difficile de ne
 pas voir élever dans les familles de tems en tems,
 est heureusement terminée & n'a influé en rien
 même sur l'union de la maison Royale, qui n'en
 a jamais paru troublée à l'extérieur.

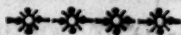
On a fait sur M. & Madame Necker le quatrain
 suivant, à l'occasion des Edits de suppression du
 premier, mettant beaucoup de monde à la besace,
 & du zele de la seconde à purifier, améliorer, bâ-
 tir des hôpitaux, pour loger, ce semble, ceux
 que son mari y envoie :

De ce couple admirez la rare intelligence :

Dans leur zele, l'une établit

Partout des hôpitaux en France ;

L'autre d'habitans les remplit.



Il y a à la comédie françoise une Dlle. Contat, jeune
 & jolie. M. le Comte d'Artois en est devenu épris
 & lui a fait faire des propositions. Cette actrice,
 en répondant avec beaucoup de respect, a témoi-
 gné qu'elle craignoit l'inconstance de son Altesse

Royale, que si Monseigneur ne sentoît pour elle qu'un goût passager, elle le supplioit de porter ses vues ailleurs. Le Prince a voulu voir de près cette singulière courtisane : elle lui a dit la même chose ; qu'elle ne pouvoit consentir à son desir, si ce n'étoit pas pour vivre avec elle : à quoi le Prince a répliqué qu'*il ne savoit pas vivre*. Cependant, plus amoureux que jamais, il est revenu, & lui a juré une passion durable. Il est entré en jouissance ; mais rassasié dès le lendemain, il lui a envoyé cent cinquante louis. Elle les a rejettes avec hauteur, & a prétendu qu'elle avoit eu des amans qui la mettoient dans le cas de se passer d'un tel cadeau.



M. de Montdenoix, aujourd'hui intendant de la marine à la Guadeloupe & qui depuis le commencement de la guerre a fait à la Martinique les fonctions d'intendant avec le plus grand zele & la plus rare intelligence, vient d'envoyer à M. le Comte de Maurepas une *Médaille Caraïbe* ; frappée à Londres en 1773, pour l'isle de Saint-Vincent, dont la possession devient depuis la conquête de cette isle un trophée pour les armes du Roi.

Sur cette médaille on voit d'un côté la figure de George III, Roi d'Angleterre ; sur le revers, un Caraïbe, dans une posture humble & soumise, ses armes aux pieds de Minerve, qui lui présente une

branche d'olivier , avec ces mots Anglois *Peace and Prosperity. To Saint-Vincentz 1773.*

On vient de répandre en profusion on ne fait pourquoi, des programmes imprimés de cette médaille, avec ces vers, d'une adulation assez platte & qu'on ne conserve que comme historiques :

A l'ombre des lauriers de France
 Saint Vincent, grace à nos exploits,
 Goûte le calme & l'abondance
 Qu'on lui promet sous d'autres loix.
 De cet ordre de destinée
 L'Angleterre eût pressentiment,
 On s'en convaincra par l'année
 De ce fastueux monument.



M. le Maréchal de Brissac a conservé jusqu'à la fin son caractère de Paladin. Quand le curé de St. Sulpice est venu pour lui annoncer sa fin prochaine, il l'a accueilli avec fermeté, il lui a déclaré qu'il n'avoit point peur de la mort qu'il avoit affrontée en vingt occasions, qu'il avoit toujours aimé son Roi & son Dieu, & qu'il alloit rendre à celui-ci ce qu'il lui devoit.

Ayant ordonné que son corps fût transféré à Brissac, il a dit à un valet-de-chambre de confian-

ce; „ ah ça, c'est toi qui viendras avec moi, qui
 „ conduiras mon corbillard; mais tu es un ivrogne:
 „ je te prie de m'arrêter & de me faire séjourner
 „ le moins que tu pourras au cabaret sur la route.“



P A R A L L E L E

*de Madame la Duchesse de Brancas & de Madame
 la Duchesse de Coiffé, fait à Contrexville
 par Mr. de Ceruty.*

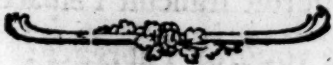
Lorsque de Dieu la main féconde
 Tira l'univers du cahos,
 Il prescrivit pour règle au monde
 Le mouvement & le repos;
 Coiffé, Brancas, par caractère,
 Offrent ce contraste frappant;
 L'une est le repos de la terre,
 Et l'autre en est le mouvement.

Coiffé ne peut tenir en place,
 Et Brancas ne peut en changer:
 L'une voudroit franchir l'espace.
 Et l'autre voudroit l'abréger:
 Toutes deux font ici fortune,
 Tour à tour on cherche à les voir;

On aime à courir après l'une,
Près de l'autre on aime à s'asseoir.

Coffé rappelle ces Génies,
Ces Sylphes, amis des humains,
Faisant des courses infinies,
Versant les biens à pleines mains,
Veillant de loin sur l'indigence,
Et la ranimant d'un coup d'œil;
Brancas nous peint la providence
Faisant du bien de son fauteuil.

Coffé peut être un peu trop vive,
Dévore un jour en un moment;
Brancas quelquefois trop tardive
Voudroit retenir chaque instant
A qui des deux donner la palme ?
Cela mérite attention;
L'une est un sage dans le calme
Et l'autre un sage en action.

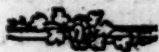


RÉPONSE

justificative de Mr. de Sartine.

Mon désespoir n'est pas tant d'avoir perdu ma place, que des motifs affreux que l'on suppose à ma disgrâce. On prétend (& c'est tout Paris d'après les propos du contrôle général) que j'ai 800,000 livres de rentes & que de mon autorité privée j'ai été assez criminel pour excéder de dix-sept millions dans mes dépenses les ordres de sa majesté.

Je n'ai pas 20,000 livres de rentes: si l'on peut m'en trouver davantage, je l'abandonne aux hôpitaux. Quant au second crime, je ne demande pour mémoire justificatif que la représentation des ordres signés par le Roi dans des conseils ou des comités, tenus en présence des principaux ministres, dont le résultat étoit le secret de l'Etat. Si j'en eusse laissé entrevoir un mot à M. Necker, étranger, lié depuis longtems avec Mylord Stormond, affermenté nulle part, reconnu dans aucune cour, un château-fort étoit le juste prix de mon indiscretion.



La guerre élevée entre M. Marmontel & l'Abbé Arnaud devient plus vive de jour en jour, & ce n'est pas un spectacle peu satisfaisant pour les ennemis du parti philosophique de voir ces deux coryphées se déchirer pour un aussi mince sujet avec un acharnement digne des siècles barbares de la Littérature. Voici encore une épigramme du dernier contre l'autre, bien tapée, mais très-grossière. L'opéra de *Perfée* y a fourni matière :

De l'ordure des vieux poètes

Virgile a tiré perles nettes ;

De Marmontel, ce gros lourdaud,

Bien différente est l'aventure ;

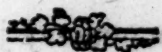
Car sur les perles de Quinault

Le vilain a fait son ordure.



Le Capitaine King, qui a ramené en Angleterre les débris de la petite escadre du Capitaine Cook, rapporte qu'ayant ouvert des barrils doublés de feuilles d'étain, après avoir été un longtems à la mer, on avoit trouvé le biscuit & les farines qu'on y avoit entassés, entièrement exempts d'insectes & de moisissure & parfaitement bien conservés, à l'exception d'un seul, dont l'étain étoit fondu en plusieurs endroits.

Cette expérience, qui peut-être fort utile, avoit été faite par le Capitaine Cook d'après d'idée de M. Franklin, qui ayant observé que le thé apporté de la Chine dans des boîtes de ce métal n'éprouvoit aucune altération, avoit imaginé d'adopter cet usage plus en grand, afin de conserver longtemps des substances, en les défendant de la communication extérieure de l'air.



On ne connoît encore que trois couplets de ceux annoncés, roulant sur des objets différens. Le premier est relatif à l'arrivée du fils de M. de Rochambeau; événement qui n'a pas répondu à l'attente où l'on étoit, lorsqu'on l'apprit à Paris, s'imaginant qu'il s'agissoit de quelque chose d'important:

Sur l'air:

Lampons, camarades, lampons.

Le Roi dit à Rochambeau

Qu'apportez-vous de nouveau?

Sire, dit-il à l'oreille,

Papa se porte à merveille...

C'est bon, c'est bon....

Le second est sur la nomination de M. de Ségur, à son choix suggéré par M. Necker & à la nullité

du personnage, conforme aux intentions & à l'esprit de domination du Directeur général des finances.

Sur l'air:

du libera de la Bourbonnoise.

Séguir est un pauvre homme,
Voilà justement comme
Il a reçu la pomme. j. j. j. &c.
Le Maître de la banque
Voyant qu'un bras lui manque,
Aussitôt vous lui flanque,
Ce Ministère-ci. j. j. j. &c.

Enfin, le troisième roule sur M. d'Adhémar, parvenu de l'état le plus simple à faire bruit & à être cité comme concurrent au ministre de la guerre. Le couplet ayant été envoyé à la Reine, il s'est justifié de la manière suivante. Il est convenu n'être qu'un pauvre gentilhomme, mais se prétendant issu de l'illustre famille dont il porte le nom, & conséquemment n'étant pas en effet homme qualifié dans son origine, quoique du bois dont on les fait; du reste, n'ayant point eu de bien, avoir été obligé de se soutenir par des moyens de complaisance, de dévouement, d'adresse, quoique toujours honnêtes, il a ajouté qu'on lui faisoit beaucoup d'honneur en le qualifiant de major, puis

qu'il n'avoit jamais été qu'Aide-major ; enfin il a prétendu que son dernier titre de *Colin* étoit celui qui lui faisoit le plus d'honneur, parce qu'il avoit contribué aux amusemens de S. M. en jouant la comédie avec elle. Tout ce commentaire va jeter un grand jour sur la chanson.

Sur l'air :
de la Bourbonnoise.

Pour le bien de la guerre
Il est question de faire
Ministre & Secrétaire
Un Marquis de hasard,
Chevalier d'industrie
Colin de Comédie ;
C'est Monsieur d'Adhémar.



L E T T R E
des Auteurs des Mémoires Secrets, &c.
à l'Imprimeur de cet ouvrage.

Nous ne finirions pas, Monsieur, si pour nous conformer à votre sensibilité, nous répondions à toutes les injures que vomit contre nous l'amour-propre ulcéré des auteurs & qui réjaillissent en partie sur vous. N'étant pas méritées, elles ne nous

affectent point, & nous vous exhortons à nous imiter. Quant à la déclamation calomnieuse dont vous nous parlez, & qui se trouve inférée dans les supplémens satyriques dont on renforce en Hollande le *Mercur de France* pour lui donner de la vogue chez l'étranger, nous l'avons prévenue d'avance & l'on peut lire à cet égard notre avertissement placé à la tête du neuvième volume. Nous aurions cependant beau jeu à réfuter l'écrivain forcené & à nous défendre avec ses propres armes, qu'il nous fournit mal-adroitement encore contre lui-même; mais il faudroit différer, nous pourrions ennuyer & c'est ce que nous voulons éviter.

Ce qui nous console & nous rassure, c'est que nous n'avons encore entendu personne se plaindre à juste titre. Nous redoublerons d'attention sur notre choix dans cette foule considérable de gazettes, journaux & feuilles imprimées ou manuscrites de toutes espèces, que nous parcourons & que l'insatiable avidité du public rend chaque année plus multipliées & plus curieuses. Nous nous croyons d'ailleurs aussi sûrs qu'on peut l'être de nos divers correspondans, auxquels nous recommandons de ne recueillir que les faits certains & dignes de nos lecteurs. Nous n'adoptons pas même indistinctement ce qu'ils nous envoient & avant de classer leurs jugemens ou anecdotes, nous apportons tout l'examen de la critique, toute l'impartialité de l'historien. Bien éloignés de la mé-
chanceté

chanceté noire qu'on nous reproche, nous briserions notre plume pour ne la reprendre jamais, si, contre notre gré, elle avoit blessé cruellement quelque victime innocente. Nous ne nous permettons sur les articles de chronique scandaleuse, que ce dont ne pourroit nous refuser l'absolution à confesse le Directeur le plus rigoureux. On fait que les casuistes ne regardent comme médifance que les révélations qui peuvent, par leur publicité, nuire à la réputation du prochain : mais toutes les fois que les faits font de notoriété publique, ils peuvent devenir, sans scrupule, l'aliment des conversations.

Nous ne traduisons en scène que des personnages déjà couverts du ridicule, ou qui font trophée de leurs vices, & en consignait à la postérité, pour son instruction, leurs folies ou leurs atrocités, nous ne faisons que servir leur desir extrême, ce semble, d'exciter du bruit, de faire la matière des entretiens, d'être les héros du jour, en un mot, de devenir fameux, n'importe de quelle manière & à quelque prix que ce soit. Au reste, en nous efforçant d'acquérir le talent de nos prédécesseurs pour lancer le sarcasme sur les uns, ou montrer aux autres la haine vigoureuse de l'*Alceste* de *Molière*, ceux qui nous liront, remarqueront aisément que nous ne nous passionnons pas moins, ainsi que ces illustres Journalistes, pour le beau, pour les actions honnêtes, pour les hommes ver-

tueux: avec quel enthousiasme on trouvera célébrés les *Rousseau*, les *Voltaire*, les *Buffon*, les *Turgot*, les *Malesherbes*, les *Vergennes*! & ne nous arrêtant qu'à ce qui concerne les mœurs, est-ce notre faute, si des personnages tels que ces derniers sont trop rares? il faut s'en prendre à la dépravation du siècle: pourquoi y a-t-il si peu de bien & tant de mal dans ce monde pervers!

Le reproche vraiment fondé, en apparence, qu'on pourroit nous faire; c'est, dans la distance où nous sommes des lieux, de ne juger des choses & des hommes que sur parole & d'après le rapport d'autrui: nous croyons ce désavantage à l'égard de nos prédécesseurs, avec les précautions que nous avons indiquées plus haut, compensé en partie par l'obscurité de notre retraite. Nous nous trouvons ainsi dans le point de vue nécessaire pour être impartiaux, pour n'être accessibles, ni à la séduction, ni aux menaces: l'espoir ne peut nous ouvrir, ni la crainte nous fermer la bouche.

Nous pensons, Monsieur, par cette explication avoir suffisamment résolu vos doutes, & vous pourrez, si vous voulez, imprimer notre Lettre.

Nous avons l'honneur d'être, &c. Lausanne le 10 Octobre 1780.



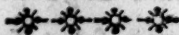
E P I T R E

de Mr. de Voltaire,

*à un ami, sur sa nomination à la dignité de Père
Temporel des Capucins du Pays de Gex, & sur la
Lettre d'affiliation à cet Ordre, qui lui a été
écrite par le Général.*

Il est vrai, je suis Capucin,
C'est sur quoi mon salut se fonde.
Je ne veux pas, dans mon déclin,
Finir comme les gens du monde.
Mon malheur est de n'avoir plus,
Dans mes nuits, ces bonnes fortunes,
Ces nobles graces des élus,
Chez mes confrères si communes.
Je ne suis point Frère Frapart,
Confessant sœur Luce ou sœur Nice;
Je ne porte point le cilice
De Saint Grisel, de Saint Billard,
J'acheve doucement ma vie:
Je suis prêt à partir demain,
En communiant de la main,
Du bon curé de *Mélanie*.
Dès que Monsieur l'Abbé Terrai
A sçu ma capucinerie,

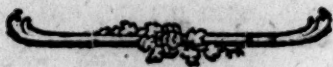
De mes biens il m'a délivré :
 Que servent-ils dans l'autre vie ?
 J'aime fort cet arrangement :
 Il est leste & plein de prudence.
 Plût-à-Dieu qu'il en fit autant
 A tous les Moines de la France !



M O R T

de Mr. le Duc de Villars.

Ce Seigneur, fils du Maréchal de ce nom, n'avoit pas couru la même carrière & avoit bien dégénéré de la vertu de ses ancêtres. Il étoit taxé d'un vice qu'il avoit mis à la mode à la cour, & qui lui avoit valu une renommée très-étendue, comme on peut le voir dans *la Pucelle*. Du reste, il avoit beaucoup d'esprit; il étoit homme de Lettres, & Membre de l'Académie Française depuis 1734. Il étoit aimé dans son Gouvernement, où il s'étoit fort bien comporté à certains égards.



M. Linguet, auteur du Mémoire en faveur du Duc d'Aiguillon, a été aussi frappé de sarcasmes à cette occasion. On a rapproché les éloges qu'il a inférés dans ses ouvrages des Empereurs Romains les plus en horreur, & la critique de ceux que l'histoire a toujours loués, & il en résulte l'Épigramme suivante très sanglante :

Linguet loua jadis & Tibere & Néron,
Calomnia Trajan, Titus & Marc-Aurele :
Cet infâme, aujourd'hui, dans un affreux Libelle,
Noircit la Chalotais & blanchit d'Aiguillon.



On raconte un bon mot de l'Abbé Terrai au Roi, qui indique dans ce Ministre une présence d'esprit gaie, dont la Nation ne peut qu'être fort aise par la bonne opinion qu'elle en doit concevoir du génie & des ressources du Ministre, qui, s'il n'avoit pas devers lui de quoi se rassurer, ne seroit certainement pas plaissant. On dit que S. M. lui ayant demandé comment il trouvoit les fêtes Versailles ? *Ah, Sire, a-t-il répondu, impayables !*



La *Cinquantaine* a donné lieu à une Epigramme, qui sans être bien aiguillée par la pointe, est d'une belle simplicité grecque & fait anecdote. Il faut sçavoir que l'auteur de la musique est un des entrepreneurs de Mlle. Guimard :

Après Rameau paroît la Borde.
 Quel compagnon ! miséricorde !
 Laissez notre oreille en repos :
 De vos talens faites-nous grace ;
 De la *Guimard* allez compter les os,
 Monsieur l'auteur on vous le passe.



Quelques jours avant la disgrâce de M. le Duc de Choiseuil, on avoit gravé son portrait, au bas duquel on lit :

Dans ses traités & dans sa vie
 Regne la droiture & l'honneur.
 L'Europe connut son génie,
 Et les infortunés son cœur.

Depuis son exil on y a substitué ceux-ci, qui ne lui sont pas moins d'honneur.

Comme tout autre en sa place,
 Il dut avoir des ennemis :

Comme nul autre, en sa disgrâce,
Il s'acquit de nouveaux amis.



Madame la Duchesse de Durfort, belle-fille de M. le Duc de Duras, que tout le monde fait ne point vivre avec son mari, est devenue grosse & est accouchée. M. le Chevalier de Boufflers a fait la chanson suivante à cette occasion. Il faut savoir qu'elle a pour nom de baptême *Marie*.

Votre Patrone

Fit un enfant sans son mari:

Bel exemple qu'elle vous donne!

N'imitiez donc pas à demi

Votre Patrone.

Pour cette affaire,

Savez-vous comme elle s'y prit?

Comme vous, n'en pouvant pas faire,

Elle eut recours au Saint-Esprit,

Pour cette affaire.

La Renommée

Vanta partout ce trait galant:

Elle n'en est que mieux famée.

Ne craignez pas en l'imitant,
La Renommée.

Beau comme un Ange
Sans doute Gabriel étoit.

Vous ne devez pas perdre au change;
L'objet qui plaît, est en effet
Beau comme un Ange.

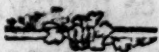
Belle Marie,
Si j'étois l'Archange amoureux,
Destiné pour cette œuvre pie,
Que je vous offrerois des vœux,
Belle Marie!



Des partisans de Mlle. Dumefnil, enchantés que la cour lui ait enfin rendu Justice & n'ait pas secondé la basse jalousie de Mlle. Clairon, ont fait contre cette dernière les vers suivans, qui, quoique vrais, paroîtront un peu durs:

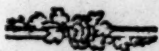
De la cour tu voulois en vain
Expulser, ô Clairon, ton illustre rivale.
Dumefnil paroît, & soudain,
D'elle à toi l'on voit l'intervalle.

Renonce, crois-nous, au dessein
De surpasser cette héroïne;
Ton triomphe le plus certain
Est d'avoir en débauche égalé Messaline.



La pièce du Sr. le Mierre, après être tombée dans les règles à la 5^{me} représentation, est absolument morte aujourd'hui samedi à la 6^{me}. On dit que l'auteur s'en prend à la chaleur du tems & au mauvais jeu des acteurs. Quoi qu'il en soit, relativement à la dernière circonstance, qui est vraie en elle-même, un plaisant a fait l'Epigramme suivante :

J'ai vu cette Veuve indécise:
Ami, que veux-tu que j'en dise ?
Son sort est digne de nos pleurs.
Du bûcher elle est délivrée,
Mais c'est pour être déchirée
Par le public & les acteurs.



Le Sr. *Piron*, si fécond en faillies & en épigrammes, ne tarit pas sur le compte du Sr. de la Harpe; il en a fait encore trois à l'occasion du *Suétone*. Voici la première qu'on connoît:

Le voilà donc ce petit Virtuose,
 Toujours s'aimant sans avoir de rivaux,
 Ecrivaint, soit en vers, soit en prose,
 Et sous La Combe allignant ses Journaux,
 Comme aux fiflets chaque jour il s'expose
 Pour deux écus aux badauds de Paris,
 Il vend envain des Césars travestis,
 C'est pour tomber qu'il joute avec la Pause. 1)
 Ce grand auteur, si j'en crois ses écrits,
 De ses héros, fait mal l'apothéose:
Timoléon 2) meurt le jour qu'il est né.
 Pour *Mélanie* 3) on bâille à bouche close
 En admirant ce drame fortuné;
 Et *Suétone* à périr condamné
 Va dans la tombe où *Gustave* 4) reposé.

1) Autre traducteur de *Suétone*.

2) Tragédie du Sr. de la Harpe.

3) Autre dudit.

4) Autre dudit.



Un Baron Allemand, Officier dans le Régiment d'Anhalt, s'est enfermé un de ces jours derniers dans sa chambre avec son chien. Il a brulé la cervelle de cet animal avec un pistolet, & s'est paillé son épée à travers le corps plusieurs fois; mais sans se blesser à mort sur le champ, il est tombé en foiblesse & n'a pu s'achever. Le bruit de l'arme à feu ayant excité une rumeur dans la maison, on est accouru à l'endroit d'où il partoît; on a enfoncé la porte, & l'on a trouvé ce spectacle tragique. On a fait revenir l'Officier, qui ne mourra point, à ce qu'on espère. Il paroît que ce dégoût de la vie qui gagne considérablement dans cette capitale, a été la cause de ce suicide. Interrogé pourquoi il avoit tué le chien? Il a répondu qu'il aimoit beaucoup cet animal, qu'il craignoit qu'il ne fût malheureux en lui survivant. Interrogé pourquoi il avoit préféré le pistolet pour tuer le chien? Il a répondu que c'étoit par une suite du même attachement qu'il avoit choisi de donner à ce compagnon fidèle la mort la plus prompte, la moins douloureuse & la plus sûre; que pour lui, il avoit regardé l'épée comme un instrument du trépas plus digne de lui. On voit par là, que l'extravagance même de l'Officier étoit combinée & réfléchie. On ne peut rendre raison d'un sang froid aussi extraordinaire. On accuse de nouveau la philosophie du jour, comme autorisant de pareils forfaits, & comme les encourageant d'une manière trop sensible par l'expérience.



Il court un Vaudeville, qui tout infâme & tout abominable qu'il soit, mérite d'être conservé, comme monument de l'histoire & du mépris dans lequel est tombé le Chef de la Magistrature :

Le Roi, dans son Conseil dernier,
Dit à Monsieur le Chancelier,
Choiseul fait briller ma Couronne
De la Baltique à l'Archipel :
C'est-là l'emploi que je lui donne.
Vous, prenez soin de mon B.....
Le Chancelier lui répondit :
Sire, que vous avez d'esprit !
D'un pauvre diable qui chancelle
Vous raffermissez le crédit !
Que ne puis-je à votre ruelle,
Raffermir aussi votre v...!



M O R T

de Mr. l'Abbé Alary.

Il étoit Sous-Doyen, ayant été reçu en 1753.
C'étoit le fils d'un apothicaire, qui par ses intrigues étoit parvenu à la fortune. On ne fait trop

à quel titre il s'est trouvé assis dans le Sanctuaire des Muses, car on ne connoît aucun ouvrage de lui. C'est le pendant de cet Académicien dont Boileau disoit : *Imitons de Conrart le silence prudent*. Cependant il étoit beau diseur, bel homme & très bien venu des femmes; ce qui chez plus d'un de ses confrères a tenu lieu de mérite littéraire.



Il court un Quatrain sur les circonstances présentes :

France, tel est donc ton destin,

D'être fourmise à la femelle!

Ton salut vint de la pucelle,

Tu périras par la catin.



ÉPIGRAMME

qui a couru sur le bruit que le Sr. Piron étoit mort
en même tems que M. M. de Moncrif & le
Président Hainault.

Piron est mort! quel jour? hier; hier, chose impossible!

Je le quittai le soir en parfaite santé,

Leste, plein d'enjouement, d'esprit & de gaîté;
Tout son individu me parut impassible.

Le fait n'est que trop sûr... Hélas! apparemment,
Que le bon *Alexis* est mort subitement?

Non, non, son ame existe & n'est point endormie,
Il n'est ni mort, ni de l'Académie.



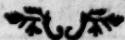
M. le Comte de Provence paroît enchanté de sa nouvelle conquête. Elle n'est pourtant pas jolie: l'annonce favorable qui en étoit venue de Lyon, n'est point exacte. Cette Princesse est très-brune: elle a d'assez beaux yeux, mais ombragés de sourcils très épais; un front petit; un nez long & retrouffé; un duvet déjà très-marqué aux moustaches, & une tournure de visage qui ne présente rien d'auguste ni d'imposant. Quoi qu'il en soit, elle plaît au Prince, & le lendemain il annonça au Roi qu'il avoit été quatre fois heureux.

Madame la Comtesse de Provence répond de son côté à merveille aux caresses du Prince, & l'un & l'autre promettent de vivre dans la meilleure intelligence. On raconte quelques anecdotes qui font beaucoup d'honneur au dernier. Le lendemain du mariage, on dit que M. le Comte d'Artois dit à son frère: „ M. le Comte de Provence, vous

„ aviez la voix bien forte hier, vous avez crié bien
 „ haut votre *Oui!* — *C'est que j'aurois voulu qu'il*
 „ *eût été entendu jusques à Turin,*“ répartit soudain
 l'Epoux enflammé.

On ajoute que ce même jour M. le Comte de
 Provence demanda à M. le Dauphin comment il
 avoit trouvé sa belle-sœur? Ce Prince, très naïf,
 lui répondit: „ *Pas trop bien. Je ne me serois*
 „ *pas soucié de l'avoir pour ma femme.....* Je suis
 „ fort aise que vous soyez tombé plus à votre
 „ goût. Nous sommes contents tous deux, car la
 „ mienne me plaît infiniment.“

Au surplus, Madame la Comtesse de Provence,
 quoique plus âgée que son mari, a encore toute la
 candeur aimable de cet âge, & les petites gentil-
 lesses qui lui sont naturelles. Elle est encore toute
 neuve pour l'étiquette, & a l'air assez gauche en
 tout ce qui est cérémonial. Le lendemain de son
 mariage, quand Madame de Valentinois, sa Dame
 d'atours, voulut lui mettre du rouge, la Princesse
 a fait beaucoup de façon & avoit une grande ré-
 pugnance à se faire peindre ainsi le visage. Il a
 fallu que M. le Comte de Provence lui demandât
 de se conformer à l'usage de la cour, lui assurant
 qu'elle lui feroit grand plaisir, & qu'elle en seroit
 infiniment mieux à ses yeux.... „ *Allons, Mada-*
 „ *me de Valentinois, mettez-moi du rouge, & beau-*
 „ *coup, puisque j'en plairai davantage à mon mari.*“



EPIGRAMME

de M. Piron, contre la Traduction de Suétone,
par M. de la Harpe.

Dans l'absence de mon valet

Un colporteur borgne & bancroche

Entra jusqu'en mon cabinet,

Avec force ennui dans sa poche :

„ Les douze Césars pour si francs,

„ Me dit-il, exquis, je vous jure.

„ L'auteur qui connoît ses talens,

„ L'a dit lui-même en son Mercure.

„ C'est *Suétone* tout craché,

„ Et traduit..... Traduit ! Dieu sait comme !

„ Ce sont tous les monstres de Rome

„ Qu'on se procure à bon marché !

„ De ce Recueil pesez chaque homme :

„ Des Empereurs se vendent bien,

„ Caligula seul vaut la somme,

„ Et vous aurez Néron pour rien, “

Que cent fois Belzebuth t'emporte,

Lui dis-je bouillant de fureur !

Fuis avec ton auguste escorte.

Et puis de mettre avec humeur,

Ainsi que leur introducteur,

Les douze Césars à la porte.

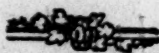
Simon

Simon Sommer, Charpentier à Landau, s'est marié au mois de Mai 1761, à Elifabeth Ultine, fille du Village d'Obersbach. Ce malheureux, quoiqu'âgé de 22 ans seulement & d'une figure agréable, fut six mois à éprouver des refus de la part de sa moitié, jeune & jolie, avant de pouvoir jouir de ses droits. A peine eut-elle consenti à devenir la femme de son mari, qu'elle parut vouloir être celle de tout le monde. Au bout de trois ans d'une vie scandaleuse, elle s'attacha à un Sergent du Régiment de Lochman, Suisse, avec qui elle a déserté. Tous deux se sont retirés en Prusse; on est en état de prouver qu'ils y ont contracté un mariage enforme. Sommer n'a conservé du sien qu'un enfant. Il n'a que 31 ans : il est bien constitué; il est vigoureux; que doit-il faire? Sera-t-il réduit à maudire le reste de sa vie les présens de la nature? ou cherchera-t-il dans le libertinage des ressources que permet la politique, mais que la religion défend? En un mot, placé entre le crime & le désespoir, comment se dérobera-t-il à cette cruelle alternative?

Le Consultant cite ensuite des Etats où le divorce est permis : il s'appuie de différens passages de l'Ecriture qui sont favorables à sa demande : il réfute, il commente, il interprète ceux qui lui sont contraires : il a recours aux Pères de l'Eglise, d'où il tire aussi des autorités : il prétend que des Conciles mêmes on peut inférer des inductions lumi-

neufes fur cette question, & il trouve les décisions de quelques uns absolument concluantes pour lui. Il continue par établir que le divorce n'est contraire ni à la Loi des Juifs, ni à celle du Christianisme; qu'il choque ni l'Ancien ni le Nouveau Testament; que la primitive Eglise n'a jamais balancé à permettre la dissolution des mauvais mariages, & que la politique a été d'accord avec elle sur cet objet; que jusqu'au dixième siècle, la même façon de penser s'est perpétuée chez toutes les Législations Catholiques. Il finit par les raisons qui doivent autoriser le divorce, la meilleure manière de le supprimer étant de le permettre.

Tel est le résumé du Mémoire du prétendu charpentier, qui n'est qu'un extrait du *Cri de l'honnête-homme*, ouvrage publié il y a environ deux ans & demi, & composé par le premier Magistrat d'une ville de province du second ordre, qui, obligé de se séparer de sa femme, à cause de ses débordemens, fit beaucoup de recherches sur cette matière, & en fit part au public dans le tems.



Malgré Discorde & ses noirs Emissaires
De la Justice ardera le flambeau;
A la Chicane on rognera les serres,
Et Thémis fera sans bandeau.

Tel est le Couplet qui fut chanté à la fête de Mde. de Valentinois, & qui a fait tant de bruit. Il est en Centurie, comme on voit. C'est une Sibylle qui le débite à la suite de beaucoup d'autres, où l'on annonce *l'âge d'or* aux François.

Le public n'est pas revenu de l'indignation qu'il a conçue contre l'Abbé de Voisenon. Celui-ci, qui en a d'abord reçu les complimens de la Cour & du Chancelier, voudroit aujourd'hui tout mettre sur le compte du Sr. Favart. Mais comme on sait que cet auteur fait tout en commun avec l'Abbé, ainsi que sa femme, il n'est cru de personne. Il paroît constant qu'ayant été au Palais Royal, pour détruire les fâcheuses impressions d'un pareil bruit, M. le Duc d'Orléans, qui jusqu'à présent avoit eu des bontés pour lui, lui a tourné le dos.

L'Abbé de Voisenon n'a pas été mieux accueilli des ses confrères à l'Académie Française. Ils n'ont ôté s'expliquer avec la sévérité qu'ils lui auroient montrée en toute autre occasion ; mais l'accueil glacial qu'il en a reçu lui a fait connoître ce qu'on pensoit sur son compte. On ajoute qu'il a voulu entrer en explication, & dans le cours de sa justification, ayant dit, en se plaignant de la méchanceté de ses envieux, *qu'on lui prètoit beaucoup de sottises..... Tant pis, M. l'Abbé*, a repris vivement l'un d'eux, (M. d'Alembert, ajoute-t-on) *on ne prête qu'aux riches.*

Madame la Comtesse de Valentinois n'est pas plus épargnée dans le public. On veut que Madame la Comtesse de Provence ait affecté de ne lui faire aucun remerciement; que cette Dame, piquée de ce silence, en lui rendant ses devoirs, lui ait demandé comment elle avoit trouvé la fête qu'elle avoit eu l'honneur de lui donner? Sur quoi la Princesse auroit répliqué avec étonnement: *Une fête à moi, Madame! Je sais que vous en avez donné une dont j'ai pris ma part; mais je ne vous en ai point remercié, parce que j'ai cru qu'elle étoit pour Madame Dubarri, ou pour M. le Chancelier.*

En effet, on fait que Madame de Valentinois est depuis le commencement de la faveur de Madame Dubarri une de ses complaisantes, & à cette fête elle lui fit des politesses & lui témoigna des attentions si marquées, que ce partage ne pouvoit que paroître très-malhonnête & très-indécent à Madame la Comtesse de Provence. Quoi qu'il en soit, les dépenses que Madame de Valentinois a faites à cette occasion, sont bien compensées par 15,000 livres de pension qu'on vient de lui faire.



M O R T

de Mr. Helvétius.

C'étoit le fameux auteur du Livre de l'*Esprit*, pour lequel il a essuyé tant de persécutions, ainsi que

son Censeur & ami M. Texier. On lui reproche de n'avoir pas reconnu, comme il convenoit, l'importance du service qui avoit coûté si cher à ce dernier, puisqu'il en avoit perdu sa place de premier Commis des Affaires Etrangères, & qu'il s'est trouvé ensuite fort mal à l'aise. Le Philosophe, de son côté, avoit été obligé de gauchir dans ses principes, & de donner aux dévots la satisfaction de le voir se rétracter. Il a paru se repentir de sa foiblesse dans ses derniers momens, ou voyant qu'il n'y avoit plus rien à dissimuler, il a refusé constamment de s'affervir au cérémonial usité dans pareil cas. M. le Curé de St. Roch n'a pu convaincre cet incrédule : on ne lui a cependant pas refusé les honneurs de la sépulture Chrétienne, ce qu'on craignoit fort dans ce tems où M. l'Archevêque a repris le gouvernement spirituel de cette capitale dans toute sa sévérité.

M. Helvétius avoit été Fermier général. Il quitta volontairement cette place lors de son mariage avec Mlle. de Ligneville, fille de qualité d'une des premières maisons Lorraine, se trouvant assez riche & craignant de souiller son alliance par un titre aussi fardé. On remarqua dans le tems assez plaisamment que le Sr. La Garde, qui avoit épousé la sœur, eut, en vertu de ce mariage, au contraire, un Bon de Fermier général, & l'on dit que l'une refaisoit ce que l'autre avoit défait.

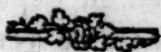


M. Saurin, membre de l'Académie Française, a lu, en 1772, à une assemblée publique, une *Épître sur les inconvéniens de la Vieillesse*, dont le principal, suivant lui, étoit de survivre à ses amis. Il vient de donner une Suite à cette Épître, à l'occasion de la mort de M. *Helvétius*, son bienfaiteur. Voici cette pièce.

Aux Mânes de mon Ami.

O toi, qui ne peux plus m'entendre,
 Toi, qui dans la tombe avant moi descendu
 Trahis mon espoir le plus tendre :
 Quand je disois, hélas ! que j'avois trop vécu,
 Qu'à ce malheur affreux j'étois loin de m'attendre !
 O comment t'exprimer tout ce que j'ai perdu !
 C'est-toi, qui me cherchant au sein de l'infortune,
 Relevas mon fort abattu,
 Et scûs me rendre chère une vie importune.
 Ta vertu bienfaisante égaloit tes talens :
 Tendre ami des humains, sensible à leurs misères,
 Tes écrits combattoient l'erreur & les tyrans
 Et ta main soulageoit tes frères.
 L'équitable Postérité
 T'applaudira d'avoir quitté
 Le Palais de Plutus pour le Temple des Sages,

Et s'éclairant dans tes ouvrages
 Les marquera du sceau de l'Immortalité.
 Foible soulagement de ma douleur profonde!
 Ta gloire durera tant que vivra le monde.
 Que fait la gloire à ceux que la tombe a reçus!
 Que t'importent les pleurs dont le torrent m'in-
 onde!
 O douleur impuissante! ô regrets superflus!
 Je vis, hélas! je vis, & mon Ami n'est plus!



M. Teiffier, Intendant & Contrôleur général des Ecuries & Livrées de S. M., a une femme très-laide, mais fort lubrique. Elle est tombée amoureuse d'un jeune Militaire, neveu de son mari, nommé de Vienne. Celui-ci a répondu à cette passion, non par un retour réciproque, mais à raison du lucre qui en résultoit. Le public a bientôt été imbu de cette intrigue : elle est devenue scandaleuse au point que l'époux instruit en a parlé à Madame Teiffier, moins en jaloux qu'en homme sensé, qui ne veut point être l'objet de la risée générale. Sa femme a trouvé mauvaise la semonce; elle en a porté ses plaintes à M. de Vienne. Un jour qu'elle étoit à l'Opéra dans sa loge avec ce galant, le mari étant survenu, le petit-maître a entrepris son très-

cher oncle, l'a tancé vertement. La scène s'est échauffée. Madame Teissier a pris fait & cause pour le neveu, & le bon homme confus, après avoir défendu à ce dernier de paroître chez lui, a été obligé de s'en aller, pour éviter l'éclat fâcheux d'une telle scène. La femme, furieuse, n'a point voulu rentrer ce soir-là chez son mari : elle s'est retirée chez un parent, qui l'a accueillie pour la nuit, mais lui a déclaré que ce ne feroit pas pour plus longtems, qu'elle avoit grand tort, & qu'il falloit retourner dans la maison conjugale; ce qu'elle a fait, mais elle en est depuis lors dans des vapeurs effroyables. Elle ne veut point que son mari approche d'elle; elle annonce qu'elle en mourra, s'il ne lui est plus permis de voir l'objet de ses desirs. D'un autre côté, M. de Vienne, qui trouve de l'aventure un grand vuide dans sa bourse, nourrit cette passion par des billets secrets, par des apparitions fréquentes sous les fenêtres de cette Dulcinée. Le mari, à qui son neveu a menacé de couper les oreilles, n'ose sortir à pied & même en carosse, de peur d'être arrêté par un tel étourdi; & ces trois personnages sont aujourd'hui la fable de la cour & de la ville, car, malgré toutes ses précautions, le pauvre M. Teissier se trouve impliqué dans l'aventure, quoi qu'il ait fait pour se soustraire aux rieurs.



Un plaissant a exprimé en vers les difficultés qu'on éprouve journellement à la Comédie, pour y avoir place, lorsque Mlle. de Raucourt joue; il lui a adressé à ce sujet un rondeau, genre de poésie antique qu'il a rajeuni pour cette Actrice, dans lequel en ne s'affervissant pas exactement aux règles, il y a mis la chose la plus essentielle, ce qui en fait l'ame, une certaine naïveté maligne: Le voici:

A vous claquer quand tout Paris s'empresse,
 Moi seul encor n'y suis point parvenu:
 Déjà trois fois étouffé dans la presse,
 J'ai vu la grille & n'ai rien obtenu;
 J'entends vanter vos talents, votre grace,
 De votre jeu l'on m'a peint la chaleur,
 Et comme un autre, obtenant une place,
 J'eusse employé ma main de bien bon cœur
 A vous claquer.

Je sçais qu'on peut, en triplant l'honoraire,
 Humaniser les traitans du Parterre:
 Mais payer triple enfin m'a retenu.
 Eussiez-vous cru, jeune & faite pour plaire,
 Qu'on regrettât d'employer un écu
 Pour vous claquer?



Le 7 Février mil sept cens soixante & douze, où devoit se faire la nomination de dix Cordons bleus vacans, il y a eu Bal à l'Opéra, la fête étant censée finir à minuit. Ce concours de circonstances a donné lieu à une plaisanterie singulière & qui a beaucoup amusé les spectateurs. Une troupe de dix Masques s'est présentée, ayant chacun un nez d'une longueur extraordinaire, au bout duquel pendoit un ruban bleu, & sur le nez étoit écrit *Chevalier des Ordres du Roi*. Ce qui faisoit une allusion ingénieuse au pied de nez qu'ont eu les aspirans à cette distinction, d'autant plus vrai, qu'ainsi qu'on l'a observé, le Roi s'étoit plu à flatter leur espoir jusqu'au dernier instant. On a fort recherché l'auteur de cette mascarade: on l'attribue aujourd'hui généralement à M. le Duc de Chartres, & elle ne pouvoit gueres s'attribuer qu'à lui ou à quelqu'un de son rang.



On attribue à M. de Voltaire les vers suivans en l'honneur de M. le Chancelier: en tout cas ils roulent sur une pensée de lui répétée en plusieurs endroits & devenue triviale. Les voici.

Je veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter,

A ses héros , à leurs prestiges
 Qu'on ne cesse de nous citer.
 Je veux bien croire à ce fier Diomede,
 Qui ravit le Palladium,
 Aux généreux travaux de l'amant d'Andromede,
 A tous ces fous qui bloquoient Illium :
 De tels contes pourtant ne sont crus de personne.
 Mais que Maupeou tout seul du Dédale des Loix
 Ait sçu retirer la Couronne,
 Qu'il l'ait seul rapportée au Palais de nos Rois,
 Voilà ce que je fais, voilà ce qui m'étonne.
 J'avoue avec l'antiquité
 Que ses héros sont admirables,
 Mais par malheur ce sont des fables,
 Et c'est ici la vérité !



Les actions honnêtes & louables sont trop rares
 aujourd'hui même parmi les Gens de Lettres &
 les Philosophes, pour ne pas recueillir celles qu'on
 apprend. M. de Chabanon, de l'Académie des
 Inscriptions, qui cultive la Littérature par un goût
 naturel, un enthousiasme véritable, qui ne trafique
 point de ses ouvrages en vil mercénaire, &
 dénué conséquemment de toutes les passions, bas-

resses qui accompagnent cette fardide cupidité, avoit obtenu une pension de 2000 livres sur le *Mercur*e, dont il jouissoit depuis plusieurs années. Quoique favorisé de la fortune, ses biens étant en Amérique il n'avoit pu en recueillir les revenus pendant la guerre, & il avoit même éprouvé des pertes longues à réparer. Aujourd'hui que son bien-être est plus solide, il a remis la pension, & a eu le bonheur de la faire tomber à un homme de Lettres qu'il estimoit & qui avoit besoin de cette ressource.



M. Piron ayant essuyé une chute, qu'il dit plaisamment être la plus grave qui ait été faite depuis celle d'Adam, ne s'est pourtant fait aucun mal; elle a donné lieu à la saillie suivante de sa part, qu'on peut regarder comme une espèce d'épigramme :

J'acheve ici-bas ma route,
C'étoit un vrai casse-cou,
J'y vis clair, je n'y vis goûte,
Je fus sage, je fus fou;
A la fin j'arrive au trou
Que n'échappe fou ni sage,
Pour aller.... je ne fais où:
Adieu, Piron, bon voyage.



C'est à l'occasion d'une nouvelle Edition que le Sr. Pankoucke vouloit donner de l'Encyclopédie, qu'il avoit présenté à M. de Sartines, comme Lieutenant de Police & chef de la Librairie, un Mémoire rédigé par M. Diderot, où celui-ci, sous prétexte de montrer à ce Magistrat les raisons du travail qu'on proposoit, prouvoit combien le premier ouvrage étoit informe & méritoit une refonte. Cette critique, dans laquelle les auteurs étoient nommés, & qui a été rendue publique dans la réponse signifiée à M. Luneau, avoit été lue publiquement à l'audience par Me. Bellot, l'un des Avocats plaidans pour les souscripteurs. Me. Gerbier, l'Avocat adverse, c'est-à-dire des Libraires, sentant combien cette pièce pouvoit faire tort à sa cause, ayant à plusieurs reprises voulu interrompre l'orateur, pour le faire s'expliquer & lui arracher son secret sur la manière dont elle lui étoit parvenue, celui-ci lui repliqua la troisième fois : *Me. Gerbier, je croyois que vous étiez ici pour faire l'ornement du barreau, & non pour en être le tyran...* phrase qui fut extrêmement applaudie, & décontenança son concurrent. Au surplus, le Mémoire est authentique, & sort des Bureaux de la Police, dont M. de Sartines a bien voulu le laisser enlever. Mais l'anecdote fait un vacarme du diable parmi tous les auteurs critiqués, & attire au Sr. Diderot une multitude d'ennemis sur les bras.



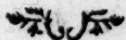
On a parlé de la fête exécutée chez Mlle. Clairon, pour l'inauguration du Buste de M. de Voltaire. Un caustique a fait à cette occasion les vers suivans, qui ont été peu répandus jusqu'à présent. On les attribue à M. Dorat, qui les nie cependant, à cause du héros.

V E R S

*de l'Abbé Lilas, Ex-Jésuite,
à M. de Voltaire, au sujet de son apothéose
chez Mlle. Clairon.*

Grand peintre, aimable sage & sublime écrivain,
Toi, qui fais tour à tour nous instruire & nous plaire,
C'en est fait, ta gloire est entière,
Te voilà le héros d'un souper libertin :
Chez une courtisane, un laurier clandestin,
A couronné ta tête octogénaire ;
Et tu mets de moitié, dans ton brillant destin,
Une émérite de Cythère.
Pour elle, en vérité, c'est avoir trop d'égard ;
L'auguste Clairon, qu'on oublie,
Voudroit bien, pour comble de l'art,
Des honneurs immortels escamotter sa part,
Et couvrir Frétilion du manteau d'Athalie :
Vivre dans l'avenir est, dit-on, sa folie.

Voilà pourquoi la Belle, à tout hazard,
 Sur ton char de triomphe arrogamment s'appuie;
 Elle espère qu'un jour, au Temple d'Uranie,
 Son Buste, avec le tien, sera mis en regard.
 Arrête enfin, crois-mois, l'orgueil de la Princesse,
 Car, entre nous, ceci passe le jeu;
 Ton apothéose intéresse,
 Mais chez nos bons plaisans on la critique un peu;
 Et le renom de la Déesse,
 A te parler sans fard, décrédite le Dieu.

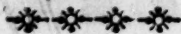


Des voleurs se sont établis aux environs de Paris
 & ont fait diverses expéditions, dont quelques-unes
 méritent d'être rapportées.

Mrs. *le Preux & Guenet*, deux Médecins de la
 Faculté, ayant été mandés pour aller consulter
 chez un gros fermier des environs de Paris, ont
 voulu revenir, quoiqu'il fut nuit, & celui-ci les a
 ramenés avec ses chevaux. Ils ont été arrêtés dans
 leur chaise, n'ayant aucune arme sur eux; on leur
 a demandé la bourse ou la vie. L'un d'eux a don-
 né la sienne, l'autre l'a jettée; ce dont les voleurs
 l'ont fort réprimandé, en lui disant qu'il falloit être
 poli. Ils ont voulu avoir les bijoux, & sur leur
 négation d'en posséder, ils les ont fait descendre,

prétendant qu'ils dévoient avoir au moins des montres. Ils les ont fait déculotter, & ayant trouvé celle de l'un d'eux, ils lui ont fait des reproches sur sa mauvaise foi. Pendant ce tems on les dépouilloit de leurs boucles, porte-cols, &c. & sur ce que les Docteurs ont témoigné leur crainte de trouver d'autres voleurs & de ne pouvoir les satisfaire, ceux-ci les ont rassurés & leur ont dit qu'ils pouvoient se rendre en sûreté à Paris.

L'autre histoire, non moins sûre, est plus plaisante. Une fermière revenoit de vendre ses denrées : elle étoit à cheval sur une jument. Elle est arrêtée par un autre homme à cheval, qui demande son argent. Elle lui donne sa bourse, prétendant n'avoir rien davantage. Il n'en veut rien croire, il s'approche pour la visiter : elle avoit un sac de douze cens francs qui tombe & s'éparpille ; il met pied à terre pour ramasser l'argent. La fermière pendant ce tems pique & s'en va tant qu'elle peut. Le cheval du voleur étoit entier : il sent la jument, il s'échappe à son maître & court à toute force après elle. La fermière croyant être poursuivie par ce quidam, n'ose regarder derrière elle, & redouble le galop. Elle arrive plus morte que vive, criant au voleur & contant son aventure. Le cheval entre avec elle. Point de cavalier : on ne voit que des facoches, dans lesquelles on trouve une somme d'argent beaucoup plus considérable que celle qu'on lui avoit volée.



Madame

Madame (on appelle ainsi la fille aînée de M. le Dauphin) restée à Versailles pendant le Voyage de Fontainebleau, a reçu avec sa sœur une fête magnifique, donnée à St. Ouen, par M. le Prince de Soubise, où l'on a joué de petits jeux d'enfans, entr'autres *le gage touché*. M. l'Abbé de Voisenon, très-attaché à ce Prince, a voulu y servir un plat de sa façon; il a fait les vers suivans :

Un jour ne sachant que faire
Le jeune Epoux de Psyché
Les Ris, les Jeux & leur Mère
Jouoient *au gage touché*.

L'Amour faillit; pour son gage
On lui fit chercher longtems
Objet qui fût l'assemblage
Des graces & des talens.

Toute la troupe céleste
Crut faire peine à l'Enfant;
Il est, dit-elle, un peu leste
Pour choisir bien sensément.

Mais le Dieu content dans l'ame
Parcourant tous les humains,
Jetta les yeux sur *Madame*,
Et chacun battit des mains.



On écrit de Marfeille que M. le Comte de Sade, qui fit tant de bruit en 1768, pour les folles horreurs auxquelles il s'étoit porté contre une fille, sous prétexte d'éprouver des topiques, vient de fournir dans cette ville un spectacle d'abord très plaisant, mais effroyable par les suites. Il a donné un Bal, où il a invité beaucoup de monde, & dans le Dessert il avoit glissé des pastilles au chocolat, si excellentes que quantité de gens en ont dévoré. Elles étoient en abondance, & personne n'en a manqué ; mais il y avoit amalgamé des mouches cantarides. On connoît la vertu de ce médicament : elle s'est trouvée telle, que tous ceux qui en avoient mangé, brûlant d'une ardeur impudique, se sont livrés à tous les excès auxquels porte la fureur la plus amoureuse. Le Bal a dégénéré en une de ces assemblées licentieuses si renommées parmi les Romains : les femmes les plus sages n'ont pu résister à la rage utérine qui les travailloit. C'est ainsi que M. de Sade a joui de sa belle-sœur, avec laquelle il s'est enfui, pour se soustraire au supplice qu'il mérite. Plusieurs personnes sont mortes des excès auxquels elles se sont livrées dans leur priapisme effroyable, & d'autres sont encore très incommodées.



Mademoiselle de Granville, une des courtisannes du jour les plus célèbres, entretenue par M. de Jonville, Maître des Requêtes, a en sous-ordre M. le Chevalier de Guer... Ces jours derniers il s'est élevé une rixe entr'eux, au point que l'amant a défiguré cette beauté de la manière la plus outrageante. Cela a fait un esclandre du diable dans le monde galant. La Dlle. est actuellement entre les mains des Esculapes, & cela a donné lieu à un plaissant de répandre au colysée, aux spectacles, aux promenades & autres lieux publics, le bulletin suivant. Il faut pour mieux l'entendre, savoir que les deux médecins, *Saint Leger & Souiller*, sont très renommés parmi les filles, & absolument consacrés à leur service, ainsi que le Sr. *Récolin*, très expert dans les maladies du Sexe, Chirurgien de Madame la Comtesse Dubarri avant son élévation, & qui a conservé cette qualité. Le Sr. *Bordeu* est un Docteur plus relevé que les premiers, mais Médecin en titre de Madame la Comtesse.

„ Aujourd'hui 21 Juillet 1772, nous soussignés, médecins ordinaires consultans de la Faculté d'Amathonte, Paphos, Cythère & autres lieux, nous étant transportés chez la Demoiselle Granville, une des Prêtresses en titre de ces Isles, pour constater l'état où l'a réduite un amant furieux & jaloux, de ce requis par ladite Demoiselle, avons constaté ce qui suit.

Ayant fait lever l'appareil mis sur sa face & sur sa gorge par Me. Recolin, chirurgien juré expert pour toutes les blessures d'amour, premier chirurgien de Venus, notre Reine & Souveraine, nous avons trouvé 1°. que ce visage céleste étoit dans un état méconnoissable & horriblement défiguré par des griffes infernales.

2°. Que le feu de ses yeux qui lançoient des traits si sûrs, étoit noyé dans une humeur abondante & visqueuse.

3°. Que ces fossettes du menton & des joues, où les ris & les graces se plaisoient à folâtrer, étoient absolument détruites & couvertes d'un sang caillé.

4°. Que sa bouche, siége de la volupté, que ses lèvres vermeilles, ci-devant mesure heureuse de ses charmes secrets, n'offroient en ce moment qu'une ouverture effroyable & délabrée.

5°. Que ses tettons si blancs, si bien arrondis, si fermes, étoient meurtris, flétris, ramollis & n'excitoient plus par leur attouchement qu'une sensation triste & désagréable.

Mais après ce spectacle douloureux, ayant visité les autres parties du corps, nous avons observé avec une grande consolation, qu'au moyen des saignées légères & répétées le calme étoit rétabli dans les régions inférieures, que les fesses sphériques, rebondies, appétissantes avoient aussi cha-

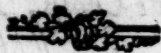
cune leur petite cavité ou foffette, niches de l'Amour, qu'elles pourroient parfaitement suppléer aux fonctions des tettons, fauf le danger pour le prophane d'être provoqué à une adoration erronée, mais dont la Nymphe nous a déclaré avoir horreur : qu'au furplus, les cuiffes douillettes & potelées étoient bien propres à ramener au vrai culte; que le ventre un peu élevé, blanc, élaftique, offriroit aux regards un coup d'œil féduifant, aux mains un tact doux & fuave, à la bouche des baifers raviffans; que le tailli, chevelu, noir, épais, qui en ombrage la partie inférieure, contenoit mille jeux en embuscade; que de nouvelles levres, une nouvelle forte de langue suppléeroient aux baifers à la florentine, à ces titillations délicieufes, à ce prurit voluptueux, qui font l'amusement des pailards impuiffans; qu'enfin rien n'empêchoit les mortels favorifés d'une foi vive & robuste, marchant droit & ferme dans les fentiers de la vertu, foutenus d'une grace confiante & efficace, de pénétrer jufqu'aux profondeurs du fanctuaire, & d'y faire tous les facrifices, toutes les libations, que leurs forces leur permettront. En foi de quoi nous avons délivré le préfent procès verbal, pour être répandu parmi les amateurs, pour annoncer que la Nymphe reprendra inceffamment fes fonctions fur fa chaise longue, & fouffrira les affauts multipliés qu'on voudra lui livrer. (*Signé*) *Geilles de St. Leger, Soullier de Choifi, Récolin.*

Vu par nous, premier Médecin de la Grande Prêtréffe, & scellé de notre sceau de cire jaune & verte.

(Signé) BORDEU.



Les Demoiselles Verriere sont deux courtisannes du vieux Serrail, puisque l'une d'elles a appartenu au Maréchal de Saxe & en a eu une fille; mais leur opulence, la société distinguée qui va chez elles, leurs talens, & l'habitude où elles sont de donner des spectacles, y attirent beaucoup de monde. C'est toujours quelque auteur en titre qui a la direction de leurs plaisirs. M. Colardeau, longtems attaché à leur char, se trouve remplacé par M. de la Harpe. On y joue de tems en tems des pièces nouvelles, qui n'ont paru sur aucun théâtre. Dimanche dernier on y a donné *Julie*, comédie de M. Saurin, imprimée & non représentée. Elle a fait peu de sensation; mais *l'Espieglerie*, petite pièce en un acte, y a eu le plus grand succès: elle a paru d'une gaîté charmante, & le Sr. de la Harpe y a supérieurement bien joué. L'ouvrage est du Sr. *Billard du Monceau*, le parrain de Madame la Comtesse Dubarri.



Comme on se divertit de tout en France, & même des plus grands maux, quelqu'un s'est avisé de faire des vers sur Mr. *Nolleau*, Procureur au Parlement de Paris, qui refusa de faire le service en 1771, lors de la révolution dans la magistrature; son nom se prononce comme le verbe latin *Nolo*, je ne veux pas; & dans la même langue *Volo*, signifie je veux. C'est sur ces deux mots qu'est fondé tout le badinage. Voici les vers:

Nolo, je ne veux pas, & mon nom vous le dit,
L'honneur à ce parti plus que mon nom conduit.
Devant le Parlement, j'ai toujours dit *Volo*;
Mais devant vous, Messieurs, je m'appelle *Nolo*.



On étoit fort empressé de connoître l'auteur du livre *de la Félicité publique*. Cet ouvrage parvenu depuis plusieurs mois dans ce pays-ci, ne commence à se répandre que depuis peu & à faire une forte de bruit. On sait aujourd'hui qu'il est de M. le Chevalier de Chatellux, qui s'étoit déjà distingué par quelques Comédies jouées en société avec succès, mais qui dans le genre politique & de la morale déploie des talens bien supérieurs. On lui reproche cependant beaucoup de paradoxes & surtout un essentiel servant de base à tout son systé-

me, savoir, que les Monarques de notre génération sont plus philosophes que les précédens, & les Peuples conséquemment plus heureux; en un mot, que la Politique est mieux entendue, & l'art des Gouvernemens moins imparfait: assertion précisément contraire à celle de M. de Guibert dans son excellente introduction, qui elle seule vaut mieux que tout le traité en question.



M. *Hocquart*, âgé de 59 ans, & sous-chantre de la Cathédrale, fut un des nouveaux Magistrats des plus célèbres à Paris, par une chanson assez plaisante que l'omission d'un mot dans ses Provisions a donné lieu de faire. Au lieu de porter à l'ordinaire *notre féal & bien amé Claude Hocquart*, on a écrit, *notre féal & bien Claude Hocquart*. L'Abbé a senti où le coup portoit, il a soutenu qu'il y avoit erreur, & il a voulu la faire réformer; mais on lui a répondu : *ce qui est écrit est écrit*.

Voici la Chanson à ce Sujet.

Sur l'Air:

Reveillez vous belle....

Lorsqu'en France on battoit la caisse

Pour y trouver des Magistrats,

Certain Abbé fendant la presse,
Fut un des premier candidats.

C'étoit suppot de Cathédrale,
Plus fait pour la table & le jeu,
Que pour occuper une stalle
Qui n'est bonne qu'à prier Dieu.

Il faut bien faire un sacrifice
Pour accroître de deux mille francs
Le revenu d'un bénéfice,
Et du piquet & des brelans.

Plein d'une si belle espérance,
Au fon de l'or notre Abbé part,
Arrive au * * * de France:
On annonce l'Abbé Hocquart:

Son nom, dit * * *, m'extasie,
C'est celui du fameux Hocquart!
A sa place, malgré l'envie,
Tu feras; fusses-tu bâtard.

„Tu sçais jouer? joues la Justice,
„Ce fera ton premier devoir;
„Et pour mieux remplir ton office
„On t'exemptera de sçavoir.

„ Des dispenses recommandées
 „ On t'expédiera dans le jour,
 „ Bien duement enrégistrées
 „ Par gens de ma nouvelle Cour.

„ Un préalable est nécessaire:
 „ As-tu bien été baptisé ?
 „ Oui, Monseigneur, la chose est claire,
 „ *Claude* est le nom qu'on m'a donné.

„ *Notre féal & bien Claude*,
 „ Puisqu'il appert à tout voyant,
 „ Que tu l'es vraiment & sans fraude,
 „ Reçois-en notre compliment.

„ Pour de notre Gent Moutonnière,
 „ Juger procès mûs à mouvoir,
 „ Te dispensons de la prière
 „ Et par dessus de tout savoir.“

PROVISIONS.

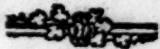
Air: des Folies d'Espagne.

Savoir faisons aux Bêtes Champenoises,
 Que par dessein & non point par mégarde,
 Nous nommons, pour juger toutes leurs noïses,
 Notre féal *Claude & bien Claude Hocquart*.



Une contestation est prête à s'élever entre M. le Prince de Nassau (Mailly, car il n'est pas reconnu Prince en Allemagne) & Mlle. Fleury, une des impures très renommée qui excite actuellement les hommages de Noîseigneurs. Celle-ci a vécu longtemps avec M. le Prince de Nassau: il l'a quittée grosse, il en est venu un enfant, dont elle a déclaré à l'église pour pere le Prince en question: il a en conséquence été baptisé sous son nom. Celui-ci absent a été fort allarmé de cet événement; il a fait des démarches pour se faire rayer de l'acte baptistaire, & comme cela n'est pas possible, il est en instance pour l'exiger en justice. On ne doute pas qu'il ne perde: l'usage constant de ce pays-ci étant qu'une fille, même publique, ayant pour elle la notoriété de l'habitation préalable, en soit crue sur sa simple déclaration; ce qui donne au bâtard le droit d'exiger ensuite en justice une pension alimentaire de son pere.

L'enfant devoit être tenu par Mlle. Arnoult & par M. de Ségur. Mais la première étant aux Eaux de Spa, lors des couches de Mlle. Fleury, le dernier n'a paru que par procuration. Ce qui lui a évité une rixe avec le Prince de Nassau, qui lui attribuoit ce mauvais tour.



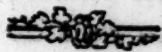
On a fait le Quatrain suivant à l'occasion de la création des six Conseils supérieurs :

La Cour Royale est accouchée
De six petits Parlementaux,
Tous composés de M****.
Le d..... emporte la nichée.



Le 31 Janvier 1772. un instant avant que la grande pièce commancât à la Comédie françoise un particulier s'est levé dans l'orchestre sur la banquette où il étoit assis, & se tournant vers le parterre, il lui a demandé un moment d'audience. La nouveauté du spectacle a suspendu l'attention générale: il a dit qu'il se nommoit Billard. qu'il étoit fils d'un bourgeois Secrétaire du Roi, Receveur des Tailles; qu'entraîné par l'amour des Lettres il étoit venu à Paris pour y présenter aux Comédiens une pièce de sa façon, intitulée *le Suborneur*, pièce approuvée par quantité de connoisseurs, mais rejetée par les histrions; que depuis il avoit inutilement tenté auprès d'eux tous les moyens de la leur faire accepter: qu'indigné de ces refus multipliés, il avoit enfin déclaré une guerre ouverte à leur mauvais goût, qu'il les avoit traités tous en général & chacun en particulier avec tant de mé-

pris, qu'il ne se flattoit plus de rien obtenir de tels juges, devenus ses ennemis: mais qu'il en appelloit au Parterre assemblé; qu'il alloit lui lire sa Comédie, & que s'il la jugeoit digne de ses suffrages, il attendoit de sa bonté qu'il forceroit par ses acclamations l'aréopage comique à l'accepter. Il se mettoit en devoir de lire son *Suborneur*, lorsqu'un Sergent est venu lui mettre la main sur le collet; il a tiré un instant son épée, qui lui a été arrachée & on l'a conduit au corps-de-garde. Pour éviter le tumulte on a commencé sur le champ le *Comte d'Essex*, & la tragédie a été écoutée fort tranquillement; mais entre les deux pièces le Sr. Molé étant venu pour annoncer, on ne l'a point laissé parler. Il ne s'est élevé qu'un cri du parterre, pour redemander l'auteur du *Suborneur*. L'acteur confus s'est retiré: le bruit ne faisant qu'augmenter, on a fait entrer 30 hommes de garde dans le parterre; on en a arrêté plusieurs, & cela a fait une scène très tumultueuse, qui n'a finie qu'à dix heures.



Lors de l'exil de la Cour des Aides, on fit le placet suivant au Roi au nom des femmes de Conseillers au Parlement:

Nos époux, ô LOUIS, sont en captivité:

Nous gémissons, loin d'eux, dans la viduité.

Jusqu'à ce jour pourtant une erreur secourable
 A nos cœurs desolés apportoit quelque espoir;
 Mais enfin de *Maupeou* la vengeance implacable
 Nous condamne, dit-on, à ne les jamais voir.
 A leur comble montés, nos maux sont sans remèdes,
 Laissez-nous, pour soutien, au moins la Cour des
 Aides.

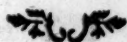


M. de Voltaire arriva à Paris le 10 Février 1778 dans l'après-dinée, il mit pied à terre rue de Beaune, chez M. le Marquis de Villette, & une heure après il est allé gaillardement, & de son pied, rendre visite à M. le Comte d'Argental, quai d'Orcau. Il étoit dans un accoutrement si singulier, enveloppé d'une vaste pelisse, la tête dans une perruque de laine, surmontée d'un bonnet rouge & fourré, que les petits enfans, qui l'ont pris pour un chie-en-lit dans ce tems de carnaval, l'ont suivi & hué.

Hier M. de Voltaire s'est tenu toute la journée en robe de chambre & en bonnet de nuit : il a reçu ainsi la cour & la ville : il donnoit pour excuse qu'il étoit extrêmement fatigué, incommodé : il parloit toujours de se mettre au lit & ne s'y mettoit point. Voici quel étoit l'ordre du cérémonial.

On étoit introduit dans une suite d'appartemens superbes, dont Madame la Marquise de Villette, maîtresse de l'hôtel, & Madame Denis, nièce de M. de Voltaire, faisoient les honneurs. Elles tenoient cercle. Un valet de chambre alloit avertir M. de Voltaire à chaque personne qui venoit; Mrs. le Marquis de Villette & le Comte d'Argental, chacun de leur côté, présentoient ceux que le Philosophe ne connoissoit pas, ou dont il avoit perdu le souvenir; il recevoit le compliment du curieux & lui répondoit un mot honnête, puis retournoit dans son cabinet, dicter à son Secrétaire des corrections pour sa tragédie d'*Irene*.

Il paroît que sa tendresse paternelle pour cet ouvrage, qu'il auroit grande envie de voir jouer, n'est pas entrée pour peu dans son retour ici; mais quelle a été sa douleur d'apprendre la mort de le Kain!



Entre les divers Coopérateurs ou plutôt Directeurs du *Journal de Paris*, on en compte quatre, sçavoir le Sr. *Corancé*, Commis aux fermes, le Sr. *Dussieux*, connu par divers ouvrages, le Sr. & le Sr. *Cadet*, Apothicaire. C'est ce dernier qui a fourni matière à l'Epigramme suivante:

On lisoit au sacré Vallon

Un nouveau Journal Littéraire:

Quelle drogue, dit Apollon ?
 Rien d'étonnant, répond Fréron,
 Il sort de chez l'Apothicaire !

Cette facétie plaifante, en finiffant-là, à été
 gâtée de la manière fuivante :

Quoi, dit Linguet, fur fon haut ton,
 Un Miniftre de la Canule
 Voudroit devenir notre Emule ?
 Oui, dit la Harpe, que veux-tu ?
 Cet homme ayant toujours vécu
 Pour le fervice du derrière,
 Doit compléter fon miniftère
 En nous donnant un torche-cu.



L E T T R E

de Mr. de Vifmes,

*Directeur-général de l'Opéra, à Mr. Campell,
 Musicien de l'Académie Royale de Musique.*

16 Janvier 1778.

Brave homme,

„ Je n'ai appris qu'hier au foir, par l'acclamation
 „ publique, avec quel courage & quelle fermeté vous
 „ avez châtié l'insolence du *Savetier de Quinault*.
 „ Vous

„ Vous ne devez pas douter que je ne vous accorde,
 „ de, au mois d'Avril prochain, la gratification &
 „ la pension dûes à votre zèle. Continuez à être
 „ le défenseur des *Doubles* si utiles à l'Opéra, à
 „ secourir les autres quand vous le pourrez, &
 „ faites des vœux pour la gloire & la prospérité de
 „ votre nouveau Directeur général, qui aime &
 „ récompense les braves gens. “

„ (Signé) DE VISMES, *Directeur général.* “

Telle est la plaisanterie faite contre M. de Marmontel, à l'occasion de son esclandre sur le théâtre lyrique, lors d'une répétition de *Roland*, qu'il interrompit le mercredi 14 de ce mois, dont on a rendu compte. On voit qu'elle porte en même tems contre M. Necker, dont on parodie la *Lettre à Bouffard*.

Enfin, pour l'intelligence de cette facétie peu spirituelle, mais historique, il faut savoir que ce Campell est un Musicien de l'Orchestre, qui, prenant la défense du Sr. Tirot doublant le Sr. Le Gros, & qu'avoit maltraité l'Académicien, malmena celui-ci durement, & lui dit qu'il ne lui en auroit pas fait autant.



MON RÊVE.

*Par Madame la Comtesse de * * *.*

Je dormois : à ta longue absence
Un songe a fait deux fois succéder ton retour,
Cher Myfis, & deux fois mon cœur à ta présence,
Tout mon cœur a frémi d'amour.
Je t'ai vu, tu versois des larmes ;
Je t'ai vu frissonner, tomber à mes genoux,
Et du voile importun qui te céloit mes charmes
Ecarter le tissu jaloux.
Moment délicieux ! ta main voluptueuse
Porte le trouble en tous mes sens ;
Et tes regards si languissans,
Et tes baisers si caressans
Irritent ma flamme amoureuse.
A ma foiblesse, ô dieux ! où trouver un soutien ?
Je tombe dans tes bras, j'y demeure éperdue ;
Mon œil se trouble, & je ne vois plus rien ;
Toi-même, cher amant ! dispafois à ma vue :
Je veux parler, je perds la voix ;
Ma bouche en feu respire ton haleine ;
Je meurs, & renaissant à peine,
Je meurs une seconde fois.

Mais hélas ! cette ivresse où mon ame se plonge

M'abandonne avec le sommeil,

Et je gémis à mon réveil

De ne trouver que la trace d'un songe.

Hâte-toi donc, Myfis, quitte ces tristes lieux,

Où je ne puis sourire à ce que j'aime.

Ton absence vieillit la nature à mes yeux,

Et loin de toi je sens que je vieillis moi-même.

Ce fastueux Paris est pour moi sans attrait;

Aux lieux où tu n'es pas rien n'a droit de me plaire.

Ici rêveuse & solitaire,

Par-tout autour de moi je porte un œil distrait :

Viens me la faire aimer cette ville bruyante,

Où je vis à regret si loin de mon amant.

Ah ! viens calmer un trop cruel tourment,

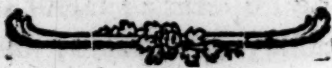
Tes baisers seuls rendront la vie à ton amante.



M^{lle}. Cécile est sans contredit aujourd'hui la plus jolie danseuse de l'opéra : au talent le plus brillant, elle joint une taille, des graces, une figure, une fraîcheur, une jeunesse, qui séduisent & ravissent. Cette nymphe est digne des hommages de tous les amateurs, mais elle se refuse aux adorateurs les

plus distingués, & ce cœur novice est épris d'un jeune danseur nommé Nivelon, qui possède en homme tout ce qu'elle a en femme: par une de ces bizarreries trop communes en amour, il ne répond pas à la passion de Mlle. Cécile & il est épris à son tour de la Dlle. Michelot, danseuse figurante, dont les talens & les appas n'approchent en rien de ceux de sa rivale. Cependant elle a vu dans ses fers un esclave Auguste qui lui a donné un grand relief: M. le Comte d'Artois ne l'a pas trouvée indigne de ses regards, & elle est aujourd'hui radieuse des diamans dont l'a enrichie cette Altesse Royale. Le Sr. Nivelon a vraisemblablement été guidé dans son inexpérience par cette courtisane, plus experte dans les exercices de Paphos que dans ceux de Thalie, & rien ne peut le détacher de sa passion.

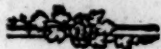
Mlle. Cécile, dans un accès de jalousie bien légitime, vient tout récemment de se livrer à sa fureur; elle a fort maltraité la Dlle. Michelot, & l'on est occupé actuellement à calmer la première, dont le mérite personnel fait excuser la fougue & les écarts.



V E R S

*pour être mis au bas d'une Estampe, ou Mr. de
Voltaire est représenté au moment de son réveil,
dictant à son Secrétaire.*

Du Dieu qui le possède, il s'éveille agité
O toi, de la pensée, heureux dépositaire,
Ecris, le reveil de Voltaire
Est celui du génie, ou de la vérité.



Deux fermiers sortent ensemble de leur village; ils cheminent allans à leurs affaires, ils prennent querelle, la rixe s'échauffe, l'un d'eux tue son camarade: son premier mouvement est de fuir. La réflexion lui suggere de revenir sur ses pas & de jeter le cadavre dans une petite rivière voisine pour ne laisser aucune marque du délit. Il revient chez lui après cette expédition. Il est tellement bourrelé de remords, que le lendemain n'y pouvant plus tenir il va à confesse à son curé, s'accuse du meurtre & raconte comment il s'est passé. le curé lui impose pour la satisfaction du péché une pénitence Proportionnée, & du reste lui conseille, afin d'éviter tout soupçon, de rester & de garder le plus profond silence.

Le même jour, le Pasteur devoit dîner chez le fermier défunt. Il y va, & trouve la famille dans l'ignorance absolue de la perte de son chef, & tout le monde paroît fort gai. Le contraste de cette joie, avec le secret funeste qu'il recèle dans son sein, afflige & gêne tellement le curé qu'il fait pendant le repas une très triste figure. On l'interroge sur son embarras apparent, il l'explique en des termes ambigus. Un des fils du tué y fait attention & les rumine : dans la nuit son imagination s'exalte, il se persuade que son père est mort & que le curé le fait. - Dès le grand matin il va chez lui pour lui demander l'explication de ses propos entrecoupés de la veille ; celui-ci se repentant d'en avoir trop dit, élude & prétend ne rien savoir, n'avoir rien dit qui doive l'inquiéter. Le lendemain ce jeune homme bouillant & agité de nouveau dans la nuit par des rêves plus sinistres, fait part de ses craintes à un frère, & de la résolution où il est de forcer le Curé à s'expliquer : il s'arme d'un pistolet & tous deux vont ensemble chez lui. Après les premières instances, auxquelles le Pasteur résiste, le jeune homme furieux lui montre le pistolet & lui déclare qu'il est résolu de lui brûler la cervelle s'il ne découvre ce qu'il fait sur la mort de son père dont il ne doute plus : l'autre, présent, l'invite aussi à ne pas porter par son refus son frère à exécuter sa menace... Le Curé intimidé enfin leur raconte tout ce qu'il a appris.

La chose s'ébruite, le meurtre s'apprend, le Ministère public en est instruit, l'affaire est portée au Parlement de Toulouse, qui renvoye absous le meurtrier, condamne le Curé à être brûlé vif, & les deux frères à être rompus vifs. On s'est pourvu contre l'Arrêt; il a été cassé & ils ont été renvoyés par devant le Parlement de Paris, qui examine actuellement ce procès vraiment romanesque, & fait la matière des Consultations. On ne peut s'empêcher d'applaudir l'Arrêt de Toulouse, conforme à la lettre de la Loi, mais on le trouve bien rigoureux, & l'on espère que tous les coupables auront leur grace.



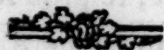
Contre les Incrédules.

Pour nier la vertu des paroles magiques
 Il faut être à mon gré, le plus fort des sceptiques.
 Avec un *Hu* on tire un coche d'un borbier;
 On porte au haut d'un mont la plus lourde voiture,
 On donne avec un *Hu* courage à sa monture;
 On fait d'une Aridelle, un vrai cheval entier.
 D'un scapin, d'un Janot d'esprit & de figure
 De même avec un *Hu*, on fait un Chancelier,
 Un ministre d'état, un grand maître en finance,

Un homme qui fait tout sans avoir rien appris.
 De ce *Hu* merveilleux, oui; telle est la puissance:
 Aussi le tenons-nous du bon patron Denis,
 Au tems où sur son âne il voloit vers la France.



Quelqu'un des Philosophes qui forment la cour de
 M. de Voltaire, le voyant affligé de ne pouvoir
 aller à Versailles dans l'appareil qu'il auroit désiré,
 lui dit: „ vous êtes bien bon; savez-vous ce qui
 „ vous seroit arrivé? je vais vous l'apprendre. Le
 „ Roi avec son affabilité ordinaire vous auroit ri au
 „ nez & parlé de votre chasse de Ferney; la Rei-
 „ ne de votre théâtre; Monsieur vous auroit de-
 „ mandé compte de vos revenus; Madame vous
 „ auroit cité quelques-uns de vos vers; la Comtes-
 „ se d'Artois ne vous auroit rien dît; & le Comte
 „ vous auroit entretenu de la Pucelle.“



CH A N S O N

*sur la Réforme des treize Fêtes: Air de la Made-
 leine; ou Pour voir un peu comment ça fra.*

Je vais vous conter, chers amis,
 L'article du journal céleste:

Un ange en mes mains l'a remis,
 C'est un des anges les plus prestes :
 Il est daté du mercredi,
 Il l'eût jeudi, vint vendredi,
 Et me le donna samedi.

Il me dit, j'arrive des cieux :
 Ah ! c'est un bacchanal énorme,
 On voit mille féditieux
 Au sujet de cette Réforme.
 Les Saints qui s'y trouvent compris,
 Grands & petits . . . *Bis.*
 Font les Diables en Paradis.

Chez le plus grand des Tout-puissans
 On vit douze Saints d'une bande,
 Suivis de milliers d'*Innocens*
 Faisant tous la même demande :
Mathias crie envain, Jésus,
 Par quel abus . . . *Bis.*
 Paris ne nous fête-t-il plus ?

Les deux *Jacques* veulent parler,
 La rage leur ferme la bouche :
 Ils ne peuvent que brédouiller :

Après un silence farouche,
 Ils sont réduits à bégayer,
 A supplier . . . *Bis.*
 Qu'on change le Calendrier.

Laurent sur son gril attaché
 Gémît d'un si triste salaire,
Barthelemy tout écorché
 Voudroit que ce fût à refaire :
 Il jure en jettant les hauts cris
 Qu'à pareil pris . . . *Bis.*
 Il n'y fera jamais repris.

Que l'on me chomme, dit *Matthieu*,
 Ou pour les humains je ne bouge :
Saint Michel crie au Fils de Dieu,
 Je veux qu'on me r'écrive en rouge,
 Moi qui piétinois sur Satan :
Monfieur Saint-Jean . . . *Bis.*
 A bien sa fête une fois l'an.

Philippe Et Judes en courroux,
 Coadjuteurs en survivance,
 N'en sont plus humbles ni plus doux,
 Etalent autant d'arrogance.
Christophe, le moins désolé,

Dit effoufflé . . . *Bis.*

Je ne serai point persifflé.

De Monseigneur pauvre Patron,

Gros butor, infâme faux frère,

Penses-tu voir longtems ton nom

Subsister en gros caractère ?

Seras exclus . . . *Bis.*

Repliquent mutins en chorus.

Faisons mieux, ne souffrons jamais

Que nos noms soient en jours ouvrables ;

On nous prendroit pour des benets,

Nous devons être inébranlables :

Chers confrères, pour seul moyen

Tenons nous bien . . . *Bis.*

Et nous pourrons ne perdre rien.

Dans ce tems l'Eternel entra

Il demande, qui vous désole ?

On croiroit être à l'Opéra,

On n'entend pas une parole :

Au lieu de Saints je vois des Fous,

Mais qu'avez-vous . . . *Bis.*

Pour troubler la paix de chez nous ?

Simon commence à péroter ;
Et se plaint que Beaumont l'abhorre ;
On entend *Marcel* murmurer,
Martin veut qu'on le déshonore :
Un autre accourt tout effaré,
C'est *Saint André* *Bis.*
Jurant comme un désespéré.

Saint Thomas dit, sans me vanter,
Je crois en bien valoir un autre ;
Monfieur *Saint Denis* va rester
Parce qu'il fait le bon Apôtre ;
Ce Saint, quoique décapité,
En vérité *Bis.*
Est le Saint le plus entêté.

Paix ! répond la Divinité,
Ou je vous enverrai tous paître ;
Parce que vous avez été
Vous prétendez donc toujours être ?
Rien n'est de toute éternité,
La vanité *Bis.*
Sied mal avec la sainteté.

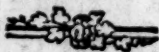


Les partisans de M. de Voltaire ne pouvant nier sa confession, trop répandue dans le public, cherchent aujourd'hui à effacer les impressions facheuses qui en pourroient résulter, en la faisant envisager comme un acte dérisoire : pour preuve, ils en rapportent cette phrase remarquable au Curé, l'exhortant à rentrer au giron de l'Eglise : *Vous avez raison, Monsieur le Curé; il faut mourir dans la religion de ses pères, si j'étois aux bords du Gange, je voudrois expirer une queue de vache à la main.* Mais, outre qu'il est constant par le témoignage de tous ceux qui l'entouroient, qu'il avoit réellement peur, outre qu'on a vu par les différentes actions qui ont précédé, accompagné & suivi cet acte, qu'il n'avoit pas assez de présence d'esprit pour jouer alors la comédie, c'est que cette comédie seroit indigne & d'un homme de génie, & d'un bon citoyen, & d'un honnête homme.

Au reste, l'empressement qu'il a montré, dès qu'il en a été le maître, pour faire jouer sa tragédie, prouve que sa conversion, si elle a été sincère dans le moment, n'a pas été longue. Depuis il en a été tellement occupé, il a été si indocile aux avis du Docteur Tronchin, que la nuit du dimanche au lundi le crachement de sang est revenu; il a fallu le remettre de nouveau à la diète, aux ptifannes & surtout au silence.

Voici sa déclaration de foi: „je soussigné déclare, qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un

„ vomissement de sang à l'âge de 84 ans, & n'ayant
 „ pu me traîner à l'église, M. le Curé de St. Sul-
 „ pice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œu-
 „ vres celle de m'envoyer M. l'Abbé Gauthier prê-
 „ tre, je me suis confessé à lui, & que si Dieu
 „ dispose de moi, je meurs dans la sainte religion
 „ Catholique où je suis né, espérant de la miséri-
 „ corde Divine qu'elle daignera pardonner toutes
 „ mes fautes, & que si j'avois scandalisé l'Eglise,
 „ j'en demande pardon à Dieu & à elle. (*Signé*)
 „ *Voltaire*, le 2 Mars 1778, dans la maison de M.
 „ le Marquis de Villette, en présence de M. l'Abbé
 „ Mignot, mon neveu, & de M. le Marquis de
 „ Villevieille, mon ami.



On a parodié les vers adressés à Mr. de Voltaire
 par Mr. de Saint-Marc le jour de son couronnement,
 & on les met dans la bouche de la France. On
 prétend que cette pièce est d'un Soldat :

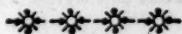
Je ne suis point une infidelle,
 O François ! je n'ai qu'un Epoux ;
 L'aimer est mon soin le plus doux
 Et ma tendresse est éternelle.

Pour partager mon cœur, il en est trop jaloux.
 J'honore ce savant, sa Gloire est immortelle ;

Mais quoiqu'il ait pu mériter,
 La France n'a qu'une Couronne,
 C'est à Louis qu'elle la donne,
 Lui seul est fait pour la porter!



Madame de la Villemenuë, vieille coquette qui desiroit encore plaire, a voulu essayer ses charmes surannés sur le Philosophe; elle s'est présentée à lui dans tout son étalage, & prenant occasion de quelque phrase galante qu'il lui disoit, & de quelques regards qu'il jettoit en même tems sur sa gorge fort découverte: „comment, s'écria-t-elle, M. de Voltaire, est-ce que vous songeriez encore à „ces petits coquins-là? — *Petits coquins*, reprend „avec vivacité le malin vieillard, *petits coquins*, „*Madame; ce sont bien de grands pendards!*“



EPIGRAMME

sur le Roi de Prusse,

par

M. R. DE VOLTAIRE.

Roi, Guerrier, Philosophe, Auteur, Musicien,
 Poëte, Franc-Maçon, Politique, Econome.
 Pour le bien de l'Europe, ah que n'est il Chrétien?
 Pour celui de la Reine, hélas que n'est il homme?



Le 17 Avril 1778 M. de Voltaire fut à une Séance particulière de l'Académie Française. L'Abbé de Lille y lut quelques morceaux détachés de son Poème sur l'art d'orner, de peindre la nature & d'en jouir, & la traduction de la célèbre Epître de Pope au Docteur Arbuthnot. Pendant cette lecture le vieux malade se rappeloit les vers Anglois de Pope, les comparoit à la traduction & préféroit celle-ci.

M. de Voltaire, à cette occasion, se plaignoit de la pauvreté de la langue Française; il parla de quelques mots peu usités & qu'il seroit à désirer qu'on adoptât, celui de *tragédien*, par exemple, pour exprimer un acteur jouant dans la tragédie. „ Notre langue est une gueuse fière,“ disoit-il, en parlant de la difficulté d'introduire des mots nouveaux; „il faut lui faire l'aumône malgré elle.“

Il fut ensuite voir jouer *Alzire*; il étoit *incognito* dans une petite loge, celle de Madame Hébert; mais le Parterre l'ayant entrevu, interrompit la pièce pendant plus de trois quarts d'heure pour l'applaudir.

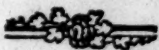
Au milieu de l'enthousiasme général, M. le Chevalier de Lescure, Officier au Régiment d'Orléans Infanterie, s'échauffa & il présenta au moderne Sophocle sortant de sa loge l'impromptu suivant:

Ainsi

Ainsi chez les Incas, dans leurs jours fortunés,
 Les Enfans du soleil, dont nous suivons l'exemple,
 Aux transports les plus doux étoient abandonnés.
 Lorsque de ses rayons il éclairait leur temple.

M. de Voltaire a répondu à ce mauvais quatrain
 par les deux vers de *Zaïre*, qu'on a trouvés fort
 impertinemment appliqués dans sa bouche :

Des Chevaliers François tel est le caractère,
 Leur Noblesse en tout tems me fut utile & chère.



Un Chanoine Régulier de la Sainte Trinité, vulgairement dit *Mathurins*, nommé de la Rue, enhardi par quelques essais dans la Littérature, & d'un caractère naturellement inquiet & factieux, a voulu se faire un nom en perdant son Général, en détruisant son Ordre & en se sécularisant. Gâté par la lecture des Mémoires du Sieur de Beaumarchais, il s'est imaginé qu'avec de semblables libelles il réussiroit. En conséquence il en a répandu plusieurs contre M. Pichault: c'est le nom du Général. Ils ont en effet été très accueillis, parce

que tout ce qui tend à décrier les moines est toujours bien reçu: enfin le Parlement vient de vanger ce Chef, en ordonnant au Frère de la Rue de rentrer sous son obéissance, & de se conformer aux destinations qu'il en voudra faire. Les libelles diffamatoires sont supprimés, & la Cour, pour les peines qu'auroit encouru en justice ce calomnieux, qui a même employé le faux, paroît s'en être remise à la correction paternelle du Supérieur du Religieux turbulent.



Lorsque Mr. de Voltaire entra pour la première fois à l'Académie à son retour à Paris de lui fit cet Impromptu.

Quelle fête au sacré Vallon,
Platon & Démofthènes,
Plutarque, Echyle, Homère, Euclède, Anacréon;
Tous sept au même jour sont entrés dans Athènes.



Le Testament de M. de Voltaire à son ouverture a étonné tout le monde. On comptoit y trouver des dispositions qui feroient honneur à son esprit & à son cœur. Rien de tout cela ; il est très plat, & sent l'homme dur qui ne songe à personne & n'est capable d'aucune reconnoissance. Ce qui augmente l'indignation, c'est qu'il a deux ans de date & a été fait conséquemment avec toute la maturité de jugement possible. Voici les principaux articles.

A. M. *Vagnieres*, son Secrétaire, son bras droit dont il ne pouvoit se passer : qu'il appelloit son ami, son *fidus Achades*, 8000 livres une fois payées : rien à sa femme & à ses enfans.

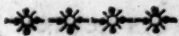
A son domestique nommé *la Vigne*, qui le servoit depuis 33 ans, une année de gages seulement.

A la *Barbaras*, sa gouvernante de confiance, 800 livres payées une fois seulement.

Aux Pauvres de Ferney trois cent livres une fois payées.

Six livres Anglois à un M. *Durieu* ; du reste rien à qui que ce soit.

A Madame Denis 80,000 livres de rentes & 400,000 livres d'argent comptant, en ce qu'il la fait sa légataire universelle : 100000 livres seulement à l'Abbé Mignot, son autre neveu, & autant à d'Ornoy.



A Charles Bertinnazzi.

Il jouit du rare avantage
De conserver toujours ses amis, ses talens
Son Hiver reproduit les fleurs de son Printemps
Il est toujours Carlin, les graces n'ont point d'âge.



Rien de plus plaissant que l'importance que mettent ici à leurs petits projets nos faiseurs de spéculations. Un Sieur de la Blancherie a imaginé une Correspondance générale sur les Sciences, la Littérature, les Arts & la Vie des Gens de Lettres & des Artistes de tous les pays ; il se propose d'en publier tous les détails par quinzaine, sous le titre de *Nouvelles de la République des Lettres & des Arts*. Il tient aussi des assemblées hebdomadaires, indiquées sous le nom de *Rendez-vous de la République des Lettres*.

Or, qu'est-ce que cet Agent général des Savans, des Gens de Lettres, des Artistes & des Etrangers distingués ? Un jeune audacieux qui n'est connu par aucun talent. Où tient-il ses assemblées ? dans un galetas du College de Bayeux, où il n'y a pas même de chaise, & où il faut rester debout depuis trois heures jusqu'à dix du soir

que durent ses séances. Enfin, qu'y fait-on? On y cause comme dans un Café, d'une façon plus incommode seulement. Qu'y voit-on? Des choses qu'on trouveroit chez les Artistes & qui y seroient encore mieux, parce que ce seroit chaque jour & à toute heure? Où sont ses Correspondances? Dans un gros livre, dans lequel il a écrit les adresses de quelques Savans ou Artistes étrangers qu'il a apprises. — Quant à son Journal, on reçoit bien l'argent pour les souscriptions, mais rien ne paroît.

Malgré l'approbation que l'Académie des Sciences, on ne fait pourquoi, a jugé à propos de donner à ce projet le 20 Mai, sur le rapport de M. M. Franklin, le Roi, le Marquis de Condorcet & Lalande, on peut assurer par expérience, que c'est jusques à présent, l'idée la plus folle, la cotterie la plus platte & la correspondance la plus vuide.



ÉPIGRAMME

*sur Mr. * * *.*

Sur le debit de ton ouvrage,

Même a l'Ecrivain le plus sage

On permet de l'ambition

Mais, ami, trop est trop, (soit dit sans te déplaire)

Comment ai je à la fois ton premier exemplaire,

Et ta fixième édition?

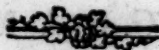


M O R T

de J. J. Rousseau.

C'est le deux de Juillet 1778 que Rousseau revenant de la promenade à neuf heures du matin, est mort d'une attaque d'apoplexie, qui n'a duré que deux heures & demie. Il avoit dessein depuis quelque tems de quitter Paris; il a cédé aux instances de l'amitié, & s'est établi sur la fin de Mai dernier dans une petite maison qui appartient au Marquis de Girardin, Seigneur d'Ermenonville, & située près du château.

Ce Seigneur lui a rendu les honneurs funebres: son corps, après avoir été embaumé & enfermé dans un cercueil de plomb; fut inhumé le samedi suivant 4 du présent mois, dans l'enceinte du Parc d'Ermenonville, dans l'isle dite *des Peupliers*, au milieu de la pièce d'eau appelée *le petit lac*, & située au midi du château, sous une tombe décorée & élevée d'environ six pieds. Rousseau étoit né le 28 Juin 1712.



E P I T R E

à une personne qui s'y reconnoitra ou ma première
aux Corinthiennes.

Quelle autre, dis le moi, Chloris,
A d'aussi belles destinées ?
En attendant que les Guinées
Roulent leur pactole à Paris,

L'un te couvre contre la bise,
 L'autre paye un quart de ton lit;
 Cléon fait blanchir ta chemise,
 Tandis que Damon la flétrit.

Un riche Anglois, en perspective,
 Deux payans, à l'alternative,
 Un Entreteneur écarté
 Par tes projets sur la Tamise
 Qui déjà cinq fois t'a reprise,
 Dont du fatiguas la bonté.

Dès l'aube aller, d'un pas avide,
 Faire un déjeuner conséquent,
 Réparer ta force en trinquant
 Pour t'ébattre, au dîner d'Alcide,
 Souper chez Chryfante pour tant...
 Et puis coucher avec *Placide*,
 Relayé, de crainte de vuide,
 Par un autre histrion Sautant!

Il est onze heures, on répète,
 Et laissant *Placide* abattu
 Tu pars, le projet dans la tête
 De lui donner un substitut;

Et quoique tes regards malades
Ne présagent aucun besoin,
Tu fais répéter, dans un coin
Le plus fort de tes camarades.
Le soir, au théâtre, à l'écart,
Pendant que Melpomène crie
Tu te fers d'un autre poignard
Que celui de la tragédie.

Courant la foire Saint Germain
Ne te voit-on pas dans la presse
D'une main donner ton adresse
En prendre une de l'autre main;
De quelque échappé de bicêtre
Faire l'emplette sur les quais,
Tout en fortant des bras du maître,
En attendant son grand laquais
Pelotter avec ton Jocqueys;

Te vendre a Purgon, pour du nître,
A Chirac pour des frictions,
Avoir un amoureux en titre
Et vingt autres en fonctions;
Et lorsque ton coëffeur apprête
Un diadème à tes appas,

Le prier de laisser ta tête,
Pour te taper un peu plus bas?

A vingt suivants jeter dans l'ombre,
Le rayon brillant de l'espoir,
D'un goût sûr choisir, dans leur nombre,
Un coucheur tout neuf, pour le soir;
Laisser tomber de la fenêtre
Un souris quêteur d'un écu,
Pour moins encore aller peut-être
Etaler les lys de ton Cu:

De peur que ta rage ne chomme,
T'amuser avec ton valet,
A l'intention d'un bel homme
Que tu lorgnas chez Nicolet;
Visant des baigneurs à la cuisse
Toiser de l'œil un instrument;
A Courbevoix payer un Suisse,
Pour qu'il te baise carrément;
Et donner, dans les intervalles,
Pour montrer tout ce que tu vaux,
A tes rivales des rivaux
A tes amoureux des rivales?

Quelle autre, dis le mois, Chloris,
A d'aussi belles destinées,
En attendant que les Guinées,
Roulent leur pactole à Paris ?



Préface que Rousseau destinoit à ses mémoires; elle est courte & en forme d'Avertissement, mais d'une tournure originale & vraiment éloquente.

„Je forme une entreprise qui n'eût jamais d'ex-
„emple, & l'exécution n'aura point d'imitateurs.
„Je veux montrer à mes semblables un homme
„dans toute la vérité de la nature, & cet homme
„c'est moi.

„Moi seul je sens mon cœur, & je connois les
„hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux
„qui existent: je ne vaux pas mieux ou moins; je
„suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de
„briser le moule dans lequel elle m'a jetté, c'est
„ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

„Que la trompette du jugement dernier sonne
„quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main,
„me présenter devant le souverain juge. Je dirai
„hautement: voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai
„pensé, ce que je fus: j'ai dit le bien & le mal
„avec la même franchise: je n'ai rien tû, rien dé-
„guisé, rien pallié; je me suis montré coupable

„ & vil quand je l'ai été; j'ai montré mon intérieur
 „ comme tu l'as vu toi-même, Etre Eternel! ras-
 „ semble autour de moi l'innombrable foule de mes
 „ semblables; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils
 „ gémissent de mes misères: que chacun dévoile
 „ à son tour son cœur au pied de ton trône; &
 „ qu'un seul te dise ensuite, s'il l'ose, je fus meil-
 „ leur que cet homme-là.“



EPIGRAMME

*sur Mr. * * **

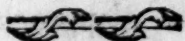
Clidamant raconte à merveille,
 Mais il faut le voir rarement:
 Le premier jour il est charmant,
 Ensuite il est moins amusant:
 Puis il devient un peu pédant;
 Bref il se répète souvent
 Vous savés par cœur dès le veille;
 Ce qu'il dira le jour suivant.



L'existence des Mémoires de Rousseau en manuscrit n'est plus douteuse; M. Le Miere atteste lui en avoir entendu faire la lecture en 1771. Ce fût en faveur du prince Royal de Suede, alors à Paris; elle eût lieu chez M. le Marquis de Pezay, & ce fut le Philosophe Gênois qui lui-même en régala l'assemblée peu nombreuse. La lecture dura depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir, sauf l'intervalle du diner & du souper; en sorte qu'on voit que l'ouvrage est long, & doit faire deux volumes bien conditionnés.

Il passe pour assez constant encore que Rousseau étant malade dangereusement, craignant de mourir, & envisageant le sort funeste de Mademoiselle le Vasseur, sa femme, lui dit de ne point s'affliger sur ce qu'elle deviendrait après lui; qu'il lui donna en même tems la clef de son secrétaire, lui en fit tirer un paquet, en lui apprenant que c'étoient ses Mémoires manuscrits qu'elle pourroit vendre, & dont elle tireroit bon parti. Si l'on en croit la suite de l'anecdote, elle se seroit laissée séduire par les offres d'un libraire étranger qui lui en auroit donné mille Louis, qui en auroit même imprimé un volume; mais qui, touché du chagrin & des plaintes du Philosophe, avoit suspendu & promis de ne rien mettre en lumière qu'après sa mort. Voici le moment où il a la liberté de le faire.

On veut qu'en outre il y ait dans Paris un autre manuscrit de ces Mémoires, que tout le Parti Encyclopédique cherche à soustraire par le rôle qu'y jouent les coryphées, & qu'ils savent ne devoir pas être à leur honneur.



Au Duc de Crillon.

Couvert des Lauriers de Mahon,
 Ah que votre ame est satisfaite!
 Un Roi vous dit, brave Crillon,
Je vous fais Grand, la gloire le répète.

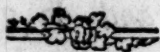


E X T R A I T

d'une Lettre de Toulouse du 29 Juillet 1778.

Un nommé Delpeche, fils d'un chirurgien, fol & enfermé comme tel dans une pension bourgeoise; s'est échappé sans qu'on s'en apperçut: vêtu décemment, une canne à la main, il est entré dans la grand'chambre comme l'audience tenoit, il s'est avancé au milieu de Magistrats & leur a dit: „ je „ suis Louis XVI; vous êtes tous des ignorans,

„ & je veux réformer vos arrêts. “ L'Abbé de Barrès, Conseillé clerc, se trouvant auprès de cet insolent a voulu le saisir, mais il lui a allongé un coup de canne que l'Abbé a été trop heureux d'éviter; la canne a frappé sur le bureau si violemment qu'elle s'est cassée. Le Président de Senaux ayant eu la hardiesse d'approcher du furieux, du bout de la canne restée aux mains de cet homme, a été frappé aux testicules & vivement blessé; grande-rumeur, on crie : „ huissiers, soldats, au secours ! “ Enfin on arrête le quidam, on l'interroge, on reconnoît son état & qui il est; on le met aux fers & l'on doit lui faire son procès d'interdiction & de renfermement pour le reste de ses jours.



*A Mr. de * * *.*

*qui proposoit d'exclure les femmes des Séances
de l'Académie.*

Si le sexe, au Lycée aujourd'hui t'embarasse
C'est à toi d'en sortir très inutile Orgon.

On voit neuf Muses au Parnasse,

On n'y compte qu'un Apollon.



On a fait une gravure politique, caricature dans le goût Anglois, où le Commerce de cette nation est représenté sous l'emblème d'une vache, dont un Bostonien scie les cornes ; un Hollandois joyeux dessous la traye ; un François en profite & remplit son vase de lait : un Espagnol indécis semble en vouloir avoir quelque chose, mais dans un vase beaucoup plus petit. On voit dans la partie supérieure à droite, la ville de Philadelphie, un vaisseau (*l'aigle*) est dans le Port, où il fait naufrage : ce qu'on remarque par ses manœuvres brisées, ses voiles déchirées, ses mâts rompus. Dans la ville les deux frères Howe sont à table, & dorment sans avoir aucun souci de leur flotte & de leur armée.

Plus bas est un Anglois dans la plus profonde tristesse : un dogue, qui désigne sans doute la force de la Nouvelle République, attaque le Lion désarmé & qui est sans vigueur pour se garantir de ses morsures & s'en venger.

Il est surprenant que cette Estampe, injurieuse non-seulement aux Anglois, mais où l'Espagne joue un piétre rôle, se vende ici publiquement, & sans doute avec l'aveu du Ministre.



EPIGRAMME

*de Mr. de Piis,**après la chute de son Opéra**le Gateau des Rois.*

Aux portes du Tenare appercevant Cerbère

Enée, en homme fort prudent,

Lui lanca dans la gueule un Gateau somnifère

Et mon dogue irrité s'endormit en grondant.

Mais pour calmer l'humeur qui vous dévore

Bavius ou trouver des pavots assez froids ?

Nous vous à vous jetté notre Gateau des Rois,

Et cependant vous aboyés encore !



Un M. de Montfort qui se dit être ancien officier des deux Corps de l'Académie & de l'Artillerie de S. M. Sicilienne, aujourd'hui Ingénieur du Duc d'Orléans, & qui s'est fait donner l'adjonction de M. l'Archer dans la direction des Plans du Roi à l'hôtel Royal des Invalides, y a établi depuis un an environ un atelier de voitures de carton : il prétend que ce carton n'est pas plus flexible que le bois, & en a toute la solidité, que son épaisseur n'est plus que de deux lignes dans les grandes voitures,

voitures, qui sont huit fois plus légères que les voitures ordinaires de la même grandeur; qu'elles sont en outre élastiques, au point de céder aux plus violens chocs sans en être endommagés, sauf dans leur vernis. Il prétend qu'il règne encore la plus forte antipathie entre l'eau & ce vernis, que ces voitures sont à l'épreuve de l'humidité, & supportent indistinctement le froid & le chaud; qu'elles doivent ces excellentes qualités à la préparation de la colle dont il se sert pour les construire.

Ce carton est susceptible, comme le bois, d'être ferré; il prend toutes les formes qu'on veut lui donner, & M. de Montfort est actuellement occupé à faire pour le Duc d'Aumont une gondole qui contiendra 60 personnes.

Les brancards, les trains de ces voitures & les roues sont de bois, mais infiniment mieux traités que ceux des autres. Les premiers sont absolument dégagés de fer & de la plus grande légèreté & souplesse, par le secret qu'il a d'amalgamer le nerf de bœuf avec le bois.

M. de Montfort raconte qu'il doit une pareille découverte à la nécessité; que voyageant en Afrique, la difficulté des chemins lui suggéra d'essayer d'exécuter une voiture en carton, qui pût être facilement enlevée & transportée à bras dans les passages les plus embarrassans.

M. de Sartine qui cherche à réunir dans son département tout ce qui peut tendre à améliorer & à perfectionner les constructions, a proposé à M. de

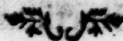
Montfort, auteur de carosses & gondoles en carton, de faire des essais pour la construction de bâtimens de mer de la même fabrique. Cet ingénieux artiste prétend que cela seroit très possible, & d'autant plus utile que le boulet seroit repoussé par l'élasticité de son carton, & qu'au cas où il perceroit, il seroit simplement son trou, & n'occasionneroit point les éclats qu'on fait être ce qu'il y a de plus dangereux dans un combat.

M. de Montfort n'a point accepté pour le présent, étant surchargé de besogne pour la cour & obligé de veiller par lui-même, de mettre même la main à tous les ouvrages qui sortent de chez lui.



EPIGRAMME.

Certain fat deferré d'un oeil
Et, disoit il, accablé de maîtresses
Avec moins de sens que d'orgueil,
Débitoit le Roman de ses tendres prouesses
Un plaissant l'écoutoit; parbleu, je vous crois bien
Tout annonce, en vos traits un dangereux vaurien
Prèsque l'amour. Ma foi, plus je vous lorgne,
L'amour au bon tems ancien
Avengle étoit, vous êtes déjà borgne.



M. le Duc de Brancas, qui se soucie peu du Comte de Lauraguais son fils, & qui aime l'argent, s'est arrangé avec le Directeur des finances actuel pour le retrait par le Roi du Domaine de Lauraguais engagé, malgré une substitution à laquelle il est assujetti. M. Necker a cru devoir en instruire le Comte; mais celui-ci toujours caustique & peu prévenu en faveur du Ministre des finances, qu'il a beaucoup connu à la compagnie des Indes, lui a répondu par une lettre très-ingénieuse, très-piquante & très-gaie, qui humilie & désole M. Necker. Cette facétie est beaucoup mieux faite, à une mauvaise plaisanterie près, que toutes les autres de ce Seigneur à faillies, mais au fond excellent patriote. Il a grand soin d'en répandre des copies, pour imprimer sur le Ministre le ridicule qui trop souvent en France est l'avant-coureur des disgraces.

La lettre de M. Necker est du 9 Septembre & la réponse du 23 du même mois.

Copie de la lettre de Mr. Necker à Mr. le Comte de Lauraguais, du 9 Septembre 1778.

Je crois devoir vous prévenir, Monsieur le Comte, que l'intention du Roi est de rentrer dans le Domaine de Lauraguais, engagé à Monsieur le Duc de Brancas par contrat du 21 Octobre 1726, moyennant la somme de 195,600 livres.

La conservation des droits du Domaine de la Couronne contestés pour la plûpart à M. le Duc de Brancas; les procès qu'il a soutenus à cet égard, & les difficultés qu'éprouve au Parlement de Toulouse l'enregistrement des Lettres patentes relatives au droit *des Leudes*, sont la base des motifs qui ont déterminé S. M. J'aurai soin que les droits de la substitution soient conservés, & que l'emploi des deniers qui en sont l'objet, en soit fait d'une manière convenable.

J'ai l'honneur d'être, &c. (Signé) NECKER.

R É P O N S E

de M. le Comte de Lauragais, du 23 Septembre.

J'aurois assurément répondu plutôt, Monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 9 Septembre, si j'eusse été ici; mais j'y arrive. Je viens de courir la campagne: vous me paroissez plus heureux que moi, *il vaut mieux la battre*. Je ne vous fais point mes remerciemens sur les peines que vous voulez bien prendre pour débarrasser mon père des procès qu'entraînent toujours les grandes propriétés, ni des soins que vous me promettez pour veiller à la conservation des droits de la substitution à laquelle je suis appelé, en faisant vous-même, d'une manière convenable, l'emploi des deniers qui en sont l'objet: je devois compter infiniment sur vos procédés & mé-

me sur votre reconnoissance : je l'ai méritée cet hiver (*) autant que je l'ai pu, malgré cela je refuse absolument vos services. Ce seroit vous compromettre gravement, que de ne pas s'opposer autant qu'il sera dans le pouvoir des choses, à vous laisser immoler la grande question des Domaines, pour éviter à mon père quelques affaires, & me laisser à moi une substitution véritablement liquide. Je n'aurai point ce reproche à me faire. Ce que vous entreprenez ébranle tous les principes de l'Administration, & j'ai trop ouï dire à tous les gens du Conseil du Roi que vous n'entendiez pas un mot d'Administration, pour ne pas craindre d'exciter les clabauderies contre le généreux Citoyen de Genève qui veut bien gratuitement gouverner la France. Ainsi je vais avoir l'honneur d'écrire à Monsieur le Comte de Maurepas, & charger mon Avocat au Conseil de s'opposer autant qu'il sera possible à l'excès des faveurs dont vous voulez accabler le campagnard.

(Signé) LAURAGUAIS.

(*) Cette phrase est relative aux intrigues de Mr. le Comte de Lauraguis, qui durant l'hiver a travaillé à decrier Mr. Necker & à le faire sauter.



M. de la Lande est le Vénérable de la Loge des neuf sœurs, il se nomme *Jérôme*, & le 30 Septembre, jour de la fête de ce Saint, on a tenu une séance extraordinaire pour célébrer celle de ce chef. Le Frère de la Dixmerie avoit composé une chanson en son honneur pleine de sel & de gaité, qui a été chantée avec beaucoup d'applaudissemens. Quoique tout ce qui se passe dans l'intérieur des Franc-maçons doive être un secret, l'amour-propre de l'auteur & du héros a laissé transpirer cette plaisanterie. Pour bien l'entendre il faut savoir que M. de la Lande, membre de l'Académie des Sciences, est un astronome célèbre, grand amateur du beau sexe, & Philosophe d'une société douce & aimable.

CH A N S O N

sur l'Air : ah! dam Cadet, &c.

Connoissez-vous dans le canton
 Certain Savant, bon Compagnon,
 Qui de Copernic, de Newton,

Fait le second tome?

On devine son nom

C'est Monsieur Jérôme.

Comme un Chantre lit au lutrin,
 Dans les cieux il vous lit en plein:

Qu'une comète aille son train,
 Crac, vite il vous l'empaume:
 Ce n'est qu'un tour de main
 Pour Monsieur Jérôme.

L'astre qu'il observe le plus
 Est la Planete de Vénus;
 Tous ses aspects sont bien connus
 De ce grand astronôme:
 Les cieux sont toujours nuds
 Pour Monsieur Jérôme.

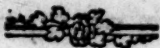
Quand il parle ou quand il écrit,
 En grand chorus on applaudit;
 L'innocente Life se dit,
 Cela vaut un Royaume:
 Ah! qu'êtons-de l'Esprit
 Chez Monsieur Jérôme.

Il raisonne comme un Platon,
 Il n'agit point comme un Caton:
 Moi je trouve qu'il a raison;
 Caton fût trop sauvage,
 C'étoit un furibond;
 Jérôme est un sage.

M O R T

de Mr. Rémond de St. Albine.

M. Rémond de St. Albine vient de mourir dans sa 84^e. année. Il a fait quelques ouvrages & a longtems présidé à la Gazette de France. Boin-din disoit de lui que c'étoit un homme qui avoit de l'esprit, quand on lui en donnoit le tems; il n'avoit en effet ni faillies, ni vivacité, il s'exprimoit bien, mais lentement: c'étoit un littérateur estimable, plein de bon sens, d'un jugement exquis & très-anti-philosophe.



É P I G R A M M E

sur Mr. de Chatelux.

A Chatelux la place Académique?

Qu'a-t-il donc fait! — Un livre bien conçu.

— Intitulé? — félicité publique.

— Le public est heureux, car il n'en n'a rien sçu.



Il a paru une caricature concernant le Conseil supérieur de Rouen. C'est un sujet allégorique pris de l'Ecriture Sainte; c'est Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple.

Le Temple représente le Palais de Rouen très-ressemblant & son architecture est fort bien faite. Sous la forme extérieure du Sauveur, on découvre les traits de M. de Miromesnil, le fouet à la main. Les Intrus sont chassés & descendent précipitamment les marches du Sanctuaire de Thémis: chacun d'eux est désigné avec des attributs qui le caractérisent. Le Capitaine de Crosne a un plat à barbe & une savonnette à la main, (comme descendant d'un barbier). Le Président Fiquet de Normanville tient une étrille à la main, ce qui désigne le palfrenier dont il sort; &c. Ainsi des autres.

Derrière le Garde des Sceaux sont des joueurs d'instrumens en très-grand nombre & une foule de curieux, qui tous annoncent l'allégresse publique. On voit encore d'autres personages, ou membres subalternes du Conseil, ou qui ont joué un rôle dans la révolution & ont mérité d'être distingués. Tel est un certain Montroly, Gentilhomme Verrier, figuré sur un tas de bouteilles & de verres renversés & cassés, symbole des grandeurs humaines dont il éprouve la fragilité. Il est à côté de deux personages étendus par terre, qu'on suppose morts de honte & qui ont à leurs pieds deux Ifs déracinés & un drapeau mortuaire. Enfin l'Exécuteur

de la haute justice n'est point omis, il vient faire ses adieux à ces Messieurs, des verges sous son bras. Il commence par brûler les libelles distribués contre la Magistrature & contre la Patrie, tels que *le Perruquier, la tête leur tourne, Défense du Conseil Supérieur de Bayeux par le Lorier, les Observations sur l'écrit intitulé Protestation des Princes*. Son valet le seconde; il est chargé de cordes, & tient un écriteau sur lequel on lit, *Intrus, Parjures, Violateurs*. Devant la porte de la Conciergerie, on voit des chevaux, des charettes, des gens dedans avec des torches allumées & plusieurs confrères du bourreau; plus loin un homme roule une roue, d'autres portent une potence, appareil effrayant qui ne doit plus faire trembler que ceux qui ont des reproches à se faire sur leurs crimes contre leur Roi, ou contre leurs Concitoyens.

Il y a beaucoup de feu & d'énergie dans cette Estampe fatyrique fort bien composée dans son genre, claire, distincte, animée, & où l'on semble s'être attaché sur-tout à conserver les ressemblances pour mieux perpétuer ce monument indélébile de la lâcheté, de la perfidie, de l'ignominie desdits 26 Inamovibles.



ÉPITAPHE

de l'Abbé de Voisenon.

Ici gît un prêtre égrillard,
Gai quelquefois & faisant rire;
D'ailleurs ami de la Favart:
C'est tout ce que l'on en peut dire.



L'affaire concernant le livre *des inconvéniens des droits féodaux* s'est suivi avec acharnement. M. de Mairobert a subi son interrogatoire par devant M. Berthelot de St. Alban & a prouvé qu'il n'avoit eu aucune connoissance de l'ouvrage, que son examen n'étoit pas de son ressort, & que le Libraire s'étoit trompé en l'indiquant. De son côté, le Libraire est convenu que c'étoit par erreur qu'il avoit nommé M. de Mairobert. Pour motiver cette étourderie de Valade, il faut savoir qu'au moment où il parut devant le Parlement garni de Princes & Pairs, M. le Prince de Conti voyant qu'on le traitoit avec douceur, & qu'on paroissoit disposé à le renvoyer sur la preuve qu'il donnoit qu'il étoit en règle & muni d'une permission tacite : *Messieurs*, dit son Altesse, *pressiez-le davantage; c'est un coquin, c'est lui qui imprimoit toutes les Brochures du Chancelier....* A cette apostrophe le Libraire a

perdu la tête, craignant des suites fâcheuses d'une pareille dénonciation trop vraie, heureusement on n'y a pas eu égard.

Depuis M. de Mairobert, on a décrété M. le Roi de Senneville, cet Avocat voué au parti Economique : il s'est encore trouvé innocent. Le véritable Censeur est *Coqueley de Chauffe-pierre*, Avocat qui, de son propre mouvement est allé trouver M. le Procureur Général & le Premier Président : il leur a dit qu'il étoit inutile d'inquiéter les Censeurs, ses confrères ; qu'il étoit le seul coupable, le seul approbateur de l'ouvrage ; mais il ne l'a fait que sur une Lettre de M. Turgot, qu'il n'a pourtant pas entre les mains.



E P I G R A M M E.

Sur les genoux de Perette, sa femme,
Un menuisier mangeoit sa soupe un jour ;
Un sien ami l'apperçoit & l'en blâme,
Eh ! qui pourroit s'attendre à pareil tour,
Comment chez toi point de table, compère ?
Un menuisier.... Eh, pourquoi t'étonner,
Dit l'artisan, voici tout le mystère :
Dès que j'ai fini de dîner,
Je n'ai que la nappe à lever,
Et je f.... la table par terre.



On raconte un propos de la Reine au Roi qu'il faut prendre pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour une gentillesse que se permettent deux époux dans leur intimité, mais précieux, comme établissant le caractère des deux augustes personages, & l'idée que la première a du Ministère actuel. Cette Majesté revenoit de l'Opéra de Paris. Le Roi lui demande comment elle l'avoit trouvé? Elle répondit *froid*. Il voulut s'informer si elle avoit été bien reçue des Parisiens, si elle avoit eu les acclamations ordinaires? Elle ne répondit point à cette question, & le Roi comprenant ce que cela vouloit dire, repliqua : „ c'est qu'apparemment, Ma-
„ dame, vous n'aviez pas assez de plumes. *Je*
„ *voudrois vous y voir, SIRE, vous avec votre*
„ *Saint Germain & votre Turgot, je crois que*
„ *vous y seriez rudement hué,*“ repliqua la Reine avec une aimable vivacité qui fit rire le Monarque.



On prétend que dans son délire M. de Clugny parloit souvent de ses projets pour le payement des dettes de l'Etat, qu'il s'écrioit ne vouloir vivre que jusques-là. On a converti ces paroles en une épitaphe assez maligne :

Ci-gît un Contrôleur digne qu'on le pleurât,
Aimant beaucoup la France & point du tout la vie,

Consentant de bon cœur qu'elle lui fût ravie,
Lorsqu'il auroit éteint les dettes de l'État.



M. de Maurepas, par une perfidie de courtisan, quoiqu'auteur en partie de la disgrâce de M. Turgot, au moment de son départ de la cour lui écrivit pour lui faire son compliment de condoléance, celui-ci sentant à merveille ce que signifioit ce persiflage, en fut piqué, & fit sur le champ une réponse ferme, noble & mordante par la censure indirecte de la conduite du Mentor. On a recueilli l'une & l'autre Lettre, bonnes à conserver comme anecdotes. Voici d'abord le court billet du Comte.

„ Je m'empresse, Monsieur, à vous rémoigner
„ la part que Madame de Maurepas & moi avons
„ pris à l'événement qui vous est arrivé. J'ai
„ l'honneur d'être, &c..... 12 Mai 1776. “

Réponse.

„ Je ne doute pas, Monsieur, de la part que
Madame de Maurepas & vous avez pris à l'événement qui vient de m'arriver : mais quand on a servi son maître avec fidélité, qu'on a fait profession de ne lui taire aucune vérité utile, & qu'on n'a à se reprocher ni foiblesse, ni fausseté, ni dissimula-

tion, on se retire sans honte, sans crainte & sans remords.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens que je vous dois, &c."



Un Janséniste charitable n'a pas manqué de faire l'építaphe des Jésuites. On présume du moins, à l'énergie de cette pièce, qu'elle part d'une main très-ennemie de la Société. Voici comme celle-ci est définie.

Epítaphe des Jésuites.

Pour la tranquillité publique,
Et pour l'intégrité des Loix,
Cy gît le corps Jésuitique,
L'opprobre de l'Eglise & l'assassin des Rois,
Pélagien dès sa naissance,
Pharisien dans tous les tems,
Persécuteur de l'innocence
Il ne dûť qu'aux forfaits des succès étonnans.
Si son exécration mémoire
Va jusqu'à la postérité,
C'est que l'horreur, comme la gloire,
Conduit à l'immortalité.



Des Lettres particulières de Venise portent que *Moncenigo*, un des Grands de cette République, ayant été atteint & convaincu du crime de Sodomie, a été condamné à être mis dans un sac & jeté à la mer, au moment où il se disposoit à remplir une place importante dans une cour étrangère, à laquelle il avoit été nommé. Cette nouvelle a d'autant plus surpris, que la pédérastie est fort à la mode en Italie, & s'y traite comme une gentillesse. Au surplus, on dit que ce supplice est celui adopté par l'ancienne Législation Romaine. Cet événement n'a pas laissé que d'effrayer nos pédérastes de France, où ce vice devient de plus en plus en vogue.

+ + +

On chante dans Paris le couplet suivant, fort à la mode : il a été fait en l'honneur de la jeune Vicomtesse Dubarri, & a passé de la cour à la ville. Il est sur l'air : *Lison dormoit*, &c. tiré de *Julie*.

Est-il Beauté plus accomplie ?

Hébé, Vénus..... Oui, la voilà.

Voyez sur sa gorge jolie,

Ce bouton-ci, ce bouton là ;

Et plus bas, plus bas.... Alte-là !

On n'voit pas ça, on n'touch' pas-là :

C'est la cachette du mystère.

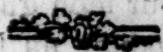
L'Amour jaloux défend ce lieu ;

Un mortel y feroit un Dieu !

* * * *

Il court depuis quelque tems ici une Lettre du Roi de Prusse à son Chargé d'Affaires à Rome, l'Abbé Colombini, à l'occasion des Jésuites, que les politiques ont d'abord regardé comme une pièce controuvée par ces bons Pères. Cependant comme elle est parfaitement conforme à la conduite humaine, sage & adroite de ce Monarque envers eux; qu'elle est écrite d'ailleurs avec ce ton libre, fier, plaisant & spirituel qui caractérise son auteur, on va la rapporter :

„ Vous direz à qui voudra l'entendre, pourtant
 „ sans air d'ostentation ni d'affectation, & même
 „ vous chercherez l'occasion de le dire naturelle-
 „ ment au Pape ou au premier Ministre, que, tou-
 „ chant l'affaire des Jésuites, ma résolution est pri-
 „ se de les conserver dans mes Etats, tels qu'ils
 „ ont été jusqu'ici. J'ai garanti au Traité de Bres-
 „ lau, *in statu quo*, la Religion Catholique, & je
 „ n'ai jamais trouvé de meilleurs Prêtres à tous
 „ égards. Vous ajouterez que puisque j'appartiens
 „ à la classe des hérétiques, le Saint Père ne peut
 „ pas me dispenser de l'obligation de tenir ma pa-
 „ role, ni du devoir d'un honnête-homme & d'un
 „ Roi..... Sur ce, je prie Dieu, Abbé de Colom-
 „ bini, qu'il vous ait en sa sainte garde.“



M. de Pezay est un auteur dans le genre de M. Dorat, son ami, & qui en cette qualité a cru avoir son talent & s'est efforcé de le singer. Quoiqu'il ait fait de jolies choses, il n'en approche pas; il n'a ni chaleur ni nerf. Ce bel esprit petit-maître, d'une naissance ordinaire, a en outre des prétentions à la qualité & porte des talons rouges; il se fait appeler Marquis, & se donne les airs d'un homme de distinction. Il est rare dans ce pays-ci que le ridicule reste impuni; on a fait à cette occasion l'Epigramme suivante sur M. de Pezay:

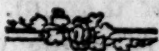
Ce jeune homme a beaucoup acquis,
 Beaucoup acquis, je vous assure,
 En deux ans malgré la nature,
 Il s'est fait Poète & Marquis.



On répand ici une Lettre du Roi de Suède au Comte d'Ostern, un des Sénateurs, qui, n'approuvant pas la nouvelle révolution introduite dans le Gouvernement de ce Royaume, s'étoit retiré des affaires. Cet écrit fait également honneur au Monarque & au sujet.

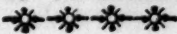
„Je vous appelle à la tête de mon Sénat pour
 „mon conseil & pour mon guide. Si j'avois con-
 „nu dans mon Royaume un homme qui eût plus
 „de lumières & plus de vertus, j'aurois respecté

„votre repos; mais le ciel en créant les hommes
 „de génie, les destine en même tems & les dé-
 „voue au bien public. J'ai fait mon devoir, faites
 „le vôtre: j'ai voulu montrer à toute la nation &
 „à toute l'Europe que je veux environner mon
 „trône de l'éclat que les vertus répandent. Si
 „vous refusez plus longtems de vous rendre à mes
 „vœux & à ceux de mon Peuple, je vous en ren-
 „drai responsable à la nation & à la postérité.“



On plaisantoit après la mort du Roi l'Abbé de St.
 Geneviève sur le peu de vertu de la châsse en cette
 occasion; on a cité la réponse qu'il avoit faite:
 quelqu'un l'a tournée en épigramme. La voici:

Sur Geneviève que l'on vante,
 Sur sa châsse dont autrefois
 La découverte ou la descente
 Du ciel, en faveur de nos Rois
 Suspendoient les fatales loix,
 On faisoit mainte raillerie;
 A la Sainte on donnoit le tort,
 Quand le chef de sa lithurgie
 N'y peut tenir, se lève & crie:
 „Incrédules! n'est-il pas mort?



M. le Comte de Lauraguais, ce Seigneur aimable, dont le fond de gaieté inépuisable est si merveilleusement secondé par sa vive imagination, après avoir amusé Londres est venu réjouir cette Capitale par ses saillies & ses plaisanteries ingénieuses; on en raconte une charmante.

Il a ces jours derniers formé une assemblée de quatre Docteurs de la Faculté de Médecine, appelés en Consultation. La question étoit de savoir si l'on pouvoit périr d'ennui. Ils ont tous été pour l'affirmative, & après un long préambule, où ils motivoient leur jugement, ils ont signé dans la meilleure foi du monde. La famille des *Brancas* est assez généralement composée de personnages idiots, hypocondres, vaporeux, mélancoliques, &c. Ils ont cru qu'il s'agissoit de quelque parent du Consultant, & ils ont décidé que le seul remède étoit de dissiper le malade, en lui ôtant de dessous les yeux, surtout, l'objet de cet état d'inertie & de stagnation.

Muni de cette pièce en bonne forme, le facétieux Seigneur est allé la déposer chez un Commissaire & y porter plainte en même tems contre le Prince d'Henin, qui, par son obsession continuelle autour de Mlle. Arnoux, feroit infailliblement périr d'ennui cette actrice, sujet précieux au public & dont en son particulier il désiroit la conservation. Il y requiert en conséquence qu'il soit enjoint audit Prince de s'abstenir de toute visite chez elle,

jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement rétablie de la maladie d'ennui dont elle est atteinte, & qui la tueroit, suivant la décision de la Faculté.

On ne dit pas comment le Prince d'Henin a pris la plaisanterie, un peu forte.



On a parlé de *la Poule au pot*, bon mot occasionné par le *Resurrexit* trouvé à la statue d'Henri IV. Il a donné lieu à une Epigramme qui n'est pas fine, mais énergique :

Grace au bon Roi qui règne en France,

Nous allons voir la poule au pot !

Cette poule, c'est la Finance,

Que plumera le bon Turgot.

Pour cuire cette chair maudite,

Il faut la grève pour marmite,

Et l'Abbé Terrai pour fagot.



L'*Henri IV.* de M. du Rosoy, joué devant le Roi la semaine dernière, n'a pas reçu l'approbation de ce Monarque. Il a été scandalisé de la façon peu digne dont l'auteur fait figurer ce Prince en plu-

seurs endroits, & S. M. a déclaré que si les représentations n'en étoient pas aussi avancées, elle feroit arrêter ce drame lyrique.

Ces jours derniers un provincial dans le parterre, émerveillé de la pièce, demandoit quel en étoit l'auteur ? Quelqu'un lui répondit : „ c'est Henri „ IV. — Oui, le héros de la pièce, mais l'auteur ? Henri IV, vous dis-je. “ Il ne put en tirer autre chose, & ce bon mot seul indique combien est nul le mérite du poète.



Les Comédiens François, très-mécontents d'un Livre de M. Mercier, non-seulement sont peu disposés à jouer son Drame lu, jugé & reçu le 8 Août 1773, après neuf mois de sollicitations, mais lui ont refusé la lecture d'un autre, pour lequel il étoit inscrit dès le 22 Décembre 1773, & qu'il exigeoit définitivement par une Lettre du 4 Mars, avec invitation par la même Lettre, de l'inscrire pour une troisième pièce. Voici la réponse des histrions.

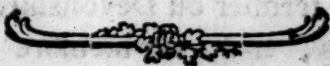
Monfieur,

Votre Lettre, datée du 4 Mars, & adressée à MM. les Comédiens François ordinaires du Roi, a été lue hier à leur assemblée. Voici l'avis qui a

réuni le plus grand nombre de voix, & qu'elle m'a chargé de vous communiquer.

Qu'il court dans le monde un libelle intitulé, *de l'Art Dramatique*; que ce libelle attaque directement la comédie Française; que M. Mercier n'a point désavoué cet ouvrage injurieux, & que la Comédie ne peut avoir rien de commun avec un auteur qui a cherché à la couvrir de ridicule & d'infamie; qu'elle mériterait les odieuses imputations de M. Mercier, si elle avait la foiblesse de joindre jamais ses intérêts à ceux de cet Auteur, & qu'enfin elle ne peut se charger d'aucun de ses ouvrages, ni les recevoir, ni même les entendre, qu'il ne soit justifié du libelle que tout le monde lui attribue, qu'il se vante lui-même d'avoir fait, & que le désaveu ne soit aussi notoire que l'injure a été publiée.

Cette Lettre, datée du 7 Mars, & expédiée comme conforme à l'original, par le Sr. de la Porte, Secrétaire de la Comédie Française, blesse, comme de raison, M. Mercier, & il en va résulter un procès intéressant pour tous les auteurs Dramatiques & pour la Littérature entière.



M. le Marquis du * * *, auteur de quelques pièces de théâtre, s'étant remarié ces jours-ci, a été chanfonné à son tour. On lui impute un vice qui fait la base de l'épigramme :

Un enfant de Florence
Le Marquis du Terrail,
Tout bouffi d'arrogance
Se présente au bercail.

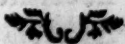
Comme on vit qu'il trembloit, Jésus lui dit : bon-
homme,

Plutôt que de vous marier,
Vous feriez beaucoup mieux d'aller
Vous chauffer à Sodome.



Les gazettes étrangères nous apprennent la bonne fortune de M. Wilkes, l'auteur du *North-Breton*, si persécuté à l'occasion de cet ouvrage périodique. On a trouvé dans le testament d'un nommé Henri Walton, riche fermier du Devonshire : „ Je legue „ à Jean Wilkes, ci-devant membre du Parlement „ pour Aylesbury, cinq mille livres sterlings, en „ reconnoissance du courage avec lequel il a défen-

„ du la liberté de sa patrie & s'est opposé aux pro-
 „ grès dangereux du pouvoir arbitraire.“ On ne
 se permettra aucune réflexion sur ce trait original
 & caractéristique.



M. Poinfinet, auteur de la comédie du *Cercle*,
 l'ayant fait imprimer avec une épître dédicatoire à
 M. de la Ferté, intendant des menus, pleine d'une
 basse & sordide adulation, on a fait l'épigramme
 suivante :

On s'étonne & même on s'irrite

De voir encenser un butor;

N'a-t-on pas vu l'Israélite

Adorer aussi le veau d'or?

Un auteur peut sans être cruche

Enmécéner un la Ferté;

C'est un sculpteur qui d'une buche

Sait faire une divinité.



SONNET

traduit de l'Italien.

De ton lit nuptial s'entr'ouvre le rideau :
 Il faut nous séparer : nécessité cruelle !
 Tu perds de tous tes pas la compagne fidelle ;
 De mon règne je perds l'ornement le plus beau.

Epouse & mère enfin, tu vas d'un Dieu nouveau
 Eprouver désormais la puissance & le zèle ;
 L'Amour qui te caresse, éparpille de l'aîle
 Les lys dont il se plaît d'embellir ton berceau.

Elle dit & s'enfuit, comme un éclair rapide :
 La nymphe, dont le cœur en est encor épris,
 Jusqu'à trois fois envain la rappelle à grands cris.

Le seul Hymen descend, de sa conquête avide,
 À la main de l'époux il joint sa main timide
 Et bientôt à ses pleurs ont succédé les ris.



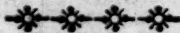
M. Dupaty a été reçu Président à mortier, &
 l'Arrêté concernant M. Dufaur de la Jarthe cassé,
 en ce que le Parlement n'a pas le droit de pronon-
 cer aucune peine contre les Gens du Roi avant que

S. M. le lui ait permis. Alors l'Edit de prorogation fut révoqué & les Chambres eurent l'air de se séparer; je dis l'air, parcequ'il est constant qu'il y a eu une protestation secrète contre tout ce qui s'est passé: mais j'ignore si c'est la veille, le jour ou le lendemain de la séance.

A la rentrée le peuple bénissoit le Monarque du retour des deux Magistrats, MM. Dupaty & de la Jarthe. La fermeté modeste de ceux-ci contrastoit merveilleusement avec l'air altier de leurs oppresseurs. Cependant un bruit sourd se répand: on redoute de nouveaux événemens: M. l'Avocat Général de la Jarthe quitte la chambre du Conseil, où tous les Magistrats étoient rassemblés, suivant l'usage, & se retire au Parquet: d'un autre côté, M. Dupaty est resté dans la Salle des manteaux & la Cour délibère. Il étoit trois heures de relevée; rien ne transpire & le public assemblé depuis neuf heures dans la grande Salle du Palais attendoit le résultat avec la plus vive impatience. La messe rouge n'avoit jamais été autant retardée. — Enfin la Cour s'y rend à quatre heures. Le sujet de sa longue délibération avoit été contre les deux Magistrats qu'il s'agissoit d'expulser. On agita longtems de savoir si M. Dupaty, en siégeant avec la Compagnie au rang des Présidens, étoit censé immatriculé & faire corps? Après bien des débats l'affirmative passa. On résolut pour éluder cette difficulté d'assister à la messe rouge & de le laisser confiné à la salle des manteaux, & l'Avocat général au Parquet.

Cet expédient ne réussit point. M. Dupaty étoit aux aguets; il apperçoit la compagnie sortir & court prendre sa place. M. de la Jarthe se tient sur le seuil de la porte du Parquet & se joint à ses confrères, qui se rendent à la Chapelle. Presque la moitié des officiers étoit restée dans la chambre du Conseil.

Depuis cette époque le Parlement de Bordeaux s'est assemblé tous les jours, & si la fermeté des plus sages n'en avoit imposé à la multitude effrénée, cette Cour auroit infailliblement poussé la démence à son dernier période.



COUPLETS

du bonnet magique.

Life à douze ans demanda ses étrennes,
Et sa maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu; mais chaque âge a les siennes:
C'étoit bien peu; mais Life Life avoit douze ans.

Life à treize ans demanda ses étrennes,
On lui donna des almanachs chantans;
Du Dieu d'Amour elle y vit les frédaines:
Elle en fourit, car Life avoit treize ans.

A quatorze ans Life pour ses étrennes
 Chosfit Colin, la perle des amans;
 Mais la maman se moquit de ses peines,
 En lui disant, tu n'as que quatorze ans.

Life à quinze ans ne reçut point d'étrennes,
 Mais l'hymen vint appaiser ses tourmens;
 Il étoit tems qu'elle donnât les siennes
 Et son époux eût un cœur de quinze ans.



L'Académie Françoisse, dans son assemblée du huit de ce mois, avoit adjugé pour cette année le Legs de 1200 livres du Comte de Walbelle à M. Gerat: celui-ci n'ayant point jugé à propos de l'accepter, a prié l'Académie de vouloir bien lui permettre de le rendre, par une Lettre, dont voici l'Extrait.

L'Académie (écrit-il sur ce sujet à M. d'Alembert) „ m'honore infiniment dans le choix qu'elle „ a fait de moi pour m'adjuger le Legs institué par „ M. de Walbelle. Un secours qu'un homme de „ Lettres sans fortune reçoit des mains de l'Académie, n'est pas seulement un secours, c'est encore une distinction & un honneur. C'est ainsi que „ j'envisage l'établissement de M. de Walbelle; mais

„je n'ai point voulu, Monsieur, entrer en concours avec les hommes de Lettres qui ont pu desirer ce Legs. Je ne l'ai demandé à aucun des Académiciens qui m'honorent de leur amitié; je me ferois surtout reproché de le disputer à M. Court de Gebelin, dont j'estime les ouvrages & dont je considère la personne.“

M. Gebelin qui, ainsi que M. Garat, n'avoit desiré ce Legs ni l'année dernière, ni celle-ci, avoit partagé presque également les suffrages dans la séance du huit, la différence n'ayant été que d'une voix; il a eu à peu près l'unanimité dans la séance du dix-sept, où l'on lui a adjugé ce Legs pour la seconde fois.



L'Enigme suivante, assez bien faite, manuscrite encore, originale, mérite à ces différens titres de trouver place ici. Elle est de M. le Chevalier de Montelet.

Aux gens de robe, aux gens d'église

Je sers assez communément.

Ma taille est mince, assez bien prise,

Et très légère assurément.

Sans être ennemi de la joye,

Prends bien garde, mon cher Lecteur,

Qu'à ma suite l'on ne la voye,
Ce feroit signe de malheur. (*)



Le Sr. Guérin, Chirurgien du Prince de Conti, a eu une rixe, il y a quelque tems, à l'Opéra avec M. le Marquis de Langeac, Colonel à la suite des Grenadiers de France. Ce dernier ayant trouvé mauvais que l'autre eut regardé indécemment sa maîtresse, l'a traité comme un gredin, le menaçant de lui faire donner des coups de bâton par ses gens. Celui-ci a pris au collet M. de Langeac, a fait semblant de ne pas le connoître, & l'a forcé à venir chez le Commissaire. Le Sr. Guérin s'étant réclamé du Prince son maître, lui a été renvoyé. Cependant son adversaire jettoit feu & flamme.... On répand la copie d'une Lettre écrite à cette occasion, dit on, à M. de Langeac, par le Prince de Conti.

„ On dit, Monsieur, que vous voulez faire pé-
„ rir le Sr. Guérin sous le bâton. Je vous prie de
„ songer qu'il est mon chirurgien; qu'il m'est fort
„ attaché; que j'en ai besoin, car j'ai beaucoup vu
„ de filles; j'en vois encore..... J'ai eu des bâ-
„ tards, mais j'ai toujours en soin qu'ils ne fussent
„ pas insolens....“

(*) Le mot est *Rabat-joye*.

Fin du second Volume.

